

JOHN COLEMAN-HOLMES

MÂCHER DU COTON

Joies, horreurs, visages
d'un métier jeune :
l'interprétation de conférence



24231

à ma mère,

Emily Holmes Coleman

© 1971 by John Coleman, Paris

Diffusion : Librairie Martingay S.A.
Case postale 181 - 1211 Genève 11

Les bons parents posèrent leur regard sur leur fille. Que pouvaient-ils encore pour cette fleur de leur union ? Déjà ils lui avaient fait apprendre la danse classique, l'équitation, la harpe. Il y avait certes aussi l'arrangement de fleurs — mais cette discipline, exquise, s'écartait peut-être trop de notre génie. Le père et la mère échangèrent un regard. La question ne se posait pas ! Leur fille qui, en plus de connaître sa langue maternelle, se pilotait toute seule à Londres, c'est à une école d'interprétation qu'elle irait.

Car c'était une jeune fille *de bonne famille*.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre	I	Resplendissant, il apparaît . . .	15
Chapitre	II	Les plongeurs qui halètent . . .	19
Chapitre	III	L'énigme	25
Chapitre	IV	La gangrène	29
Chapitre	V	Chronique d'une chute	33
Chapitre	VI	Prends ta massue, ô serf, et leur assène un gnon !	43
Chapitre	VII	Les subalternes	51
Chapitre	VIII	« Qui sommes-nous ? »	57
Chapitre	IX	Le pain, où est le pain !	65
Chapitre	X	Secouons le cocotier	71
Chapitre	XI	Vers la débâcle	77
Chapitre	XII	Olympe Trokaron	81
Chapitre	XIII	Helmut Cismoll	89
Chapitre	XIV	L'Amicale au plus mal	99

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre	XV	Babel la Magnifique	105
Chapitre	XVI	L'acte radiographié	121
Chapitre	XVII	Film de deux performances . . .	133

Table des matières

Chapitre XVIII	L'incommunicable	141
Chapitre XIX	Poids spécifique du métier	147
Chapitre XX	Sur le divan	153
Chapitre XXI	Sur les Juifs	169

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XXII	Seize Confessions	181
	Hortense Carnavalet : <i>Repas assurés</i>	181
	Yuri Smerdiakof : <i>C'est moi</i>	184
	Pamela Brioché : <i>La Mawabongaise</i>	187
	Marie-Claude Möller-Kröss : <i>Uoir rouge</i>	190
	Lucienne Manganèse : <i>Quand le ciel sourit</i>	194
	Oscar Shayatt : <i>L'heure de vérité</i>	198
	Minna Landerue : <i>Justice, où es-tu ?</i>	201
	Tamara Pliouchka : <i>Debout les morts !</i>	205
	Mary-Jane Krolik : <i>Débuts</i>	208
	Timothy Blunt-Partridge : <i>Le Fiancé</i>	211
	Craig McCulloch : <i>La France sous les fleurs</i>	214
	Anatole Akouline : <i>Prière d'un « papabile »</i>	217
	Raoul Maroufle : <i>La fin des faibles femmes</i>	218
	Nathan Garlique : <i>Beethoven bon second</i>	220
	Ottorino Colaurea : <i>Majesté d'un office</i>	222
	Olivier Roustonnard : <i>Un délégué se rebiffe</i>	223
Chapitre XXIII	Notes pour une authenticité	225

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier

RESPLENDISSANT, IL APPARAÎT

Les voilà ! les voilà qui entrent dans la salle des Assemblées déjà bourdonnante. Vous avez, dans le peloton glorieux, le premier ministre, le ministre de la Paix, celui de la Guerre, deux cinq-étoiles, Lord Gobb, Doktor Alois von Malvenschmarre, et l'ambassadeur péripatéticien Vania Doubina. Mais vous avez encore un personnage, et c'est plutôt celui-là qu'on fixe : ce matin déjà on l'a vu à l'œuvre. On le déshabille, on le soupèse, on le sonde du regard. Car, tout en paraissant se fondre dans la masse, il est si différent des autres ! Jugez-en vous-même. Le ministre de la Paix s'est tu. D'un minuscule geste court-tois le président de séance invite le bon génie du peloton à y aller de sa personne. Ce dernier, d'une œillade éclair, prend connaissance des cent ou deux cents paires d'yeux tournées vers lui, il ajuste son faux-col, et, dans un silence où l'on entendrait une mouche se tordre les pattes :

« ... and though I can agree with Ambassador Doubina about the need for safeguarding the Forell River, it seems

that we should not too hastily adopt a plan for mining its waters. »¹

C'est — pourquoi ne pas l'avouer ? — mieux que l'original : pas de redites, pas de bavures, rien que des mots justes. Les assistants échangent des coups d'œil ici rieurs, là solennels. La séance plénière du Comité des Vingt-Neuf pour la Propagation de la Paix se poursuit. Jamais aucune allusion n'est faite aux géniales prouesses de l'interprète. Mais on n'en pense pas moins.

Attendez la fin de la séance, cependant ; attendez le tohu-bohu pépère où, dans un raclement de fauteuils et un cliquetis de serviettes, tous bavardent. Un essaim assaille l'interprète. « Combien de langues parlez-vous ? Et comment faites vous — à propos, bravo de n'avoir pas dit *'he demanded'* pour 'il demanda' ! — comment faites-vous pour reproduire les discours si fidèlement ? Quelle dextérité ! C'est un don. Redites-moi... combien de langues parlez-vous ? »

On lui prend le bras. On l'invite. On lui demande son avis. On lui confie même (ah, on ne devrait pas ! mais tant pis : c'est un tombeau) des secrets d'Etat. Un peu plus et, telle une cohue italienne autour d'un saint, on lui arracherait des lambeaux de son vêtement.

Cette scène se déroule, ces attitudes ont cours un jour quelconque il y a un tiers de siècle, lors de la Belle Époque : avant Nuremberg, lorsque les interprètes affrontaient leurs « clients » face à face, en homme, dans un acte direct et vrai que les intéressés accueilleraient comme tel et qui donnait aux interprètes le sentiment de contribuer à la marche de l'univers.

¹ « ... et bien que je sois en principe d'accord avec l'ambassadeur Doubina quant à la nécessité de protéger le fleuve Forrell, peut-être ne faudrait-il pas adopter trop à la hâte un projet de minage de ses eaux. »

Cette scène se déroule, ces attitudes ont cours avant que ne s'abatte sur la profession d'interprète de conférence cette invention du Mauvais, avec micro, écouteurs, et rélé-gation dans un lointain clapier : l'interprétation simul-tanée.

Chapitre II

LES PLONGEURS QUI HALÈTENT

Voici une scène contemporaine. Parmi une trentaine d'hommes assis autour d'une table, un blond en manches de chemise — c'est l'été — discourt au trot en desserrant à peine les lèvres ; il a parfois un sourire auquel d'autres sourires répondent.

« Well... the above-mentioned low-thrust propulsion appears kind of exotic compared to stochastic-ballistic outsoars, but the Burnfield plasma dynamics type systems engineering permits acceptable resolution and, well, as a matter of fact, and Bob here will back me up, lifts a corner of the veil covering that promising area of energy conversion inhibition simulation through accelerated Bremsstrahlung, though of course you don't want to leave out of the picture, in your water-tap phase, the excitatory serialization of... »¹

¹ « Eh bien... la propulsion à faible poussée citée plus haut semble quelque peu exotique comparée aux élançements stochastico-ballistiques, mais l'*engineering* des systèmes du type à la dynamique de plasma genre Burnfield — cet *engineering*-là rend possible une résolution acceptable et en fait — Bébert, ici, vous confirmera mes dires — soulève un coin du voile qui recouvre cette zone si prometteuse de simulation d'inhibition de conversion énergétique au moyen d'un freinage accéléré de rayonnement — bien qu'il aille de soi qu'il ne s'agit pas de laisser hors de compte, dans la phase dite 'de robinet', la sérialisation excitatoire de... »

Au fond de la salle, des vitrines côte à côte, chacune porteuse d'un écriteau : ENGLISH, FRANÇAIS, DEUTSCH, русский. Dans chaque vitrine, attablé à un pupitre, un homme ou une femme — seul ou flanqué d'un collègue — parle dans un microphone. Ils n'utilisent que la langue figurant sur l'écriteau de leur cabine particulière ; mais les propos qu'ils convertissent, émanant de tel ou tel orateur présent dans la salle, peuvent arriver à leurs écouteurs en n'importe laquelle des trois autres langues.

Une mèche collée à la tempe, une cigarette fumant entre des doigts cramponnés au pupitre, un œil de gallinacé fixant la bouche de l'orateur, l'une des interprètes arrache précipitamment de sa gorge : « .. semble exotique comparée aux grandes lancées du type stochastico-ballistique, mais le Burnfield... non, l'engineering des systèmes à la dynamique plasmique... euh... rés... résolution acceptable qui, elle, jette un peu de lumière sur la conversion d'énergie par... non... sur la simulation d'exhibition... »

D'une chiquenaude brutale Thelma Valois-Tripette coupe le micro et glapit à sa voisine : « Mais ça n'a rien à voir avec les textes qu'on nous a envoyés ! Tout ça c'est du neuf ! Et puis cavale donc le ralentir, Marie ! Parle au président... »

Thelma Valois-Tripette pousse l'interrupteur du micro. La voix empâtée du Nébraskais regrésille dans ses écouteurs et Thelma redevient raide comme un arc bandé.

« ... *gravity gradients and, at your forward stage, the volumetric nonspin louver-lightened damped structure reproductibility, which is what Chuck was saying, and here we...* »¹

¹ « ... pentes gravitationnelles et, au stade terminal, la reproductibilité de la structure amortie et allégée au moyen d'auvents, cette structure étant volumétrique et anti-tourbillonnante, ce qui en revient à ce que nous disait Charlot, et ici nous... »

« ... gradients... et le robinet... la volumétrie non-tourbillonnante... il faut... il faut pouvoir reproduire les structures, a dit Bill — non, Chuck — et c'est à ce stade que... »

Vous venez d'entendre la cabine française. C'est celle qu'écoutent dans leur casque, s'étant chacun par son curseur réglé sur ce canal, les congressistes francophones qui entendent mal l'anglais littéraire et encore plus mal l'américain technique. Mais il y a en outre, à ce colloque-ci, une cabine allemande et une cabine russe. Elles sont le théâtre de scènes plus déchirantes encore. Pour des raisons de morphologie, de longueur de mots, l'interprétation en ces langues de propos hermétiques débités à la diable tient de la gageure. Les huit interprètes, assis en rang d'oignons dans leurs quatre cabines aux parois vitrées, peuvent tous se voir. Ce ne sont que mimiques d'épuisement et d'indignation dont les acteurs espèrent à la fois qu'elles seront aperçues de la salle et qu'elles ne le seront pas : car offre-t-on contrat à malotrus ?

Serguï Isouverski, Russe pachydermique, ami pourtant des sciences appliquées, vient de broncher comme un cheval et de clore son micro. Des Soviétiques s'inquiètent, l'interrogent du regard. Isouverski montre d'un doigt bagué l'Américain et secoue sa lippe — ce que les Soviétiques acceptent avec résignation bonhomme. Frétilante, ses beaux yeux clairs lançant des étincelles, la jeune Irina Nogaskora prétend reprendre. Isouverski l'arrête avec la même fougue que si elle allait marcher sur une mine.

Pendant Thelma Valois-Tripette — elle est anglaise mais *en fait* aussi française que le métro — continue à faire front. Elle a écrasé sa cigarette rétrécie. Maintenant, le mufle frôlant la boule grillagée du micro, le regard noyé, elle déchiquette son vernis à ongles. Tout en parlant comme une machine à coudre emballée, elle ne cesse de se redire avec une curieuse rage non dépourvue de

complaisance que, prié de mettre au pas l'orateur, le président n'a rien fait : il n'a pas trouvé bon d'accorder aux interprètes ce ralentissement qui leur aurait permis de travailler ! Son interprétation savetée, à elle Thelma, ne lui est donc pas imputable. Ce qui ne la délivre pas pour autant de ses charbons ardents : car le mauvais travail c'est le mauvais travail et il y a toujours des petits amis pour vous couler avec un « C'était faisable ». C'est d'ailleurs là pourquoi Thelma et tous les autres se livrent comme on respire à l'auto-justification : avant que quiconque d'autre n'ait pu ouvrir la bouche, les imprégner de votre thèse. Dieu soit loué, l'orateur y est enfin allé de son « *Thank you, Mr. Chairman* »¹ et ce dernier a décrété ce que le français contemporain dénomme une pause-café. Thelma, ses perles de culture volant au-devant d'elle, jette le buste vers sa concubine Marie Berdasse.

« Ils n'apprendront donc jamais à parler comme il faut, ces minus ! Est-ce que vraiment ils ne peuvent se mettre sous la casquette que tout ce qu'ils disent nous devons le comprendre au moins en partie, afin de le réorganiser, de le transposer, et que ça ne peut se faire s'ils parlent à une telle allure ? Mais qu'ont-ils donc dans la tête à la place de la cervelle ? Ils sont au-dessous de tout, aujourd'hui. »

Convertie prêchant à une convertie. Bataillon en déroute qui élève un chant pour tromper sa détresse.

On exposait ces choses, un jour, à un profane en présence de Léon Pannettone, trilingue chevronné. Celui-ci ne disait mot, faussement distrait ; puis soudain, empêchant les autres de le couper par une mimique d'yeux plissés et de petits gestes modérateurs, il s'écria d'un ton pénétré :

¹ « Merci, monsieur le président. »

« Vous savez à quoi il faut comparer l'interprétation telle qu'elle est aujourd'hui ? Ecoutez, il fut un temps jadis où je n'avais pas le sou. J'ai travaillé — je n'en ai pas honte — comme plongeur. C'était l'enfer chez nous : la bousculade dans le bain turc. Dans un remugle d'aisselles à vous faire larmoyer, nous étions en maillot, trois ou quatre, mégot au bec, cheveux plaqués au front. Deux d'entre nous agitaient avec fièvre des bras drapés d'une serviette, l'autre ou les deux autres agitaient ces mêmes bras dans une eau brunâtre. J'entends le chef d'équipe comme si c'était hier : 'Les assiettes, Mimiche, non, les moyennes là ! Plus vite, bon sang ! Ote de là les verres à pied, tu vois pas qu'ils... Remets-moi un rouge. Il hurle. *mòssieu* Martin ? Non mais est-ce qu'on fait la sieste ici ? Les grandes assiettes, les *grandes*, petite tête !' Nous étions juste sous les pieds des dîneurs qui souriaient et causaient finement. Eh bien, l'interprétation, c'est ça, aujourd'hui. »

Léon Pannettone eut du mal à venir à bout de sa déclaration, tant les autres cherchaient à interrompre, qui pour clamer qu'il n'en est rien (espérant par cette pieuse mauvaise foi transformer une réalité revêche), qui pour renchérir.

Mais en toute objectivité, force est de lui donner raison, au Pannettone : en notant toutefois quelques différences. La première, c'est qu'aucun interprète n'a de mémoire d'homme empesté. La seconde, c'est que le plongeur est bousculé dans son travail mais non empêché de le mener à bien, tandis que l'interprète se voit *et* bousculé *et* empêché d'accomplir ce pourquoi on le paie. Aux organisateurs qui l'engagent, aux congressistes qui ne peuvent suivre, et aux clabaudeurs parmi ses collègues, il apparaît comme un inapte : il est donc dégradé — alors que le plongeur ne l'est pas. En plus de quoi le plongeur jouit

malgré tout d'une certaine paix d'esprit. L'interprète, en revanche, se voit déchiré sur deux pointes : d'une part son labeur endiablé meurtrit sa cervelle ; d'autre part il est rongé par la honte, la colère, et par ce petit compagnon qui ne se cache jamais loin : l'angoisse de l'avenir.

La scène d'interprétation simultanée décrite plus haut n'est pas rare.

Elle devient fréquente.

Chapitre III

L'ÉNIGME

Nous voici en plein cœur d'une énigme contemporaine.

Rappelons tout d'abord que notre époque, fait nouveau dans l'histoire, comprend, découvre, bâtit et tâtonne vers le mieux-être par la voie des rencontres internationales. Les *rencontres*, voilà notre ivresse d'aujourd'hui, tout autant peut-être que l'érotisme ou la drogue. Mais celle-là est une ivresse saine : car le vacarme des bouches humaines tend à remplacer celui des bouches à feu. Cette réalité ce n'est pas la deuxième guerre mondiale qui nous l'a enseignée ; mais c'est depuis cette guerre que le monde s'est mis à la vivre. Oui, de même que scintillent le soir, vues d'avion, les mille lumières d'une ville, de même crépitent à tout moment sur la moitié ensoleillée de notre globe, colloques, séminaires, tables rondes, symposiums, dialogues et congrès ; à propos de diplomatie, de technologie, de droit, d'économie, de commerce, de finances, de science, de culture : échanges de types variés à l'infini mais identiques en ce que deux langues ou plus y sont parlées. Sans dérapier dans un optimisme falot, il est loisible de distinguer dans le pullulement des conférences internationales un signe que les hommes veulent mieux se connaître et veulent travailler ensemble ; il est loisible d'y distinguer un pas vers le bon sens et quelque chose comme une bienveillance sinon vive du moins universelle.

On ne se couvre pas *a priori* de ridicule si l'on affirme que les conférences internationales sont chose utile.

Cela établi, voyons les corollaires qui en découlent. Ils sont cinq.

Premier corollaire. Internationales, ces conférences imposent par là même l'usage en séance d'au moins deux langues.

Second corollaire. Ce n'est pas tous les participants qui peuvent suivre ce qui se dit dans toutes les langues de travail ; encore moins peuvent-ils tous dire ce qu'ils ont dans le ventre en un idiome autre que le leur.

Troisième corollaire. Un remède à cela existe (car sauf remède, voilà les débats internationaux mort-nés). Ce remède s'appelle les interprètes de conférence. Ces travailleurs, quand vous sermonnez l'assistance, vous écoutez casqués de leurs écouteurs, puis, alors même que vous parlez, reproduisent vos propos dans telle autre langue de travail ; ils le font dans leurs micros et vous, Turc que vous êtes (par exemple) et imperméable au russe mais devinant bien l'anglais, vous écoutez Moishe Dostajewski, interprète, et non le professeur d'hydrodynamique membre de l'Académie des Sciences de l'URSS, Tolia Bardakovitch. Et vous êtes content.

Quatrième corollaire. Les interprètes servent à quelque chose.

Cinquième corollaire. Il faut les laisser travailler.

Or, comme nous l'avons vu et le reverrons au long de ces pages, il arrive souvent aujourd'hui que les interprètes se voient empêchés, lors d'une conférence pour laquelle ils ont été engagés, de fournir un travail décent. Cet empêchement est en passe de s'institutionnaliser, d'apparaître comme une servitude propre au métier. Il saute aux yeux que c'est là un non-sens. Mais un non-sens aussi éclatant, cela s'appelle un mystère, à tout le moins une

énigme. Toute époque a ses énigmes, voilà une de celles qui marquent la nôtre.

Disons sans plus attendre la vérité toute simple et toute nue : ce ne serait qu'un jeu d'y mettre fin. Il n'y a ici aucune inconnue, nous ne confrontons pas le cancer qui fuit à mesure que nous rejoignons son essence. Nous avons tout bonnement affaire à une crise d'autorité. Bien entendu on s'emploie à embrouiller ce fait ; certains trouvent plaisir à le démentir. Ça n'en est pas moins une crise d'autorité — dénouable par la lucidité et le cran.

Aucun cramoisie n'a encore étendu un bras vengeur pour tonitruer : « Assez ! » Du moins ce cri est trop rare, et trop peu nombreux sont ceux qui le jettent. Non seulement le scandale d'illogisme — entraver la chose dont on a besoin qu'elle marche — existe aujourd'hui mais, sauf imprévu que l'auteur situe dans le vermillon par-delà l'horizon, *existera demain*.

Enigme, couche-toi sur la table d'opération et voyons ce que tu as dans le ventre.

Chapitre IV

LA GANGRÈNE

Ceux qui par besoin écoutent les interprètes se sentent-ils lésés ? Ne protestent-ils pas, le cas échéant ? On penserait que, premiers concernés, les délégués ou congressistes seraient les premiers à vouloir réintroniser le bon sens : à faire tout ce qu'il faut pour permettre aux interprètes de ne servir dans leurs micros que du bel intelligible.

Or il n'en est rien.

Cela tient à plusieurs causes, dont l'une est que les congressistes ou délégués sont collectivement de grands timides, de grands passifs, des grands bien élevés. Ce qui dépend de la volonté humaine, comme un seul paysan ils y distinguent des phénomènes tels que le beau temps ou la pluie qu'on ne peut que subir. A bas les esclandres ! pourquoi se faire remarquer ? je suis peut-être le seul à mal pouvoir suivre. Et puis on est un *gentleman* ou on ne l'est pas. Très gênant ça, que pour s'insurger, lors d'une communication qu'on ne veut absolument pas rater, contre les « traductions » trépidantes à vous ôter toute confiance, incomplètes, insensées, on doive passer par les « traducteurs » eux-mêmes ! Et puis au fond qu'importe ! Plus tard on recevra les textes des interventions. Moi tout ce que je demande, se disent trop de délégués, c'est de savoir, pendant qu'on parle une langue où je ne pige que dalle, *de quoi on parle.*

Le lecteur aura compris que les problèmes professionnels de réassemblage mental et de transposition orale dans un milieu sémantique vertigineusement autre — que ces problèmes effleurent à peine vos délégués. Ces derniers auront plus tard les textes ! ils se contentent des textes ! Les interprètes, eux, bouillonnent et voudraient que ça change ? Pour les délégués ce ne sont là que de lointains bruits de voix et qu'ils préfèrent ignorer.

Ces délégués — car voilà la grande vérité qui explique leur comportement — sont avec force et sans relâche sollicités par autre chose. Regardez-les. Ils ont laissé en plan leur travail quotidien. Les voilà attroupés dans une grande salle de leur ville ou en terre étrangère. Voici des mains à serrer, des têtes auxquelles sourire, d'autres à ne point avoir aperçues. Vos délégués sont arrivés avec tout un stock de connaissances à déballer, de manœuvres à mener, de questions à poser, de pièges à éviter, d'avantages à arracher ; ils sont arrivés porteurs d'une charge peu commune d'émotion. A quoi pensent-ils durant les débats ? A une chose et à une seule. A cette chose immense (paraissant plus immense encore si elle se fragmente en comités), complexe, protéiforme, sans cesse en mouvement, dont ils font partie et qu'ils ont chacun pouvoir d'infléchir au moins un peu ; à cette chose qui est un des hauts moments de leur carrière, où ils se montrent à leur mieux et qui à coup sûr laissera son empreinte sur leur champ d'activité, qui affectera même peut-être certaines grandes options de leur pays. Vos délégués pensent à la conférence. Ont-ils envie de se « laver les mains » ? Ils ne bougeront pas : ce serait perdre un moment de la conférence ! A mesure que cascade dans l'entonnoir velu de leur oreille le fleuve des mots, ils se disent que ne pas parler est bien, que parler est bien, mais que parler au bon moment est d'or ! Pour dire exactement quoi ? Et à exactement quel moment ? Conférence ! conférence ! tu nous tues et tu nous fais du bien ! nous

te craignons et te désirons, ô vie, ô brouhaha traversé d'idées, ô bienheureux bassin où nous retrouvons les otaries de notre enfance et en rencontrons de nouvelles !

Et vous voulez que les délégués s'arrachent à ces envoûtements pour penser aux maux des interprètes ?

Chapitre V

CHRONIQUE D'UNE CHUTE

Qu'est-ce donc qui a fait se dégrader la profession d'interprète de conférence ? Pour comprendre, force nous sera d'étudier les conditions d'exercice de la profession à la Belle Epoque, celle où l'interprète œuvrait parmi les délégués comme l'un d'eux, puis de considérer le point d'aboutissement : les conditions de travail courantes où, escamoté dans les coulisses, l'interprète est devenu un larbin surmené.

A l'époque d'avant Nuremberg, l'interprète était un homme (homme ou femme s'entend) professionnel exerçant une besogne ardue et un peu magique devant ses semblables aux yeux ronds. Parmi toute cette compagnie régnait un climat d'attention mutuelle, une courtoisie. Tous avaient conscience qu'eux-mêmes et les autres allaient vers le même but. Non moins recueillis que leurs collègues, les orateurs écoutaient la version ou les versions étrangères de ce qu'ils venaient de dire. S'agissant des langues connues de tout noir ou blanc cosmopolite — le français et l'anglais — ils pouvaient à l'occasion, sans le moins du monde rembrunir la cordiale atmosphère, rappeler un détail omis, jeter un mot d'explication qui permît à l'intermédiaire linguistique de faire plus clair, plus complet. Cette alternance orateur-interprète, c'était la *respiration* du groupe. L'âme de la salle enveloppait tantôt l'un, tantôt l'autre ; il n'y avait pas empiètement ou

antagonisme, chaque moitié du couple orateur-interprète était reconnue par tous comme utile et nécessaire.

Souvenirs de l'âge d'or engloutis ! Seuls en subsistent des épaves. Car aujourd'hui l'« interprétation consécutive » — hors celle brusquement imposée sous les tropiques par des circuits en panne — ne s'emploie plus guère. On ne la retrouve qu'au *Machin* de New York et de Genève, et aux réunions de groupuscules brassant millions et haïssant témoins (l'interprète, payé plus cher, travaille sans relêve).

Que nous a apporté Nuremberg ? Les écouteurs blindant les têtes, la forêt de micros, les bruits de volière ? Oui, mais encore ? Ceci : le bannissement de l'interprète du cœur même des débats, de ce qui était son habitat normal, de cette vivante agglutination d'hommes où la lumière petit à petit se fait et où se nouent les décisions ; la rélegation de ce même interprète en un lieu (peut-être proche) où les participants ne le voient à vrai dire plus et où ils ne sont plus tenus *dans l'ordre de leur travail* de se rappeler qu'il existe. Nuremberg a apporté l'« interprétation simultanée ». Finis les majestueux feux verts accordés à l'interprète qui polarisaient vers lui l'attention de la salle. Finie la collaboration souple et intelligente, fini le rapport de personne à personne. Et c'est là le mal. L'orateur de notre temps ne travaille plus en tandem avec l'interprète, il fait cavalier seul, il en use d'habitude comme si ses propos passaient de sa bouche à l'esprit de chacun sans intermédiaire : il parle aussi vite que le cœur lui en dit, lit à haute voix, saute des pages sans prévenir (ceci dans le cas où il aurait fourni aux interprètes une copie de son texte — non traduit, est-il besoin d'ajouter), marmonne en se détournant du micro, cite à fond de train un chapelet de chiffres et de casse-mâchoires techniques. Les interprètes qui suivent dans sa poussière sont certes libres de gémir dans le micro ou même de l'éteindre, mais notre orateur

(qui n'écoute aucun interprète, lui !) n'en continuera pas moins sur sa lancée. Et dans la salle flottera l'impression que les interprètes n'ont pas été à la hauteur — impression d'autant plus tenace qu'inexprimée.

Quelqu'un se rendra-t-il compte qu'on vient — sous les yeux de tous, pourrait-on dire — de demander l'impossible à des êtres humains et que ces derniers, dans leur empressement servile, viennent de souffrir ?

Posons mieux la question. Vous qui lisez ces lignes, êtes-vous prévenant, *poli* envers la voix que vous tirez de votre radio ? L'êtes-vous envers l'eau dont vous commandez le jaillissement par un robinet ? Envers le gaz ?

Parler de viabilités rend insuffisamment compte de l'état d'asservissement des interprètes d'aujourd'hui. Car les viabilités, elles, ne sont jamais lésées. Parlons alors du punkah wallah, ce valet hindou baignant dans la touffeur de la véranda qui, halant des cordes, balance dans le salon un vaste éventail afin d'aérer les seigneurs. L'image pêche en ceci que rien, jamais, ne hâte la cadence immémoriale du punkah wallah. L'esprit saute alors au coolie d'Extrême-Orient qui, à pied, véhicule un homme ou deux dans son pousse-pousse. Même là, et quelque prime de vitesse qu'on ait pu lui offrir, c'est le phtisique galopant qui en fin de compte choisit son allure. Non, pour comprendre ce qu'expérimente l'interprète d'aujourd'hui il faut évoquer ce classique du cinéma chaplinesque, « Les temps modernes », dans lequel, le chef d'usine ayant décrété des cadences plus brèves, l'ouvrier voit sa série de gestes productifs muée en une sorte de charleston effréné *par une accélération qui ne tient pas compte de lui*.

Mais ce lugubre état de choses, peut-on l'attribuer au seul remplacement de l'expert en chair et en os par des voix anonymes ? On peut croire que non. Il fallait d'abord qu'un état d'esprit se modifiât.

A l'issue de l'âge d'or où l'on recourait d'office à l'interprétation consécutive, quand écouteurs et micros flamboyaient encore de nouveauté, l'attitude des congressistes était celle-ci :

« *Incredible!* Ainsi vous écoutez et parlez en même temps ! Je ne m'imagine pas comment vous faites. Prodigieux ! Moi, je ne pourrais jamais. C'est un don. Vous êtes, monsieur (madame), un phénix. »

Quelle est la durée d'une admiration ? Le miracle quotidien fait bâiller. Il était écrit que, par un mouvement aussi irrésistible que celui qui fait passer les saisons et jaunir les feuilles, les délégués, fussent-ils africains, en viendraient à se dire :

« Les interprètes ? Je ne sais pas comment ils font, mais c'est leur affaire. Moi, je n'ai qu'à lire mon papier à la vitesse qu'il faut pour qu'il tienne dans les cinq minutes qu'on m'a imparties. »

Précisons pour une plus grande clarté qu'à l'inverse de la traduction qui convertit en une autre langue des *textes écrits*, l'interprétation convertit des *propos parlés* — et que le caractère obligatoirement parlé (impromptu) des interventions est connu des organisateurs et des recruteurs comme le loup blanc ; il figure sur les contrats sérieux, soit ceux qui obéissent aux normes édictées par ce que nous rebaptiserons l'Amicale des interprètes en simultané (l'ADIES).

Après ce récital d'horreurs, attendons-nous à ce qu'un citoyen au cœur pur, n'y tenant plus, s'écrie : « Mais pourquoi ne pas vous entendre avec les congressistes avant les débats ? Et vous empêche-t-on de vous ouvrir au président de séance qui ne veut que le bien de tous ? Et n'avez-vous pas — rarement, il est vrai — un bouton qui allume un voyant devant le président ? »

Tout cela est vrai. Et les interprètes y ont déjà pensé. Et ils y pensent, comme dans la tourmente de neige on

pense à son lit chaud, tout le temps que se déroulent les débats : et, sont-ils jeunes, ils agissent. Ils cessent toutefois d'agir dès qu'ils ont du métier : ils savent alors que les conciliabules avec les délégués n'apportent qu'une amélioration fugitive, ou restent sans fruit. Exception faite de quelques cas heureux, voici les réponses qu'ils s'attirent :

Sidérée : « Mais... n'avez-vous pas reçu copie de mon discours sur les voies lymphatiques sous-épithéliales ? »

Superbe : « Je ne suis pas le seul à parler vite. »

Bouffonne : « Je suis d'accord, on ne peut plus d'accord. Et je ne manquerai pas de dire aux autres de faire attention. »

Taquine : « Cela vous gêne donc ? Allons ! Vous êtes tous des as. c'est connu ! »

Indulgente : « Elle n'importe, l'élégance. Vous voulez faire une perfection, ça ne vaut pas. »

Désarmante : « *I get it. I read you. But why don't they all just listen to me directly ?* »¹

Pour ce qui est du voyant d'alarme, les chevrons s'en gardent comme si le bouton qui l'actionne portait les bacilles de la peste : apercevant cette lueur les orateurs y lisent le signal que leur temps s'épuise, et pressent le pas.

Les présidents, enfin. Veut-on toucher du doigt le fait qu'aucun remède n'est possible — dans la structure actuelle du pouvoir ? L'auteur a un jour vu, de ses propres yeux vu un président de séance (faut-il le dire, préalablement sensibilisé par les interprètes) interrompre trois fois un seul et même orateur pour le prier de parler moins vite, sans résultat.

Nous verrons plus loin pourquoi trois molles tractions de rênes ne sauraient avoir raison d'un cheval échappé, et pourquoi un autre type de freinage s'impose.

¹ « Je pige. Je vous suis. Mais est-ce qu'ils ne pourraient pas simplement m'écouter tous en direct ? »

Contact humain coupé, admiration perdue. Qu'auraient donné à elles seules ces deux circonstances ? Hardi qui le dira ; mais en tout cas il y faut ajouter une troisième — qui est probablement la principale. Parlons net : les interprètes sont souvent peu nécessaires. Et parfois ils ne le sont pas du tout.

Comment ? Et la tour de Babel, ne fut-ce point un fléau ? et cette Europe foisonnante de destins si divers n'est-elle pas féconde en langues ? Comment peut-on même rêver que les interprètes de conférence soient autre chose qu'une cheville ouvrière *sine qua non* des débats ?

Hélas, on ne le peut que trop aisément. Les délégués, eux, ne s'y trompent pas dont le comportement en séance, pour beaucoup d'entre eux, trahit que la présence des interprètes n'est qu'une creuse formalité de savoir-vivre international et que seule la bienséance défend de le proclamer.

En voici l'explication. Depuis un quart de siècle une guerre a été gagnée : une guerre invisible, inodore, sans victimes, mais guerre quand même et dont il aurait fallu que personne n'en sortît vainqueur : la guerre pour l'intronisation d'une langue planétaire. Les anglophones l'ont gagnée. Hitler, ayant empoché la France, dansa. L'anglais devenu la lingua franca de l'univers, aucun premier ministre anglophone ne l'imita. Simplement les « Anglo-Saxons » (dont beaucoup ne sont pas anglo-saxons) se rendirent compte par degrés qu'ils étaient linguistiquement équipés pour voyager n'importe où sur notre bille de boue qui à trente kilomètres-seconde dérive autour du soleil. Et, inversement, Français et autres purent de moins en moins se cacher qu'ils étaient refaits. Anglais, Américains, Canadiens, Australiens, Sud-Africains, Scandinaves, Néerlandais, Israéliens, Hindous, Pakistanais, Japonais et la presque-totalité des autres Asiatiques, Africains (pour la plupart), Irlandais, Islandais — et n'oublions pas les Brésiliens qui, leur ôte-t-on le portugais, se feraient

hacher fin plutôt que d'intervenir en espagnol — voilà le monde qui parle normalement l'anglais ou le parle comme première langue étrangère. Ce monde pèse lourd dans les rapports internationaux. Il a son mot à dire en matière d'économie et de technique. Et quand il le dit, il vaut mieux le comprendre ; et il faut se faire entendre exactement de lui. Or les interprètes — ils vous le diront eux-mêmes en riant ! — ne sont qu'un pis-aller. Et généralement ils ne sont pas sous la main lors des précieux contacts hors conférence. Puis il y a les ouvrages et revues à parcourir dans l'original. En un mot, notre monde dialogue et harangue en anglais, chaque année davantage. Non, les Russes ne sont pas dans la course et eux aussi polissent leur « *My tailor is rich* »¹. L'idiome de Cervantès peut aligner vingt pays utilisateurs — presque tous, hélas, en Sous-développée. Reste le français. Il se défend, grâce à tous les Africains à lunettes, mais il ne fait aujourd'hui que se défendre. Or le penseur a dit : rien ne réussit comme la réussite ; plus on parle l'anglais et plus on le parle.

Mais pourquoi se leurrer ? Considérons l'innommable dans les yeux. Il est fréquent que, tandis qu'on parle en anglais, congressistes ou délégués français, belges et suisses ne coiffent d'écouteurs qu'une seule oreille : la version française qui ronronne en elle, c'est le bastingage auquel ils s'accrochent si un mot leur échappe dans les propos originaux reçus par l'oreille libre. Mais la chose va autrement loin. Ce n'est pas tous les jours qu'on se sent en veine de mener le bon combat pour la langue de ses pères, parfois on n'a qu'une idée : faire vite, aller droit au fait. D'où des scènes comme celle-ci. Le président vient de donner la parole à monsieur Réglice, chef de la délégation

¹ « Mon tailleur est riche » (célèbre phrase d'envoi de l'*Assimil* anglais).

française. La cabine d'interprétation anglaise s'éveille, s'ébroue, avance l'index pour brancher le micro (hourra ! on va enfin faire aller sa langue !). Les interprètes « français », leurs yeux ressemblant à des rissoles dans le sable, avalent d'un trait deux verres d'eau et s'affalent dans leur siège. Monsieur Réglice ouvre la bouche... en anglais. Les « Français » n'ont qu'à reprendre. Les « Anglais » n'ont qu'à se rendormir. Même le général de Gaulle, qui pourtant voulait voir le français partout, n'avait pas le bras assez long pour empêcher de tels sacrilèges.

Echaudés, les interprètes guettent le festival anglais. Il n'en faut pas beaucoup pour leur faire dire au micro : « Quelqu'un écoute-t-il le français ? Veuillez bien faire un signe si vous écoutez le français... ¿ *Escucha alguien el castellano ?*... ¹ Есть-ли слушатели для русского ? ... ² Parfois deux regards se tournent vers nous ; parfois une main se dresse à demi ; parfois rien.

Tout cela échappe-t-il à l'omniprésente majorité qui se sert de l'anglais ? Elle n'y fait certes jamais allusion, mais elle respire en permanence, calmement, un air de victoire. Nul besoin de rien dire. Affable, comme distrait, on n'a qu'à permettre au phénomène flatteur de suivre son cours. Flatteur ? C'est ce que certains peut-être se disaient à part eux-mêmes au début. Il y a toutefois belle lurette qu'ils en sont venus à sentir que ce phénomène ne fait que refléter la nécessité cosmique, l'immanente justice des choses. Et de là à parler en conférence internationale comme si vos propos ne devaient pas davantage passer par les interprètes que par les huissiers videurs de cendriers, il n'y a qu'un pas.

¹ Quelqu'un écoute-t-il l'espagnol ?

² Y a-t-il des auditeurs pour le russe ?

N'hésitons pas, posons la question qui nous pend à la langue. Pourquoi ne pas faire l'économie du poste *interprète de conférence* ? (Les mille interprètes à plein temps, revenus de leurs émotions, se feraient secrétaire de direction, enseignant, lecteur de maison d'édition, attaché de presse, vendeur — ou, la mort dans l'âme, traducteur.)

A cela une seule réponse possible : c'est impensable.

D'abord en raison des susceptibilités nationales. Accepter publiquement et sans équivoque que l'anglais, ce bruit parmi d'autres bruits, devienne le seul dans la bouche des peuples réunis en congrès ? (Peuples qui, ne l'oublions pas, ont chacun leur bruit qu'ils aiment farouchement.) Mettre fin à ce jeu de l'égalité des langues qui emplit les cabines vitrées d'interprètes bourdonnant en français, en allemand, en néerlandais, mon dieu, en tamil ? Qu'une ribambelle de nations se donnent à elles-mêmes un œil au beurre noir ? Parler ainsi c'est batifoler dans l'irréel.

En plus de quoi il existe — ne le perdons pas de vue — des non-anglophones qui, tout en aimant suivre l'original des interventions en anglais, manient cette langue insuffisamment bien pour mettre en avant comme il se doit les intérêts qu'ils défendent.

Et il existe en outre un irréductible noyau qui n'entend goutte à l'anglais, ou ne l'entend que mal.

Mentionnons, pour finir, une catégorie d'anglophones qui posent parfois à leurs semblables un problème douloureux — que seuls peuvent résoudre ces *oto-rhino-laryngologistes* d'un nouveau genre, les interprètes, accoutumés au déchiffrement-éclair de tout ce qui émane de l'appareil vocal humain. Les Hindous (ou Pakistanais) parlant anglais, les avez-vous jamais écoutés ? Et les Japonais ? Le Ciel se portera garant de ces paroles : quand certains ressortissants de ces contrées ouvrent le tir en anglais, vous

avez des « Anglo-Saxons » qui coiffent vite leur casque pour suivre l'intervention en français.

Ainsi nous voyons que les interprètes sont moins utiles que beaucoup n'imaginent, mais à un certain niveau modeste ils sont indispensables.

Chapitre VI

PRENDS TA MASSUE, O SERF, ET LEUR ASSENE UN GNON !

Les interprètes sont indispensables, soit, et pourtant on leur refuse souvent les conditions d'exercice auxquelles ils ont droit. Aussi (et peu importe que les délégués s'y soient faits) leur travail est moins bon, l'indice moyen de compréhension baisse, la conférence — raison d'être du coûteux et immense remue-ménage — ne jette pas la lumière qu'elle pourrait. Absurdité dont un observateur non averti jurerait qu'elle ne saurait durer : il va de soi que tous les participants doivent pouvoir bien suivre ! C'est là un *idéal parfaitement réalisable*. Or, à cet égard, l'univers actuel des conférences fait penser à des voies de circulation où il serait admis de rouler indifféremment à droite ou à gauche. Ne disons pas trop vite que rien plus ne bougerait ; mais disons que le but même de ces voies — assurer le mouvement — ne serait pas favorisé. Foin donc de l'anarchie — et vive parfois les règles et le gendarme. Ce qui est vrai pour la route l'est pour les conférences. Et comme pour la route, il existe des règles connues par cœur de tous les intéressés, et spécialement deux d'entre elles : 1. Les interprètes doivent, bien avant la conférence, recevoir des textes *avec traductions de ces mêmes textes* dans leurs langues de travail (afin d'y glaner les équivalences sémantiques) ; 2. Les orateurs doivent

s'abstenir de donner lecture, ils doivent au contraire parler d'abondance — à l'allure modérée d'une conversation calme (120 mots-minute). Qui osera prétendre que ces deux impératifs ne relèvent pas du simple bon sens ?

Ils s'imposent d'eux-mêmes et il n'y a qu'à les appliquer.

Ils ne sont pas appliqués. Quelle est donc la situation humaine ou sociale qui fomenté cette contradiction ?

Voyons d'abord les documents — ces documents qui doivent immerger les interprètes dans les profondeurs abyssales de sujets spécialisés et leur permettre de recueillir les concepts et termes qu'ils auront à comprendre sur-le-champ, et à employer eux-mêmes vite et sans vaciller. Parfois la poste vous remet une liasse pesante dont l'épluchage consciencieux occuperait des semaines. Ou bien ces documents n'arrivent pas ; c'est loin d'être rare. Ou ils ne vous parviennent qu'à la séance d'ouverture. Quant aux traductions (*des textes originaux envoyés*), on en voit, il est vrai, dans les organismes internationaux : mais dans le secteur privé, plus étendu et mieux payant, c'est une nostalgie, un espoir, un rêve. Bien des chefs interprètes et organisateurs de conférences ne voient dans cette carence rien de grave, jugeant qu'il ne sert à rien d'être « exigeant » et que les vrais interprètes « se débrouillent toujours ». Autour de tout cela croupit comme une eau morte le refus de braver les puissants, le flegme d'éduquer les innocents, le laisser-aller opportuniste, certaine légèreté devenue *Weltanschauung*. Constatons, pour résumer, qu'on se trouve en présence d'un scandale. La question se pose d'elle-même : comment fait-il pour durer ? On peut répondre d'un seul mot : *les interprètes l'acceptent*.

Voyons maintenant ces délégués qui, remontant leurs lunettes sur leur front, plongent le nez dans des feuillets et lisent à haute voix comme si un train les attendait. Ac-

tivité officiellement interdite. Que fait le gendarme, entendez le président de séance ? Peu ou rien. Le pauvre est probablement nouveau, chaque pays ou groupe de pression ayant droit à son heure au soleil de la présidence. Que sait-il, pour parler sans fard, des problèmes d'interprétation, de la linguistique ? Tout juste, grâce à l'aide plus ou moins subreptice du secrétaire, arrive-t-il à tenir bon dans ses fonctions ordinaires. Il faut le voir froncer les sourcils, serrer les lèvres, se dire presque audiblement : « Combien de minutes dois-je consacrer à ce point de l'ordre du jour ? puis-je redonner la parole à X ? Cela ne ruinerait-il pas certain équilibre psychologique ? Puis-je me permettre de ne plus l'accorder à ce phraseur d'Y ? Faut-il dès maintenant faire le point ? Oublie-t-on une question ? Puis-je proposer telle chose sans que le secrétaire, avec l'air de surmonter une diarrhée, me reprenne ? Le comité plénier avalera-t-il cette recommandation ? Et qu'ai-je dit hier ? »

Et vous voulez qu'en même temps ce président surveille la matière première fournie aux chiens savants dans leurs lointaines niches de verre ?

Allons, le président n'est pas un monstre, il fera quand même un effort ! A l'ouverture des débats, quelque part dans son topo, il demandera aux congressistes de ne pas parler vite et de ne pas donner lecture.

Est-il besoin de dire que c'est insuffisant ? L'expérience universelle le prouve. Voici ce qu'il faut. Voici comment s'y prendrait un président qui connaîtrait ses devoirs, qui aurait véritablement compris à quoi servent et comment fonctionnent les interprètes — et cela n'est pas métaphysiquement impossible : imaginons un président attentif à une épouse, maîtresse ou fille qui serait interprète. Un orateur se met à lire son papier au micro ? Avec le plus affable des sourires, le président l'arrête.

« Monsieur, nos interprètes n'ont pas à travailler sur

des interventions lues. Puis-je vous prier de bien vouloir nous donner, sans texte, l'essentiel de votre communication ? »

Puis, si l'orateur se met à parler vite, le président l'interrompt de nouveau :

« Monsieur, tous vos propos, y compris les suites de chiffres et les termes techniques qui n'ont pas toujours d'équivalent étranger, tout cela doit être compris, repensé, puis redit en d'autres langues — cela sans que vous ne cessiez de parler. Un débit peu pressé, non pas lent mais s'abstenant de toute précipitation, un débit de cent-vingt mots à la minute est le seul qui nous permette à tous ici présents de suivre votre pensée. Nous comptons tous sur votre bonne volonté. »

Rappelons que lecture et vitesse vont presque toujours de pair. Celui qui trouve sa pensée toute faite sur un papier dans ses mains incline à y donner expression véloce : que ce soit par crainte de fatiguer, par obsession de tout dire durant son temps de parole, par faiblesse devant la vertigineuse facilité — l'acte de lire tout haut permet de monocordes sprints impossibles à qui forme sa pensée tout en la disant. Encore que ce dernier, réussit-il à parler vite, gêne l'interprète beaucoup moins que s'il donne lecture. Les interprètes s'accordent pour estimer que le caractère *humain* des interventions impromptues — les redites, les pauses, les intonations choisies sur place pour souligner, *révéler* le sens — rendent celles-ci interprétables même si en fait le débit est rapide. Cela dit, des orateurs existent qui sont incapables de parler d'abondance mais qui en revanche savent élucubrer un papier. Leur refuser la parole ? Cela ne se peut. Mettons que c'est à un de ceux-là que nous avons affaire en ce moment. Il a déjà, comme nous l'avons vu, été stoppé deux fois pour excès de vitesse. Le voilà qui récidive.

Le président l'arrête une troisième fois.

« Je me permets, monsieur, de vous rappeler que les interprètes sont, comme nous, des êtres humains — et non des machines à traduire. Leurs contrats d'ailleurs stipulent qu'ils n'ont pas à travailler sur des textes lus. Nous ne pouvons décentement épuiser ainsi nos semblables. Et nous ne voulons pas que nos collègues qui vous écoutent en d'autres langues, perdent des éléments de votre communication. Voilà pourquoi je vous demande d'avoir la bonté de ralentir. »

Et à chaque nouvelle transgression, un coup d'arrêt. Immédiat et empreint de bonne humeur. L'air de la salle se fait lourd, l'orage va éclater. Au président peu lui en chaut, il sait que si scandale il y a, ce n'est pas lui qui le cherche.

Enfin :

« Monsieur. Et mes chers collègues. Il s'agit pour nous de savoir si nous voulons ou non voir les interprètes associés à nos travaux. Si vous décidez que oui, j'exige qu'on leur en donne les moyens. Mais si vous estimez qu'ils ne sont qu'un luxe inutile, je donnerai l'ordre pour qu'on leur verse séance tenante leurs honoraires — couvrant, vous ne l'ignorez pas, toute la durée de la conférence — et, avec nos très sincères remerciements, je les renverrai dans leurs foyers. Ceux qui optent pour cette seconde solution, veuillez, je vous prie, lever la main. »

Partout : yeux baissés, silence. Les délégués n'en mènent pas large quand le chef qu'ils se sont donnés montre les dents. Voyez-vous la forte tête *continuant* à semer le trouble ?

Et *comment* a-t-il été maté — dans ce cas imaginaire mais parfaitement possible ? Passons cela au spectrographe. Vous avez, chez le président, une vigilance sans cesse en éveil, l'intention bien arrêtée de ne pas se laisser avoir, une sérénité souriante, une dureté feutrée qui

ira jusqu'au bout. Vous avez, en la personne de ce président de rêve, un Anglais. Les Anglais sont comme cela — et c'est cela que la situation appelle. Peu importe que cet Anglais soit, de fait, argentin (ou belge ou éthiopien).

Le président de rêve n'existe pas.

La carence d'autorité continue donc.

Voyons, est-ce que peut-être les délégués...? Zéro. Inutile d'attendre rien de ce côté-là.

Il ne reste plus qu'une possibilité.

Lève-toi et brille, ô unique espoir ; lève-toi, seul qui peux rétablir l'ordre et la dignité ; laisse là tes craintes et lève-toi. Interprète de conférence, membre de l'ADIES, pèse qui tu es, vois combien tu es nombreux, sache comme il est aisé de faire entendre ta voix et — acquérant de la hardiesse ! déployant une fureur ! — imprime aux réunions internationales une démarche nouvelle. Tressaille, interprète, devant ta destinée qui t'environne et t'attend. Comprends que personne ne saura résister le jour où tu jetteras aux orties ta livrée de valet pour endosser l'habit de l'homme professionnel. Entends déjà les remerciements *des délégués eux-mêmes* qui viendront s'éclabousser contre les pommettes de ton sang-froid. Que faut-il pour que tu agisses ? Que dans les infinies microscopicités de ton âme une chose sans poids bascule, pointe désormais vers l'azur. Il faut, interprète, que tu veuilles. C'est tout, ce n'est que cela. Il faut que tu veuilles vouloir.

Laissez tomber, ce n'est pas pour aujourd'hui. Zéro pour les interprètes non moins que pour les congressistes. Les portugaises sont ensablées qui devraient ouïr cet appel. *Les interprètes ne feront rien du tout.* Car pour qu'une corporation se taille une place au soleil, il faut que les dames bien et que les vrais messieurs qui la composent préfèrent les impolitesse de l'action commune aux joies

des compromis et des *combinazioni*. Il faut qu'ils veuillent pour leur profession les grandes libérations au point de vouloir les moyens qui y conduisent. Il faut qu'ils aiment les consignes intrépides — données par eux à eux-mêmes — et aiment les appliquer. Il faut qu'au baisepied ils préfèrent le corps à corps. Il faut qu'ils soient même prêts à user de cette arme écœurante de gueuserie et d'efficacité, la grève. Celle-ci leur serait-elle proposée, combien, dans l'Amicale des interprètes en simultanée, répondraient : « Présent » ? Un sur quinze ? Un sur dix ? La profession est malade. Lentement, avec des majestés de vaisseau s'asseyant sur un haut-fond, elle décline vers l'impuissance, la déconsidération, vers un étage inférieur d'équilibre (ne pouvant pas à vrai dire disparaître) où ceux qui recourent à ses services pourront le faire à des conditions dictées par eux. La profession devra devenir plus malade encore avant qu'elle ne se remette.

Les interprètes, affirmons-nous, ne feront rien. Comme dans le refus de s'attaquer à l'ordre établi des conférences, c'est leur bien-être à tous les niveaux qu'ils saccagent, ce refus se charge d'intérêt. Examinons-le.

Chapitre VII

LES SUBALTERNES

Si les interprètes n'ont pas leur mot à dire sur la conduite des débats, c'est qu'ils en sont empêchés par plusieurs raisons, et en particulier par celle-ci : ils sont là pour *servir*. Ce mot appelle un commentaire. Il y a les chefs qui nous mènent, mais dont le folklore christianoïde nous fait dire qu'ils nous servent. C'est évidemment un abus de terme. Et puis il y a ceux qui, dans le plein sens, nous servent : domestiques de tout genre, employés, assistants, spécialistes au pas velouté qui prennent en charge le besoin éprouvé par un autre et auquel cet autre préfère ne pas penser. Le propre de ces derniers, vrais serviteurs, est de s'effacer, d'absorber avec bonne humeur les déconvenues, de trimer sans merci — en un mot, de penser avant tout au bon plaisir de leurs maîtres. C'est à cette catégorie-là qu'appartiennent les interprètes. Des exemples ? Il en a déjà été donné, mais rappelons-les. Voulez-vous les textes non pas dits mais lus ? (Autrement dit, zut à ces inférieurs qui veulent nous plier à leurs caprices !) Voulez-vous les textes lus vite, les marmonnements gargouilleux éloignés du micro ? (Flûte, nous faisons ce qu'à tel moment nous devons faire et ne pouvons rien changer !) Voulez-vous les documents de réunions antérieures non accompagnés de traductions — et croyez bien que dans les domaines en pointe les diction-

naires même spécialisés ne vous renseignent jamais qu'à demi — ou voulez-vous pas de documents du tout ? (Les interprètes n'ont pas à faire les *prime donne*. Qu'ils exécutent leur travail et se fassent oublier !)

En plus de quoi le temps de l'interprète, durant la journée pour laquelle il est payé, ce temps ne compte pas. S'agit-il de toucher son chèque en fin de session ? Le trésorier finira d'abord quelques conciliabules, l'interprète n'a qu'à s'imprégner la mémoire des affiches touristiques au mur. Et si la séance commence brutalement tôt ? Ce n'est pas l'interprète qui fait savoir à partir de quand il est disponible, c'est les organisateurs de la conférence qui font savoir quand il lui faudra être à pied d'œuvre. Et que se passe-t-il quand les débats se poursuivent plus tard que prévu ? Il est, mettons, dix-neuf heures. Diable. Le président a ouvert la séance ce matin à dix heures. Avec la suspension de deux heures du déjeuner, cela fait quand même neuf heures de présence plus ou moins effective (les interprètes en simultanée ont un collègue qui les relève) dans un espace confiné, soumis à une tension nerveuse comme en comportent peu d'autres emplois. Or à dix-neuf heures, diriez-vous, les interprètes peuvent-ils mettre leur pardessus et retrouver les embouteillages ? Non ! C'est simple : la profession n'a pas encore édicté de normes touchant les heures, les interprètes imposent ou non des limites selon qu'ils ont ou n'ont pas d'audace.

La tradition orale des interprètes rapporte d'une voix blanche des événements comme celui-ci. A minuit les orateurs pépiaient encore. Allons, les interprètes, merci de vos prouesses et encore un effort ! A trois heures du matin : Nous apprécions, croyez-le, tout ce que vous faites, mais comprenez que parmi ces baobabs endormis et ces rires de l'hyène rôdeuse, c'est le sort du continent noir qui se joue, de sorte que, n'est-ce pas...

Madame ou monsieur l'interprète aurait-il l'esprit de

quatre-vingt-neuf, veut-il se rebiffer ? Comment l'en empêcher ? Mais on n'oubliera pas son nom. Quand s'organisera une nouvelle conférence, pensera-t-on à lui ?

Le point suivant n'est en rien une critique et il saute aux yeux qu'il s'agit là d'un aspect inséparable du métier ; mention n'en est faite que pour déboulonner ce mythe, cher aux interprètes, qu'ils exercent une profession libérale. Nous pourrions évoquer les longues années de préparation, les examens rigoureux, les titres révocables — éléments (sauf en faible mesure le premier) absents de la condition d'interprète. Mais parlons plutôt d'un détail aussi négligeable qu'il est révélateur : dans le cas des médecins, juristes, agents de change, architectes, etc. — membres de vraies professions libérales — c'est le client qui, apportant son portefeuille et son respect, se déplace pour recueillir la sagesse. A l'inverse de tous ces professionnels, c'est l'interprète qui se déplace : qui doit arriver à l'heure et rester jusqu'à ce qu'on lui autorise de partir. Ce détail minuscule et presque hors de propos, ne doutez pas qu'il contribue d'un peu pour tenir l'interprète en situation d'infériorité.

Si les interprètes ne se cabrent pas une bonne fois, ensemble, contre l'ordre établi des débats, c'est également parce que les inhibe un fait subtil mais dont ils sentent que les délégués eux aussi en ont conscience : les interprètes sont extérieurs aux émotions et aux intérêts agités par la conférence à laquelle ils travaillent, *ils ne sont pas dans le coup* ; il y a même une preuve concluante de ce qu'ils ne baignent pas dans la chaude complicité de la salle, c'est qu'ils siègent à l'écart dans des sortes de loges d'observation — et souvent même on croit leur deviner (les gredins !) des têtes narquoises. Or les congressistes ne prennent rien tant au sérieux qu'une conférence dont ils font partie. Si des personnes ne vibrent pas avec eux dans

leur théâtre privé se mêlait de leur imposer des règles de bon sens — et de mettre ces règles énergiquement en vigueur — ils n'en reviendraient pas. Leur ébahissement tournerait vite à la colère froide, aux contre-mesures. Voilà pourquoi, dans l'hypothèse d'une rébellion, il faudra dès le premier mot une agressivité supérieure à celle qu'on a chance de trouver en face. Et répétons qu'une victoire des interprètes, une fois digérée, ferait partout des satisfaisants qui peuvent enfin suivre toutes les interventions. Cela dit, l'idée de monter à l'assaut d'un adversaire de taille coupe un peu l'appétit. On comprend les interprètes.

Emotions, mais aussi intérêts. Que comprennent-ils en fin de compte à nos affaires, ces braves « traducteurs » ? se dit-on dans la salle. Parfois ils vous surprennent par leur intelligence sur un sujet ardu. Et parfois, sans perdre leur assurance, ils débitent des insanités à vous court-circuiter le cerveau. Cela laisse les congressistes soupçonneux, indécis. Mais enfin ceci est clair : ce ne sont pas nos collègues, n'est-ce pas ? ont-ils vraiment à cœur les trajectoires des particules mu-gamma tierce ? Des constatations de cet ordre rapprochent périlleusement les délégués de la sentence : Nous sommes des sages, les interprètes sont des bateleurs ; nous pensons, eux parlent. Bien entendu, personne ne le dit. Mais on sent parfois cette idée imprégner l'air comme un nauséeux relent de cigare. Elle nourrit le complexe d'infériorité qui rongé la plupart des interprètes depuis qu'ils sont devenus denrée dans un gadget. Et ce complexe les prive de l'aplomb qu'il leur faudrait pour conquérir le droit de peser sur la conduite des débats.

Ce complexe encore une chose le nourrit : une chose tout juste bonne à divertir mais *paraissant* lourde de sens, *paraissant*, si l'on peut dire, vendre la mèche. C'est le fait pour un délégué, qui jusqu'ici s'exprimait en telle ou telle

langue officielle, de s'exprimer soudain en telle autre. Mais alors, mais alors ! les langues, chacun les connaît ou peut les connaître ? elles sont *au fond* un numéro qu'on peut exécuter de la main gauche tout en consacrant ses énergies à des questions vraiment taxantes comme le titane ou l'Année mondiale de la Chaussette ?

Comment, à moins de vivre parmi ces réalités, savoir que c'est là une erreur et une illusion ? Histoire de rire, mettez un traducteur ou autre linguiste à la place d'un interprète, et vous verrez en moins de deux ce qu'il en est. Tôt ou tard les firmes qui organisent à usage interne des colloques bilingues essaient d'économiser sur les interprètes, les remplaçant par des secrétaires plus ou moins bilingues. Celles-ci, employées de la maison, barbottent à longueur d'année dans le même sujet ; les termes leur sont devenus familiers. Or c'est un fait d'expérience que ces firmes s'en mordent régulièrement les doigts ; elles ne peuvent s'expliquer ce mystère mais on ne les y reprendra plus — ou alors les économies passent avant tout ! Voilà pour la facilité du métier d'interprète. Il demeure que lorsqu'un congressiste qui s'extériorisait jusqu'au *coffee break* en bon français, reprend ensuite en bon allemand, cela en fiche un coup aux interprètes, les emplissant d'une fausse honte qui les empêche encore un peu plus de se tailler un aujourd'hui savoureux.

Ces inhibitions que nous avons vues tiennent à un état de fait social senti par tous, situé juste sous la surface de l'exprimé. C'est le type de situation, riche en haut-le-corps, où « je sais qu'il sait que je sais qu'il sait. » Fantômes que rien ne dissiperait si bien qu'une action syndicale menée tambour battant. Mais tant qu'une action n'a pas été entreprise, le curare continue à courir, paralysant, dans les veines des interprètes.

A ces facteurs de caractère plus ou moins public s'ajoutent, dans les profondeurs des interprètes, des vérités qu'ils sont seuls à connaître et sur lesquelles nous allons promener un regard.

Chapitre VIII

« QUI SOMMES-NOUS ? »

Les réalités *internes* qui maintiennent les interprètes sans nerf devant le statu quo sont deux : la crise d'identité et l'incertitude économique.

Quant à la première, il est de fait que les interprètes ne savent trop aujourd'hui qui ils sont ni ce que vaut — dans la hiérarchie sociale, sur le plan intellectuel — le service qu'ils fournissent. Encore jeune, leur profession n'a pas une idée claire d'elle-même. Le public non plus. Or l'idée que peut se faire d'elle-même une profession est fonction de ce qu'elle a pu faire accroire à ce même public, lequel, aux prétentions de ce corps de métier, oppose scepticisme et inertie. Entre poussée et résistance, un équilibre s'établit. Et c'est cet équilibre, ce compromis qui (*vox populi se muant en vox dei*) constitue à la fois l'attitude du grand public et celle des membres de la profession. Ces derniers, faut-il le dire, ont tout intérêt à briguer un maximum de gloire et d'autorité ; il leur faudra en rabattre, mais le point d'équilibre n'en sera que plus haut fixé. Certaines professions, dont le culot ne le cédait qu'à l'ambition, ont décroché des victoires signalées. Ah, se faire appeler *docteur, excellence, éminence, maître* : voilà des coups qui laissent jaune d'envie ! Voilà ce qu'il faudrait aux pauvres similtistes (comme certains

se nomment) encore tout effarés du revirement vertigineux qui fut leur lot : le passage en quinze ou vingt ans de l'adulation au mépris. Mais entretemps que doivent-ils penser d'eux-mêmes ?

Doivent-ils se juger « importants » aux yeux du monde parce qu'ils côtoient des personnages de haute volée, et parfois bavardent avec eux ? Parce que les meilleurs parmi eux gagnent assez largement leur vie, et parce que, en général, la profession n'est pas sous-payée ? Parce qu'en déplacement ils s'arrêtent au même Hôtel Super-Splendid¹ que les délégués, défrayés par d'identiques indemnités ? Parce que le quadriréacteur intercontinental devient pour eux un autobus ? Doivent-ils se juger « importants » parce que, un orateur au lieu de parler baragouine-t-il, ils réussissent plus souvent qu'on n'aurait jugé possible, à en tirer un message ? Parce que, lors de certaines conférences, ils trouvent moyen de confectionner, en un jour, deux ou trois phrases particulièrement bien venues, dignes d'être écrites ? Parce qu'en fin de session, dans ses remerciements à tous, un président bon enfant proclame que les interprètes se sont rendus utiles ?

Parmi les choses qui rongent les interprètes et qui font surface à la faveur de quelques drinks ou d'une indignation de cabine, figure la question de savoir s'ils sont ou non les pairs intellectuels, et donc sociaux, des « délégués. » (Finies les hallucinations de l'âge d'or où, enivrés par les louanges et les regards, les interprètes travaillant en consécutive se miraient dans une glace de poche et y voyaient un demi-dieu, autrement intéressant que ces ternes fourmis les délégués.) Le problème aujourd'hui est plutôt de savoir si on les vaut, ces fourmis. Reposons la question. Qui et que sont les interprètes de conférence ?

Comme ils doivent s'exprimer de manière cohérente et convaincante sur strictement n'importe quel sujet, et il

y en a de bien abstrus, posons pour la forme la question de savoir si ce sont des génies universels. Passons. Sont-ils créateurs dans le sens attribué, par exemple, aux interprètes théâtraux, c'est-à-dire producteurs d'une réalité de l'esprit vibrante de vie individualisée et contribuant à enrichir le patrimoine humain ? L'opération intellectuelle qu'ils réalisent, exige-t-elle plus de l'homme ou autant de l'homme que celle exécutée par ceux qu'ils servent ?¹ Ce qui règne ici, pour les interprètes, c'est l'incertitude. Il y a pour eux, au gré de leur état d'âme et des circonstances, un flottement, une errance d'un bout à l'autre d'une gamme : entre, d'une part, une conviction de supériorité — ne sont-ils pas prestes comme des martins-pêcheurs, pleins de ressources, maîtres de la magie du verbe ? — et d'autre part, la conscience amère qu'ils ne sont rien : « Travail de perroquet... convertisseur automatique... on ne comprend rien mais on fait semblant... le tout c'est de donner le change... on peut être bête et savoir les langues... Ne pas gêner le travail des délégués, ça déjà c'est de l'art... Êtes-vous bien certain, jeune homme, que vous voulez passer votre vie à répéter ce que disent les autres ?... On peut dire ce qu'on veut contre notre métier, cher ami, on ne lui volera pas cette gloire que ce n'est pas du travail de bureau... »

A mesure que s'en retournent au Père éternel ou que prennent leur retraite les glorieux grognards de la consécutive, la proportion augmente des simultistes qui ne font quasiment jamais autre chose que la simultanée. C'est chez eux que se forment le complexe d'infériorité. Ce complexe leur interdit d'agir en vue d'améliorer leurs conditions de travail. Et cette inaction, à son tour, renforce leur complexe.

Tous ces faits étant enchevêtrés, on distingue mal

¹ Voir le chapitre XIX. « Poids spécifique du métier ».

l'effet de la cause, mais ajoutons cependant ceci qui, en lui-même, accentue le malaise : la profession à ses débuts composée surtout d'hommes, compte déjà, aujourd'hui, deux femmes pour un homme. Elle se féminise. Ceci au point que les conférences où sur tous les canaux ne s'entendent que sopranos et contraltos ne sont pas rares. Munissez-vous d'un bon prétexte et rendez visite à une école d'interprétation : promenant vos yeux dans la salle, vous aurez l'impression que la profession est tombée en quenouille. Faut-il penser que la femme est plus adaptée à ce type d'activité ? Est-ce le fait d'une éducation soigneusement déformante qui la conditionne aux besognes ancillaires ? Ceci en tout cas semble acquis : interpréter c'est en partie deviner l'homme : activité où, paraît-il, excelle la femme ! donc métier féminin idéal. Quelque explication qu'on propose, il demeure que les femmes l'exercent des années durant sans donner signe d'écrasement, et qu'au contraire ceci n'est souvent pas le cas pour les hommes. Ces derniers sont-ils normaux — entendez intelligents, dynamiques, désireux d'agir sur le monde — après quelques années de cabine, ils commencent à présenter le *syndrome-délégué* : de même qu'Alice au pays des merveilles se voulait de l'autre côté du miroir, l'interprète *homme* veut franchir la double vitre insonorisée et, rejoignant là-bas ces êtres réels qui s'occupent de choses réelles, discuter et décider avec eux. Ce syndrome se manifeste à l'occasion sous la forme cocasse de l'interprète blanchi sous les écouteurs qui, tandis que se déroule devant lui un débat, confie à son voisin les idées constructives qui auraient dû être avancées ; et parfois sous la forme gênante de ce même interprète qui, terrassé par ses démons, va trouver les délégués hors séance et leur tient le langage du bon sens.

Le *syndrome-délégué* est rarissime chez la femme.

Quelques-unes des interprètes les plus brillantes expriment leur sérénité au micro en tricotant. Une star estimée verse un babillage fidèle tout en découpant un patron. Il n'est que juste de reconnaître que, dans beaucoup de cas, la désinvolture des interprètes femmes provient de ce que les revenus fondamentaux de leur train de vie sont gagnés par leur mari : ceux de l'interprétation, c'est pour l'aventure, le luxe.

Mais si l'homme, peut-être hâtivement qualifié de normal, se met avec le temps à ruer dans les brancards, comment décrire les interprètes hommes assez nombreux qui, après des années et des années d'interprétation, semblent ne pas s'en porter plus mal ? En tout état de cause moqueurs et thuriféraires s'accordent sur deux faits. Primo, que la profession d'interprète (et singulièrement celle d'interprète free-lance, soit les quatre cinquièmes de tout ceux qui exercent) laisse souvent, durant les jours actifs, de longues heures d'oisiveté ; et chaque année, trop de jours libres. Secundo, qu'un tel calendrier condamne l'homme sain de corps et d'esprit à un désœuvrement supérieur à ce qu'il peut souhaiter ; à tout prix, donc, faire autre chose, faire quelque chose en plus. De ces vérités universellement admises les interprètes hommes surnommés « normaux » partent en éventail se jeter dans le vice impuni de la lecture, dans l'enseignement des langues, dans la peinture ou l'écriture, dans l'immobilier, dans la traduction, dans l'obtention de diplômes, dans l'élevage de volaille, et — comment éviter ce gouffre ? — dans la formation d'interprètes. Et n'oublions pas cette catégorie d'hommes, en général sur le retour, leurs finances depuis longtemps mises en ordre, qui font leurs cent jours par an, s'appliquant à les faire irréprochablement, puis le reste de l'année se consacrent au plus capiteux des douce far niente. D'aucuns s'écrieront tout bas, lisant ces lignes, que cette possibilité suffit à ennoblir la profession. Seuls les

drogués du travail trouveront les mots qui leur donneront tort.

Mentionnons également que si pas mal de femmes s'en moquent qui ont placé ailleurs le centre de leur vie, les hommes, eux, souffrent de sentir un plafond peser sur leurs revenus : peu de free-lance doublent le cap des deux cents jours par an, sans autre possibilité d'*avancement* que le relèvement général des tarifs par l'ADIES. Et ils souffrent peut-être aussi du fait qu'en interprétation simultanée, donc dans l'interprétation d'aujourd'hui, on ne veut que du travail qui fasse l'affaire, on ne réclame pas, on ne remarque pas le travail hors pair. (Certes on note sur ses tablettes que certains interprètes surnagent et d'autres se noyent, mais c'est là purement une question de savoir si le travail se fait ou ne se fait pas. Peu importe la *manière* dont il se fait. Un délégué s'avise-t-il d'une différence de qualité qui le charme — à qui serrer chaudement la main ? Auquel de ces lointains fantômes arlequinés par les reflets des vitres ?) Cela ne vaut pas la peine de se décarcasser le croupion si auditeurs et organisateurs n'ont cure du résultat, il suffit de viser le convenable : ni tomber au-dessous, ni le dépasser. C'est une basse altitude de vol qui, si elle est plancher, est aussi plafond. Ce plafond-là et le plafond financier entretiennent chez les interprètes l'idée, déjà endémique en eux, qu'ils ne sont pas grand-chose.

Un dernier mot sur le complexe d'infériorité qui empêche les simultanistes de s'affirmer. Que faisaient-ils avant de devenir interprètes ? Sujet qu'ils n'évoquent guère. Car de deux choses l'une. Ou bien leur occupation présente leur apparaît comme une voie de garage, comme un travail qui apaise moins bien les soifs du cœur que leur activité d'antan : celle-ci exigeant tout un monde de connaissances intégrées ou conférant de grisantes responsabilités. Ou bien au contraire l'occupation antérieure était

humble. A quoi bon en parler ? Veut-on tenter les mauvais esprits qui pourraient vous renvoyer à vos piétinements ? Veut-on ressasser la carrière inconsidérément lâchée ou qui ne veut plus de vous ?

De quelque point de vue qu'on se place, l'interprétation *simultanée* n'en sort pas ruisselante de gloire. Petit métier d'abord, ensuite interprète ? D'abord beau job, interprète ensuite ? Dans un cas comme dans l'autre le simultaniste ne s'ouvre pas volontiers sur ses antécédents qui, ébruités, le desserviraient. Il exerce coupé de son passé. Il fait figure, dans l'univers clair-obscur et un peu anarchique qu'il hante, de deus ex machina, parvenu à son rôle incompréhensible d'échangeur d'idiomes sans que ses obligés sachent quelles études, quels développements professionnels l'ont conduit là ; sans que ses obligés sachent rien sur lui, ni même jusqu'à son nom. A tout prendre, mieux vaut cela. C'est plus reposant. Mais accepter, dans tel cadre social, mutisme et anonymat, c'est accepter une forme ouverte d'infériorité, laquelle ne peut qu'aviver les infériorités imaginaires qui vous brident.

Chapitre IX

LE PAIN, OU EST LE PAIN !

Un cinquième des mille interprètes actifs, disions-nous, mangent attachés à des râteliers internationaux — sécurité que beaucoup d'infortunés parmi eux paient au prix fort : les jours où ils n'interprètent pas, ils foulent la trépigieuse de la traduction. Qu'en est-il des quatre autres cinquièmes ? La question ne fait pas de doute : sauf pour les simultistes chevronnés que les organisateurs s'arrachent — tous des consécutivistes hors cote qui *endurent* mieux que les autres et font dans d'atroces conditions de travail des pas de clerc moins nombreux ou moins graves que n'en font leurs collègues — sauf pour ceux-là, les interprètes sont labourés de l'anus au cervelet par des tressaillements : ils ne savent d'où viendra le pain du lendemain. Ils savent que le pain, il y en a de moins en moins.

C'est-à-dire qu'il y en a de moins en moins *en moyenne* ; ou, si l'on veut, de plus en plus d'interprètes ont chaque année un nombre insuffisant de journées de travail. En principe les simultistes free-lance, tous travailleurs indépendants, ne se heurtent là qu'aux aléas inséparables du mode de vie qu'ils se sont choisi ; le flou économique est de règle pour eux, du psychanalyste au masseur à domicile en passant par la secrétaire volante. Car ces personnes n'ont, à strictement parler, pas d'emploi :

elles n'ont, grâce à une lettre reçue le matin ou à un coup de téléphone, que l'agréable et intermittente découverte qu'elles peuvent avoir à telle ou telle date, et pour une durée allant d'un jour à plusieurs semaines, un engagement, entendez un emploi temporaire. Celui-là terminé, elles se retrouvent sans lien avec aucun employeur. Ces personnes ne sont jamais sûres de travailler tant de jours par an. Elles voudraient s'appuyer sur le bastingage des statistiques, mais il est en caoutchouc-mousse. Croyantes, elles invitent le Ciel à ne pas les quitter de l'œil ; incroyantes, elles touchent du bois. Ce mode de vie hasardeux elles l'acceptent sans trop y penser, et même non sans un certain plaisir, car l'imprévu a du charme et les employeurs qu'on voit rarement sont de loin les plus faciles à vivre. Non : le tremblement qui agite les interprètes free-lance ressemble peut-être à celui que peuvent connaître les autres professionnels sans affiliation, mais il est de nature tout autre : il est le tremblement d'un organisme qui se sait atteint par le cancer.

C'est le cas des interprètes de conférence. Les cellules de leur corporation — soit le nombre des membres de cette corporation — prolifèrent sans frein.

Ouvrez la fenêtre dans une métropole occidentale, écoutez la rumeur qui monte. Distinguez, dans ce doux grondement multitudinieux, comme un crépitement. C'est un bruit de talons fait par celles (si peu par ceux !) qui, *espontáneas*¹ ou brandissant diplôme, arrivent sur le marché de l'interprétation. Tant d'autres ont réussi leur coup, pourquoi pas elles ? Ne savent-elles pas, sinon sur le bout du doigt, du moins suffisamment bien, les langues ? Ne sont-elles point emplies jusqu'à ras bord d'allant et de trucs ? Et lui en fournit-on l'occasion, et s'il ne peut

¹ *L'espontáneo* est un spectateur aux courses de taureaux qui saute inopinément dans l'arène et, déployant un torchon rouge jusqu'alors caché sous sa veste, entreprend la bête.

prétendre à mieux, qui refuse des revenus de cadre moyen ou supérieur ? Vous-même qui lisez ces lignes, n'iriez-vous pas, aux frais d'une Princesse internationale, une chambre vous attendant au Super-Majestic Palace, vous promener du côté d'Addis-Abéba, Melbourne, Rangoon, Stockholm ? Et Londres en hiver — vous connaissez ? Harrods, the Tate, King's Road ? Mais bien sûr que vous êtes preneur ! La queue se forme au bout de l'avenue, après le parc.

Des clowns à lunettes d'écaille aiment à répéter que conférences, colloques et congrès se font sans cesse plus nombreux, de sorte qu'aucun chômage ne menace les interprètes.

C'est faux.

Divers sondages montrent que les réunions multilingues se sont déjà tassées ; qu'à la limite elles plafonneront demain. Or rien ne retient les innombrables polyglottes qui embellissent nos cités — femmes, hommes, jeunes, sans âge, mais surtout femmes jeunes — de trimer durant une saison ou plusieurs dans une des rares bonnes écoles d'interprétation ou dans une des pullulantes écoles pour rire, ou encore de s'entraîner seules avec un magnétophone, puis, aptes ou apparemment aptes, de s'offrir ça et là sur la place pour assurer la compréhension entre les nations. Et rien ne retient les employeurs d'engager qui leur plaît. Vous avez votre diplôme, mademoiselle ? de la Pépinière dunkerkoise d'interprètes parlementaires ? Connais pas mais vous ferez l'affaire. Vous êtes sans diplôme ? Mais les « Statistiques prévisionnelles comprises par l'IBM AMX-30 », cela ne vous fait pas peur ? Parfait. D'ailleurs Roger m'a dit beaucoup de bien de vous. En outre reconnaissons que vous êtes — mais oui, mademoiselle ! — fort bien faite. Et comme si la situation n'était pas déjà assez alarmante, les écoles d'interprétation surgissent comme des champignons. Que diable, c'est payant !

c'est au goût du jour ! Il ne s'agit pas plus, pour certains centres occidentaux d'enseignement, de tourner le dos à cette possibilité de gain que pour les universités américaines de supprimer leurs cours de « creative writing »¹ qui, en échange d'une liasse bancaire, font de vous un écrivain. Qu'on ne s'y trompe pas : la prolifération incontrôlée du nombre d'interprètes offrant leurs services et capables de se tirer d'affaire est un cancer dont chaque année les free-lance sentent un peu plus la morsure. Un jour, peut-être, l'ADIES le circonscrit en empêchant que tout un chacun se mette interprète ; un jour, peut-être, l'ADIES — c'est-à-dire la profession, qui ne parle et n'agit que par l'ADIES — imposera à ses membres et leurs clients une réglementation pointilleuse et exigeante. Ce sera la santé.

En attendant, depuis des années l'effectif de l'Amicale des interprètes en simultanée enfle à raison de dix pour cent par an. On marche vers la Panique, dont il sera question plus loin.

A la multiplication effrénée des interprètes de conférence à Paris, Genève, Bruxelles, Washington, Londres et autres lieux, s'ajoute une plaie qui, elle aussi, nourrit chez eux un complexe d'infériorité et donc restreint leur liberté. Cette plaie rien ne l'illustre mieux que la constatation historique suivante : lorsqu'après la deuxième guerre mondiale tel ou tel organisme international a eu besoin de simultistes, ceci à une époque où ce type-là de tâcheron n'existait pas et où sa fabrication en série n'avait pas encore démarré, ces organismes ont trouvé leur bonheur *en un temps remarquablement bref*. Des simultistes sont sortis tout armés de la cuisse de Jupiter. Combien de jours leur a-t-il fallu — à ces traducteurs, à ces fonctionnaires

¹ « Rédaction créatrice. »

déjà bi- ou multilingues, à ces professeurs de langues, à ces ci-devant nobles russes, à tous ces quidams n'ayant jamais interprété — avant de pouvoir remplir leur office d'interprètes qui parlent en même temps qu'on parle ? Sept jours ? Vingt-sept ? On manquerait tout à coup de médecins, de juristes, d'agents de change, pourrait-on en façonner du jour au lendemain ? Poser la question c'est y répondre. Cette vérité n'est jamais tout à fait absente de l'esprit des interprètes. De sorte que perdre sa place, pour un simultiste permanent, est comme la fin du monde ; et en veut-il une autre ailleurs, huit ou vingt candidats à l'œil luisant se bousculent avec lui au portillon — et demain cinquante. Force est à l'ancien permanent de rejoindre le gros de la troupe : de rejoindre les simultistes free-lance qui se ruent sur les cacahuètes à eux jetées, qui souhaitent (chacun d'entre eux) qu'on leur en jette un peu plus à eux, et dont bien la dernière chose qu'ils désirent est de déplaire au client. Les délégués qui bredouillent loin du micro ? qui psalmodient des monographies au trot ? qui enfournent dans le micro des tord-bouches techniques auxquels nulle récente lecture ne vous avait préparé ? Allons, à quoi sert de se plaindre ! C'est le métier, il n'y a qu'à s'y faire. Et puis le client est le plus fort : ne saute-t-il pas aux yeux qu'il a raison ?

Chapitre X

SECOUONS LE COCOTIER

« Pas besoin de docteur ? Cette toux ne me plaît pas. Besoin de rien, c'est *sûr* ? Prenez toujours ma carte ! » Voit-on des médecins allant ainsi au-devant du citoyen ? Voit-on des avoués s'enquerrant, là où ils dénichent dispute, si leurs talents ne pourraient servir ? Architectes, comptables, notaires, agents de change, psychiatres vous font-ils des ronds de jambe pour que vous recourriez à leurs services ?

Point n'est besoin pour eux de le faire : entendez, d'une manière ouverte. Leurs corporations sont adéquatement organisées. A tout le moins se sont-elles, appelant l'Etat à la rescousse, protégées contre cet ennemi mortel, la surpopulation. Leur portefeuille et leur dignité s'en trouvent une fois pour toutes à l'abri.

Il en va tout autrement pour cette corporation qui se veut « profession libérale », celle des interprètes — et tout spécialement pour les quatre cinquièmes d'entre eux qui, membres d'aucun organisme, travaillent en tant que personnel extérieur et provisoire le jour ou les jours pour lesquels ils sont engagés. Les interprètes ne jouissent pas de la protection de l'Etat. Et, cela mis à part, ils ne se sont jusqu'ici dotés d'aucun mécanisme pour interdire à n'importe quel bluffeur de se faire prendre ici ou là comme

interprète : de les priver de pain. Cela étant, ils ne peuvent faire autrement — s'ils ne sont pas des consécutivistes recherchés — que se livrer à des manœuvres destinées à rendre impossible qu'on les oublie. C'est la tournée de visites à toutes les personnes susceptibles de faire appel à eux ; c'est avant tout la tournée des chefs interprètes des grands organismes internationaux. Tel chef n'est pas en ville ? Il a bien un second ou une secrétaire qu'on peut enjôler ? Empêcher que votre nom s'évapore des esprits, que diable ! Et comme les interprètes sont, de compagnie restreinte, devenus un immense grouillement qui s'accroît quatre fois plus vite que l'Inde pourtant bonne sprinteuse, les personnes en place peuvent vous oublier avec une aisance qui donne froid dans le dos. Il faut les en empêcher. « Je passais par ici, l'idée m'est venue de vous dire bonjour ! » Mieux : « Je vais, tenez, vous donner les dates de mes engagements à venir. Ah, vous préférez les dates où je suis libre ? Bien ! Bien ! »

Et si la visite en chair et en os n'est pas indiquée ou pas pratique, ce sera le coup de téléphone — celui-ci réservé à ces êtres moins exaltés, les collègues qui recrutent — ou la lettre qui, pour se laver de la mendicité, apporte quelque élément frais : nouvelle adresse, langue retirée ou ajoutée, état-civil modifié, jours supplémentaires où l'on n'est pas disponible. Cette lettre ira à tout le monde, y compris l'escouade, bientôt la phalange de ceux qui vous ont fait signe par le passé. Chacun compose ce qu'il peut. Mais voici le plus ailé, le plus vrai de ces appels. Mina Landrue l'a envoyé 217 fois avant de passer réceptionniste dans une galerie d'art moderne. C'était une carte postale la montrant souriant de ses palettes carrées devant un microphone type 1920. La légende : « I interpret. »¹

Quant au coup de téléphone au collègue utile, il sert

¹ « J'interprète. »

parfois à lui offrir à *lui* quelque chose : manière d'amorcer la pompe. On veut peut-être se faire remplacer parce qu'on a un meilleur contrat en vue. L'interprétation de conférence est, non moins que la politique, une foire au renvoi de l'ascenseur. Ce qui en tout cas est *humain*, se disent les simultanistes, qui soignent les plaies de leur amour-propre par la pensée — exacte d'ailleurs — qu'en se manifestant et en donnant sur eux-mêmes les derniers renseignements, ils épargnent aux chefs interprètes de se dépenser en lettres et coups de téléphone.

Mais rien dans la vie ne reste immobile. Au moment même où tel interprète défend son gagne-pain par ces moyens artisanaux, un ou deux interprètes de plus viennent grossir la nuée à l'affût d'un contrat. Et il n'en faut qu'un seul pour vous souffler une offre qui autrement allait à vous. Ça et là l'hystérie a éclaté. Proscrites par l'ADIES, les annonces — jusqu'ici discrètes — fleurissent aujourd'hui dans certains organes spécialisés ou publics.

FRANÇAIS - ANGLAIS - ESPAGNOL

Fidélité absolue.

(Père belge, mère australienne, mari vénézuélien.)

J'ai interprété pour
le *Machin*

et pour
l'ex-Président de Catalogne.

Nous n'y sommes pas encore. Nous y allons.

En toute justice, cependant, reconnaissons que si les membres des vieilles professions bien protégées se voyaient astreints de racoler la clientèle, ils auraient sur le bout de la langue des formules d'auto-justification parfaitement rodées, capables de vous faire douter de votre désapprobation première.

L'anecdote qui suit ne prouve rien mais illustre un état d'esprit. Elle a tant volé de bouche en bouche qu'elle a acquis la brume et l'éloignement des légendes : mais il y a lieu d'y ajouter foi. Le scepticisme fond devant la franchise déboutonnée de la simultiste à qui l'événement est arrivé. Maria-Cilicio de las Nubes y Almirante venait de se mettre au lit avec l'homme qu'elle espère toujours épouser. C'était l'après-midi. Le téléphone sonna. Ne pas répondre ? Cette idée vous vient parce que vous n'êtes pas interprète free-lance. Maria-Cilicio allongea un bras vers le récepteur et s'entendit proposer une conférence. « Pourriez-vous être là dans une heure et quart ? Un de vos collègues vient d'avoir un accident de voiture. Vous avez déjà fait les hydrocéphores de phosgène ? Nous n'aurez donc pas de mal avec les hydroxides de phosmigène. » L'incroyable — toujours selon Maria-Cilicio — c'est qu'elle accepta : elle sauta hors du lit. Et en même temps son propre oui l'a un peu foudroyée, l'ayant comme conduite au bord d'un gouffre intérieur dont elle ne pouvait supporter la vue. Elle ne s'en est remise que lentement, à force d'en parler à des collègues au gré des conférences. Sa guérison elle l'a fait un peu durer : colportant ce ragot sur elle-même, Maria-Cilicio aimait se montrer dotée d'une personnalité intrépide et hors série.

Mais il y a ici un 'incroyable' supplémentaire et qui lui a échappé. Maria-Cilicio de las Nubes y Almirante est une chevronnée, elle est connue, elle a toutes les raisons d'avoir confiance. Or l'idée ne lui est même pas venue, lorsqu'on lui a offert cette conférence en un moment on ne peut plus inopportun, de refuser ou de proposer quelque'un d'autre. Elle était en fait libre, n'est-ce pas ? Libre, on ne refuse pas un engagement ; pas par le temps qui court. On profère le mot *non* aussi peu que possible. Faire des reconnaissants, des satisfaits à la mémoire longue, voilà la seule tactique ouverte à l'interprète d'aujourd'hui.

Pour en finir avec les obstacles en eux et hors d'eux qui empêchent les interprètes d'assainir leurs conditions de travail, mentionnons celui-ci — le pire obstacle parce que dressé par eux-mêmes : ces conditions, ils ne veulent pas les assainir. Ne leur demandons pas d'avouer, d'élaborer. Il suffit de comprendre que ce statu quo embrené représente leur unique rempart contre l'invasion des nouveaux. L'exercice de la profession n'a pas la protection légale ? Les démarches n'ont même pas commencé qui y aboutiraient ? Donc l'invasion se poursuivra comme avant. Devant une menace aussi redoutable, foin de pieuses résolutions d'Assemblée, de conciliabules rageurs entre collègues : il faut se défendre et pas pour rire. Tout moyen sera bon. Mais justement — quel moyen, vu que les cœurs de lièvres n'en prendront jamais un qui soit draconien ? L'affaire serait sans issue s'il n'était possible d'infléchir les événements par le mode négatif. Mais oui ! C'est si simple de boudier toute action naissante en vue d'un redressement, de se crispier dans un non-agir après quoi les choses n'ont qu'à suivre leur cours. Ces lectures de rapports à voix haute, ces cavalcades de phrases dont il faut deviner le début et la fin, ces documents non envoyés ou incomplets, ce son ouaté dans les écouteurs ou ces parasites — tout cela est trop pour la plupart de ces bizuths, qui s'étaient préparés à exercer une profession, non à se débattre dans une fosse aux ours. Tout cela est une fournaise dans laquelle bon nombre de nouveaux, parfois déjà membres de l'Amicale, viennent se consumer. Ils trébuchent, se reprennent, se trompent, n'ont pas le temps de se reprendre, font de la tachytraduction¹, commettent de longs silences, geignent, postillonnent au micro des sarcasmes, prennent les délégués à témoin, se chamaillent avec le bureau de la conférence : bref, bon nombre de ces nou-

¹ Archi-rapide mot-à-mot.

veaux, on ne les revoit plus. *Quid erat obtinendum*. Les vieux endurcis, dans ces mêmes conditions, ne se sont pas bien tirés d'affaire — seuls l'auraient pu les Anges — mais ils ont fourni aux auditeurs une matière utilisable. Les organisateurs flairent une différence. Des noms, des adresses sont cerclés de rouge. Ce sont les survivants. Il est des peuplades où, l'espace et la nourriture étant limités, on envoie les vieux au faite de cocotiers qu'ensuite on secoue. Ceux que l'âge a affaiblis lâchent prise. Façon rude mais sûre de contenir une population.

Ce que font les interprètes — monter la garde autour de conditions infra-humaines — ressemble des points de vue psychologique et moral au coup du cocotier. Seulement leur manœuvre à eux ne réussit qu'à *freiner* l'influx des nouveaux : ceux-ci succombent par bataillons, mais si nombreux sont-ils que leur nombre absolu ne cesse de croître.

Et puis enfin la question se pose : une profession qui se respecte peut-elle recourir à un moyen aussi irrationnel et barbare de limitation des effectifs ? Cette question s'ajoute à celles qui font aujourd'hui que geignements et soubresauts piquètent parfois le sommeil des interprètes.

Chapitre XI

VERS LA DÉBACLE

La profession se défait. Sans hâte mais d'un mouvement qu'on peut observer. Les conditions de travail inacceptables qu'on accepte, les interprétations appauvries qui en résultent, les nouveaux dont on n'endigue pas le flot et qui déçoivent ou tombent dans la sous-enchère : autant de choses qui font déconsidérer le métier et nourrissent la résistance aux revendications des simultistes. Comme tous les employeurs, ceux des interprètes (organismes internationaux, organismes nationaux ou non-gouvernementaux) souffrent à l'idée d'octroyer ce dont l'absence encore hier ne troublait personne. Honoraires accrus, sécurité sociale, de l'espace et de l'air dans les cabines, journées d'études rémunérées — les interprètes veulent cela et voudraient en plus régler la circulation en séance ? s'écrient entre eux les employeurs gendarmés. Ils commencent à faire la sourde oreille, et sont de mieux en mieux placés pour le faire.

On ne voit pas bien comment leur en faire grief. Tout comme les participants aux réunions, ils n'ont pas confiance. Et cela par suite de ce malentendu profond que nous avons exploré tout au long de ces pages et qu'on ne peut exonérer tout à fait de l'imputation d'être volontaire. On empêche les simultistes de donner le meilleur d'eux-mêmes, puis on pointe vers eux un index réproba-

teur : « Avec vous on barbotte dans l'approximatif ! » Par intervalles, dans un grand quotidien, un habitué des conférences pleurniche. Les interprètes, eux, pleurnichent entre eux sans désespérer.

Dans ce chassé-croisé de reproches, qui est principalement en tort ? Les interprètes — et ils n'ont qu'eux-mêmes à qui s'en prendre. Leur profession, atteinte de gigantisme, domine mal ses périphéries molles et par trop distantes moralement du comité directeur. En la personne de ses mille membres, elle encaisse des avanies et des contraintes qu'il est périlleux pour une corporation de ne pas repousser énergiquement. Elle recherche le bien de ses membres certes, mais elle n'ose le rechercher de la seule manière qui en l'espèce le réaliserait : avec force et hardiesse. La profession — entendez sa fraction qui pense et agit — n'a pas encore organisé de la belle manière la masse des interprètes. Il y aurait des règles à édicter, contraignantes sous peine de sanctions que le transgresseur serait bien forcé de prendre au sérieux, sous peine d'une chute immédiate de ses revenus. Il y aurait des pouvoirs étendus à confier à ces collègues que l'Assemblée élit pour la guider, et à tous ceux que ces mêmes collègues habilite. Il y aurait un appareil de liaison à mettre sur pied assurant un intense va-et-vient d'informations entre le comité directeur et tous les interprètes sur le terrain — avec, à chaque conférence, dans chaque équipe, un plénipotentiaire chargé de faire respecter par collègues et congressistes les normes de l'ADIES ; plénipotentiaire qui serait mandaté pour rapporter au comité directeur de l'ADIES les entorses aux normes professionnelles de ses collègues, voire — sur vote affirmatif des pairs présents — de casser contrat, ou, inversement, face à des abus opiniâtres, qui aurait qualité pour fermer les micros.

De telles mesures font sourire, tant en est loin la pusillanime, la cafouilleuse réalité.

L'on assiste aujourd'hui à un pourrissement ; pas trop grave encore, en l'année 1971, mais qui va s'accroissant. Déjà la tendance affleure, partout où elle le peut sans dommage, de prévoir des colloques en anglais. Comme aussi celle, dans les organismes privés qui font de temps à autre des réunions sur des sujets qui leur sont propres, de mettre à contribution les secrétaires de direction qui « connaissent les langues ». Les résultats sont navrants, mais il y a la résignation, les crédits qu'on ménage, une certaine inconscience. Les participants au colloque n'ont qu'à se traîner par le chas du phrase-par-phrase.

Cela va peut-être de soi, mais disons quand même que le déclin exposé ici ne touche pas quelque, disons, deux cents interprètes de première force, vétérans indépassables qui trouvent toujours moyen de tenir ouvertes les voies de communication. Malgré la confusion, malgré le confusionisme, ceux-là ont été repérés par les responsables chargés du recrutement, ils se sont repérés les uns les autres. C'est toujours à eux que vont les premiers coups de téléphone ou dépêches dès que sont arrêtées les dates d'une conférence. Ces interprètes-là, c'est la bonne santé qui se maintient dans un coin du corps malade.

Tout porte à croire que la profession dérive vers une catastrophe : la rupture du front des tarifs. Pourquoi pas ? Les lois économiques ne joueraient donc que pour les autres ? Si chaque fuite de gaz pouvait mobiliser une camionnée de plombiers, est-ce que les frais de réparation en tuyauterie ne baisseraient pas ? C'est, du train où vont les choses, ce qui arrivera aux interprètes de conférence — à moins que, faute de coordination parmi les employeurs ou ceux-ci voulant épargner aux interprètes un traumatisme dont leur travail s'en ressentirait, la rupture dans les tarifs (imposés par l'ADIES) ne prenne la forme masquée d'un blocage durable des honoraires.

Un tel état de choses pourrait, chez les bons interprètes, conduire à un mouvement de reclassement professionnel ; pourrait amener des polyglottes qui eussent fait d'excellents interprètes à opter pour d'autres carrières. Chute de qualité. Chute de prestige. Ce serait le temps de la Panique, un temps où les simultistes survivants, les moins bons, seraient débordés et pires qu'ils ne l'auraient été en temps normal ; un temps où organisateurs et congressistes s'arracheraient les cheveux. Pour en arriver là, que d'années perdues, que de fureurs, de larmes, de gaspillages en tous genres ! Un Kemal Ataturk à la poigne de fer surgirait-il ensuite pour relever la profession ?

Ceux qui doutent que la situation des interprètes s'empire, qu'ils se rappellent — fait reconnu aujourd'hui par tous — que la profession va vers une scission. Un groupe important dans l'ADIES s'oppose aux buts constructifs de cette même ADIES. Hier ce groupe amusait, aujourd'hui il inquiète, demain il tuera. L'ADIES éclatée, c'est alors que les requins qui croisent alentour — les employeurs — pourraient sans encombre enfoncer leurs crocs dans la tendre chair d'interprète.

Chapitre XII

OLYMPE TROKARON

Un visage surplombe Paris. Un visage lourd, carré. Olympe Trokaron est à son balcon au sommet d'une de ces nouvelles tours de Paris, loin de tout mais dominant la ville. Elle cosse des pois dans un panier et par intervalles fait siffler une prémolaire cariée. Elle lâche un vent. Et pourquoi pas, juste ciel ? A vivre seule on n'aurait que des inconvénients ? Olympe regarde droit devant elle sans apercevoir, par-delà la ville, les bandes ocre et mauve qui sur le Mont-Valérien célèbrent encore le soleil disparu. La concentration durcit son masque ; parfois un frémissement parcourt ses lèvres. Ses yeux clairs de lionne jettent un fluide que certains redoutent.

« Merde ! Faut qu'Heini les voie ! »

Les lèvres ont parlé. Les doigts s'affairent comme avant sur les gousses. Sifflement dentaire. Une pensée prend forme : le front s'ondule, les maxillaires saillent... attendez, vous avez déjà vu cette tête quelque part. Bouddha ? Mao ? Simone Signoret ? Staline sans moustache ? Scrutez ce faciès tel un ciel chargé et où votre sixième sens lit une furieuse activité de l'esprit, une volonté de bélier, une tripe impériale.

« Et Satchelfuss n'a qu'à appuyer l'action commune, cette pécore, autrement je lui règle son compte, moi. »

Ce que vous voyez là c'est Olympe Trokaron au temps

de son apothéose, c'est Olympe président de l'Amicale des interprètes en simultanée, c'est Madame ADIES. Le seul défaut de ce canevas, c'est qu'il est vieux de plusieurs années. Il y a belle lurette qu'Olympe est rentrée dans le rang. Mais aussi, hélas, dans l'ombre. Et c'est là un mystère de la psychologie des foules qu'il faudrait soumettre à une étude approfondie : car vous n'avez jamais vu un tel champion des intérêts d'une corporation, un tel organisateur, un tel chef *menant* ses troupes au feu. Avec Olympe la profession bondissait vers les hauteurs ensoleillées. Olympe éclipsée, la profession flotte, recule. Voilà la vérité, simple et nue. Cela n'empêche pas que de beaux esprits s'emploient à la maquiller.

Ouvrons son dossier. Olympe Trokaron, qui es-tu ?

« Il ne s'agit pas de moi. C'est la profession, l'essentiel. Il faut que les interprètes qui jadis étaient quelque chose et maintenant ne sont rien, redeviennent quelque chose. Peu importe qui je suis. »

Révétons néanmoins qu'Olympe, aujourd'hui quadragénaire, a vu le jour à Hué d'une mère lilloise et d'un père cochinchinois et avocat. De là certain aplatissement du masque ; de là, peut-être, sa fibre raisonneuse. Révétons qu'avant de passer interprète et ainsi de naître à sa vraie vie, elle était traductrice d'anglais pour le technique, et qu'elle entend le mandarin — études, ami chinois durant six ans — assez bien pour l'interpréter en français. Mais Olympe a raison : tenons-nous en à l'essentiel ! Et verions au procès-verbal qu'Olympe est un génie.

N'édulcorons pas ce mot en « elle a un beau talent et elle n'est pas ordinaire. » Un génie c'est un être qui a un esprit grand au moins comme une ville et qui le propulse vite. Strawinski, de Gaulle, Michel-Ange, Proust, Jean XXIII. Olympe, tu es de cette compagnie.

Olympe est peut-être celle parmi ses mille collègues qui comprend le mieux ce à quoi elle collabore. Neuro-

chimie, séismologie, athérosclérose, dératisation ? N'importe. Et pas de sujet « nouveau » qui la déconcerte. Dans son cerveau, des cellules nombreuses comme les étoiles démolissent et reconstruisent en un éclair ; le « sujet » entre en elle à l'état de charbon chinois ou anglais, et en ressort à l'état de tricot français. Entraîn, précision, endurance, appétit qui se creuse plus elle absorbe, voilà ce qu'elle apporte aux questions que, en tant qu'intermédiaire, elle repense et re-présente. Ajoutons à cela un don qui lui vient *visiblement* d'une bonne fée (nous ne dirons pas de Dieu par égard à son agnosticisme crispé) : elle a une mémoire de papier tue-mouches. A telle enseigne que parfois, pour en jeter charitablement plein les yeux à des organismes qui l'ont engagée et qu'elle sait démunis, elle écoute bras croisés un délégué dévider son écheveau jusqu'au bout, durant vingt minutes s'il le faut, en anglais ou en chinois, puis, son tour venu, elle pose les deux coudes sur la table, la hure en avant, et reproduit le discours en français sans jamais cesser de balayer lentement l'assistance de son regard d'or en ébullition. A lui baiser la robe. C'est d'ailleurs un peu ce que font les délégués lorsque, après coup, ils entourent Olympe, souriant et balbutiant.

Génie, nous disions. C'est-à-dire qu'elle porte en elle une sorte d'universalité. En plus de quoi, et comme si cela ne suffisait pas, Olympe a le don du leadership. Autoritaire, juste, archi-certaine, mordante, *apparemment* sans retours angoissés sur elle-même, sa bonté véritable lisérée de sadisme, elle sait conduire les hommes : obliger ceux dont elle a la garde à se faire à eux-mêmes du bien. Obéissant à Olympe un interprète a-t-il aigri un employeur ? Cette porte à jamais close devient une croix d'honneur sur sa poitrine. Olympe a le chic du commandement au point que le plus viril des interprètes — et les interprètes hommes étaient jadis plus nombreux qu'aujourd'hui — acceptait sans même une boutade les directives détaillées et

péremptoires que lui écrivait ou téléphonait celle qu'on en était venu à appeler la Locomotive. (N'en fut-il pas ainsi pour Jeanne d'Arc ? Pour Elisabeth I ? On plie devant l'exception, flatté d'exister dans son sillage.)

Quels combats n'a-t-elle pas menés, dans le temps, pour hausser les tarifs ! Et le travail seul en cabine, que les braves organisateurs et bons chefs de personnel, jugeant qu'il allait de soi, voulaient ériger en règle : c'est d'un pied de brontosauve qu'elle l'a aplati ! Et les petits collègues qui voulaient errer sur la mappemonde comme des romanichels, travaillant là où ils débarquaient, payant leurs déplacements, allant vers le travail et non l'inverse, et, ce faisant, chipant le pain des interprètes locaux : ils n'ont pas mis longtemps à comprendre qu'ils se fourvoient, les lascars, les luronnes ; certains ont même déboursé en plis recommandés et en appels interurbains pour démontrer à la Locomotive qu'ils étaient blancs comme neige. Et les per diems que certaines boîtes mondiales ne voulaient pas verser si les débats finissaient avant midi ! Tous ces gens — « les adversaires de la profession », disait Olympe, dressant un index maculé d'encre car elle fuit la dactylographie — se retrouvaient mottelés de bleus, griffonnant sur leurs tablettes qu'il fallait ménager les interprètes de conférence, profession jeune mais dentue.

Ses travaux d'Hercule, Olympe Trokaron les accomplissait par le moyen d'un état-major composé d'hommes autant que de femmes. Tous étaient galvanisés par elle : l'ayant coudoyée durant quelque temps, les chattes devenaient panthères, les caniches loups. Les hommes surtout n'étaient pas toujours d'accord ; mais la blague fusait, génératrice d'entente. En outre Olympe avait le don de faire vouloir par d'autres ce qui n'avait pas germé ailleurs qu'en sa grosse tête hérissée de crins noirs. Heini Schnell-Kripo et Estimé Papule (officier de liaison et trésorier, respectivement), en étaient-ils dupes ? Non ! Mais on

réfléchit avant de se mesurer au raz de marée, on laisse faire si dans le fond on approuve. Autrement c'étaient, dévorant la nuit, d'interminables discussions où Olympe montrait une patience de sainte envers des collègues (dont la bonne volonté n'était pas en cause !) qui avaient quelque mal (en dépit de leur réelle intelligence !) à se rendre compte qu'ils avaient tort. On sortait titubant de tels entretiens ; sitôt rentré chez soi on débouchait une boisson forte ; on se réveillait l'après-midi pour jurer d'une bouche pâteuse qu'il fallait en finir avec le césaropapisme, que la profession ne trouverait son identité qu'en démocratie. Le jour suivant, après une nuit bourrée de sommeil, on comprenait qu'il valait mieux faire provision de patience, que renverser le Président Trokaron à l'heure actuelle ne serait pas payant, la profession étant en pleine montée. « You never had it so good ! » (Avec moi vous avez connu la bonne vie !), claironnet, lorsqu'ils l'osent, les élus sortants américains qui briguent réélection. Cette phrase sans cesse dite et suggérée alimentait le courant thermique qui soutenait Olympe Trokaron.

Cette attitude somme toute raisonnable caractérisait *les hommes* de l'entourage d'Olympe. Chez les femmes, la solidarité se teintait d'un rien de nuptial et de mystique. Judith Lachs-Baul, Bertha Frühlingsweihe, Marie Berdasse, Marie-Laure Larrhes et Flora Fozzle (membres du comité directeur et adjointes régionales) étaient l'extension d'Olympe, ses bras, ses filles dévouées ; à toute heure du jour et jusqu'à minuit, au moins une ou deux d'entre elles hantaient son domicile, estimant qu'elles avaient sauvé leur être propre par les éclats de rire dont elles accueillèrent les lucidités désabusées d'Olympe. Des esprits chagrins aux langues vipérines (dont on ne peut dire que la profession en manque) faisaient courir des bruits. Olympe serait lesbienne. Place au merveilleux, drôlesses ! Sacripants, arrière ! Olympe Trokaron, c'est *la mère*.

Et qu'y a-t-il dans cette solidarité haletante qui ne soit aussi normal qu'attendrissant ? Qui d'habitude protège et mène les femmes ? Les hommes : des suspects. Il est des femmes qui voudraient bien mais il leur manque la force ; ou bien, l'ayant, elles n'ont pas la matière grise : dans un cas comme dans l'autre leurs protégées qui comptent sur elles en sont pour leurs frais. Olympe Trokaron avait la force et elle avait l'intelligence. Ne craignons pas de dire tout : elle avait la bonté. S'étonnera-t-on qu'elle apparaisse à beaucoup de femmes comme un être suprêmement digne de confiance, comme un soleil dans lequel on veut vivre ?

Un jour elle célébrait chez elle parmi les siens une victoire qu'elle venait de remporter sur les employeurs. On commentait une réplique qu'elle avait lancée à un négociateur qui, lors même des pourparlers, avait tenté de l'acheter. Flora Foozle, franco-anglaise rousse et replete qui ne dédaignait pas le gin pur, Flora se mit à battre des mains pour scander un refrain indien, vestige de son enfance à Madras :

« *Tukaram, Tukaram,*
 « *Thou art my father and mother and everybody,*
 « *Tukaram, Tukaram,*
 « *Thou art, etc.* »¹

Et d'éclater de rire, suivie par les autres : la vérité se faisait jour, décevant voilée de bouffonnerie.

C'était les beaux jours, tout cela. C'était à cette époque-là qu'à son balcon. l'œil aveugle vaguant sur la

¹ « *Tukaram, Tukaram,*
 Tu es mon père, ma mère et tout le monde.
 Tukaram, Tukaram.
 Tu es, etc. »

capitale. Olympe élaborait sa stratégie. Qu'est-il donc advenu de cette bâtisseuse d'empire ? Aujourd'hui elle est toute tranquille, souvent solitaire, assise près de la fenêtre et courbée (durant ses jours libres) sur un vocabulaire chinois qu'elle compose, agrémenté d'astuces mnémotechniques basées sur l'anglais et le français. Par moments elle lève les yeux sur l'immensité de la ville (ils ne pouvaient quitter cette vue des yeux, les amis qui s'écriaient, « Où donc est-ce, le vingtième arrondissement ? »), mais surtout pour contempler les colombes qui arpentent une corniche, puis, non sans un petit renouveau anti-clérical, deux églises dont les flèches jaillissent au second plan. Ces deux églises, ces colombes sont les points de fixation de son vague à l'âme. Que fait aujourd'hui, en réalité, Olympe Trokaron ?

Blessée, ne comprenant pas, elle attend d'être rappelée au pouvoir. Ses preux tirent des ficelles. Rien ne bouge.

Mais comment a-t-il fait, le gros de la troupe, pour oublier ? Car Olympe n'avait même pas, en queue de mandat, essuyé des revers, ce grand générateur d'oubli chez les masses. Pourquoi, l'ayant le plus régulièrement du monde remplacée par Yosha Nakazagne, ne lui avait-on confié ne fût-ce qu'un poste d'adjoint régional, pour la garder en réserve de la profession ? A croire qu'on voulait se reposer d'elle. Réflexe épidermique *et qu'elle comprenait.* (A quoi il sied de préciser que l'esprit interprète est tout spécialement volage. Et d'ajouter qu'il a le droit d'être ce qu'il veut.)

Tout cela n'est pas sans intérêt mais entretemps la profession se décompose. Ces dernières années il lui fallait un bon organisateur, aujourd'hui c'est un homme providentiel qu'elle exige. Les interprètes de conférence ont comme un seul homme besoin d'Olympe Trokaron. S'ils étaient à leur affaire, ils iraient tous — tous ces distingués,

ces m'en-fichistes, ces bourrés d'honneur, ces Don Qui-chotte, ces battus d'avance, ces taupes sans yeux, ces mille honnêtes boulots allant comme la vie les pousse — tous, en voiture de sport, à pied, en métro, ils iraient jusqu'à cet immeuble standing de Belleville pour obtenir d'Olympe que, revenant à la Présidence, elle assure par son autorité le fonctionnement des pouvoirs prévus et la continuité de la profession !

Trokaron, Trokaron, ce n'est pas tous les métiers qui ont quelqu'un de ta farine dans leurs rangs. Trokaron, qu'il ne soit pas dit que ces polyglottes n'auront pas compris que tu es leur force et leur dignité ! Qu'ils comprennent donc, à la fin, et même ceux qui ne t'ont pas éprouvée dans ta gloire, que mieux vaut encore que tu les conduises durant quelques années par la peau du cou, que de lustrer les chaussures des employeurs avec leurs pochettes !

Reviens, Olympe Trokaron !

Chapitre XIII

HELMUT CISMOLL

Chassez le manichéisme, il revient au galop. On aimerait, par souci de respectabilité intellectuelle, dire que ce qui contrecarre Olympe, ce sont des forces impersonnelles — dont on a du mal à prouver l'existence puisqu'on ne les retrouve à l'état pur chez aucune personne donnée. Forces comme l'oubli, l'ingratitude, la soif du neuf, l'impatience envers toute autorité, la terreur d'un raidissement chez les employeurs. Un tel jugement aurait l'air vrai puisque nuancé et compliqué. Mais la vérité dans ce cas s'exprime en deux phrases tout humbles : Olympe c'est le bien. Et Olympe, dans la profession, se trouve en permanence opposée (quoique volontairement jamais face à face) à un être qui sape et détruit. Helmut Cismoll, levez-vous. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi es-tu comme ça ?

« Cismoll, Helmut, trente-six ans et demi, sergent de réserve. Naturalisé à douze ans, je suis aussi français que vous, alors laissons là mon prétendu germanisme. Et puis ne parlons pas de moi. Il y va ici non de personnalités mais d'une cause. Croyez-m'en, l'ADIES est entre les mains d'une coterie bien en place dont les membres se renvoient la balle. Elle se donne les gants d'être exclusive : elle *refuse* des membres au nom de je ne sais quels critères de qualité abstraits et jamais très clairs. Au contraire

je dis : quiconque interprète *est un interprète*. Il faut ouvrir l'ADIES aux inscriptions. Il faut surtout mettre fin au règne des fantoches gâteaux. Il faut à l'ADIES un président qui n'a pas froid aux yeux, qui va dans le sens de l'Histoire. Ce n'est aucunement par je ne sais quelle cécité ou quel sombre esprit de complot que mes compagnons et moi affirmons ne point voir autour de nous, dans l'armée de nos collègues, un tel homme — ou femme — qui fasse l'affaire, autre que moi-même. Il faut avoir le courage de ce genre d'affirmation si l'on veut faire du travail sérieux. Or il s'agit ici pour nous de sauver la profession d'interprète de conférence. Ne flanchons pas devant les vérités difficiles. La profession est malade aujourd'hui, elle a des bourrelets de mauvaise graisse, elle chancelle sous les francs-tireurs, les freluquets dilettantes, les dames bien nées à qui c'est égal d'avoir ou de ne pas avoir de contrats. Tous ces gens on ne peut ni ne veut les empêcher d'exercer, mais il faut réduire leur influence. Il faut en un mot que l'Amicale des interprètes en simultanée devienne un syndicat de travailleurs : un syndicat, si vous voulez, de fonctionnaires. Ça ne sera pas facile, les réactionnaires au pouvoir ne lâcheront pas leur fromage, il faudra opérer sans anesthésie. Ne craignons pas de prononcer le mot de scission, d'autant plus que ce n'est pas nous les interprètes peu sérieux qui la veulent. En s'accrochant à leurs rêves anti-économiques, ils s'éloignent des vrais interprètes. Eh bien ! il y aura scission et tout ce qui s'ensuit. La profession en sortira renouvelée, et voilà pourquoi ceux qui ont compris doivent se rallier — et peu importe si c'est pour eux un plaisir ou non — autour de mon crâne luisant, voilà pourquoi ils doivent soutenir l'Action des Sept. Vous appelez ça un contre-gouvernement ? Et puis après ! De la démocratie avant tout ! Il faut s'emparer des esprits. Que la Trokaron reste bien sage dans sa tour. Nous apporterons l'ordre, la lumière. »

Qu'est-ce qui est pire en ce bas monde : un diable qui se sait tel et agit comme tel ? Ou un diable qui se prend pour un philanthrope ? Ils auront l'occasion de méditer ce dilemme, ces quelque 31² ADIESistes qui au moins une fois l'an, lors de l'Assemblée générale, rencontrent ce Helmut à la face lunaire, chauve, rigide et attentif : qui entendent sa voix, un doux et onirique grognement — ce Helmut dont la vraie nature, hélas, ne se manifeste qu'en petit comité, de sorte que le gros des interprètes hésite toujours à croire ce que lui rapportent des témoins oculaires : ce déferlement sonique qui, sourd à vos répliques, marche, marche, omniscient, arrogant : et à mesure qu'il dure, se chargeant de hargne envers ceux qui « ne veulent pas comprendre » — puis enfin débordant en injures.

Aucun doute : tous les interprètes, comme un voilier voguant vers un récif, vont vers le problème de Helmut. Pour la simple raison qu'ils forment la grande masse inerte et désinvolte, n'ayant de ce qu'elle veut qu'une conscience crépusculaire, alors que Helmut — idolâtré par ses disciples auxquels il apporte quelque chose comme la vie — a une vision d'ensemble, un gargantuesque appétit de travail, et une intensité brûlante.

On peut se demander pourquoi il se verse tout entier dans l'interprétation. Quelques interprètes le font à chaque Assemblée, flattés, ébahis. Chacun peut voir que Helmut devrait se consacrer à l'agitation ouvrière ou à la direction d'un Etat. A le voir dans ce minuscule champ d'action on pense à un monstre congénital qu'on a trop longtemps laissé se développer et qu'aucun bistouri ne saura désormais embellir. Quoi qu'il en soit, Helmut ne respire et ne rêve qu'interprètes et interprétation, il sait tout ce qu'il est possible de savoir là-dessus, connaissant par cœur les textes de base et ceux de remplacement que recommande sa faction. Causer avec lui (si tant est qu'il ne tombe pas dans l'aigreur haineuse) c'est se voir pris

par l'espèce de charme qu'il dégage pendant que ses propos, sous vos yeux, d'une façon un tout petit peu horrible et pourtant fascinante, déforment la réalité. Pas un trimestre ne passe que Helmut, capturant de nouvelles bonnes volontés, n'augmente le noyautement de l'ADIES, ne la rapproche de l'éclatement. « Et de sa renaissance », ajouterait-il, ses lèvres remuant à peine, le regard levé.

Ce ne sont qu'appels ronéotés distribués à tous les membres ou à certaines catégories de fidèles. Depuis la « désapprobation » par le comité directeur ces appels ne vont, depuis quelque temps, qu'à une trentaine de militants infatigables comme leur maître, lesquels se répandent en appels téléphoniques, en invitations à des repas ou à « prendre un verre », en visites à domicile. Au sujet de quoi ? Au sujet de tout ce qui agite simultiste. Et toute question de ce genre, l'enfiévrer, l'envenimer : pour que l'ADIES renaisse ne faut-il pas d'abord qu'elle meure ?

« Pour Agénor Troppmann, voici ce qu'il faudra mettre dans le Bulletin 32. » Helmut, chez lui, attablé devant trois disciples, murmure à travers ses doigts joints sur sa bouche. « Il s'en est tiré avec un avertissement ! On a démontré qu'il empochait la différence entre les honoraires des nouvelles diplômées et le tarif, qu'il *organisait* la sous-enchère. Et il n'écope que d'un avertissement ! Ce n'est pas assez. Il faut lui rentrer dans le chou, créer autour de lui un climat tel qu'il devra démissionner. Et aussi il faut saborder cette pauvre ganache de Schnell-Kripo, ce désastre en guise d'officier de liaison. Marie-Claude, tu sais bien façonner ces brûlots. Mets-toi donc à cette machine. Distribution : quarante-cinq. Et puis parlons-en autour de nous. Beaucoup de mousse, s'il vous plaît. Une mousse à l'ammoniaque. »

Sacré Helmut ! Il vous paie à dîner quand vous restez à l'aider — et il ne garde pas de comptes dans sa tête. Et si vous avez un trou dans votre budget il vous pré-

tera, et ce ne sera jamais lui qui en reparlera. (Sa femme laisse faire, le regard flou, reconnaissante lorsqu'il la redécouvre et lui sourit.) Sacré Helmut ! Comme il peut fatiguer parfois même ses co-conspirateurs avec ses séances éducatives à la Mao ! Mais le coquin sait se racheter. Il dédouane l'hypnose par le rire. Et son humour désarme vraiment car il n'est pas *voulu*, il vient de lui-même après un délai, après qu'en plein travail le sérieux et la concentration ont atteint un degré X. A ce moment-là Helmut domine sa matière, il voit où il va, et les petites digressions comiques ne font que rafraîchir lui et les siens. C'est à la masse des interprètes qu'il aime s'en prendre : à cette masse encore nombreuse qui lui résiste. Il aime, hait, méprise et désire cette masse.

Un féal dit : « Mais ne pourrait-on conclure une sorte d'alliance avec la Trokaron et les nostalgiques de son règne ? Pense à tout le potentiel politique qu'elle détient encore et qui pourrait nous aider. Après quoi... »

« Elle et les grosses légumes qui la soutiennent ne pensent qu'à nous voir disparaître », fait Helmut. « Et ils en recherchent toujours les moyens, chaque fois qu'ils se souviennent de penser métier. Pas d'alliance. Au contraire, leur serrer la vis. Tu verras, un jour il viendront à nous une fleur à la main : 'Nous étions toujours d'accord, dans le fond !' Tu entendas ça. »

Combien sont-ils à cette heure, Helmut Cismoll et les helmutisés ? Vingt pour le noyau, cinquante pour les favorables, et déjà deux à trois cents qui votent utile.

Chez lui, tard la nuit, ses narines frémissent. C'est comme s'il le voyait, le chambardement tant désiré. Il voit la poussière, l'orage des jacassements, il voit l'ADIES écartelée, devenue tronçons, un vociférateur debout sur chaque tronçon. Il sourit. Ce chaos, c'est l'utérus où se forment et d'où sortiront les lendemains de joie, l'ordre nou-

veau. Il ne faut pas gêner l'Histoire dans sa marche en avant. D'ailleurs on ne le peut pas. Voilà ce que se dit Helmut pendant que dorment les interprètes de conférence.

Helmut, mon baigneur, la profession s'en porterait mieux si tes réfugiés de parents avaient fui Hitler ailleurs : en Patagonie, par exemple. Deuchelande ! Deuchelande ! tu n'auras donc jamais fini de lutiner le pauvre monde ?

Pour comprendre ce que fait Helmut il faut le suivre de près et sans cesse s'informer — et même alors on a des doutes. Le voici qui, des semaines durant, s'applique à ébranler la confiance en le Président Yosha Nakazagne, homme des plus sérieux, ancien conseiller linguistique près la Nouvelle-Delhi et basson mozartien apprécié. Puis voilà Helmut qui au contraire le soutient, le justifie. Certains disent : « Il est fou » ; d'autres : « Admirez sa ruse ». Que veut-il ? Quels sont ses ambitions, ses besoins, ses principes, ses névroses ? Ne sont pas rares les interprètes qui lui imputent le propos de se faire bombarder « tsar » de la profession, dans le style de certains chefs syndicaux américains, avec les immenses pouvoirs que cela implique. On en rirait si ce n'était pour la loyauté et la discipline féroces de ses troupes. On lui prête également le projet de vouloir tout jeter bas pour compenser un traumatisme probablement sexuel subi dans sa pré-adolescence. On parle — mais cela n'est pas charitable — d'une cuisante démangeaison d'importance qu'il ne jugerait possible d'apaiser que dans un métier peu peuplé, et ce serait la crainte d'échouer même là qui allumerait en lui de telles ardeurs. Chacun pensera ce qu'il voudra, mais peut-être nous rapproche du secret de Helmut cette phrase qu'il lança un jour à son entourage : « C'est du conflit des choses que tout nous vient ».

Helmut est riche en apophtegmes. Eula Kugar, farouche militante et sa camarade de tous les instants. n'hé-

site pas à les noter. C'est sa manière de prendre position à l'égard de la Force qui est surgie dans sa vie. En fait elle aimerait bien coucher avec lui. Pas par désir (physiquement il ne lui dit rien), par honneur plutôt : par logique. Un homme fabuleux, une admiratrice toute dévote, pas de religion pour mettre des bâtons dans les roues ? Rien de tel qu'un grain de coucherie pour consolider la bonne humeur et resserrer la coopération ! Mais Helmut n'a pas d'yeux pour les sourires mouillés d'Eula Kugar. Il ne pense qu'Action des Sept. Et sa femme, qu'il voit peu, il l'aime sans la tromper. Candidate aux Messalines, Eula est faite vestale. Il ne lui reste que le geste large et un rien ostentatoire par lequel, Helmut s'étant mis à pontifier, elle tire un calepin de son sac et se met à griffonner :

« C'est par l'action que nous nous réalisons. Pour devenir ce que nous avons en nous de devenir, nous devons agir sur tout ce qui nous entoure : d'abord sur les interprètes, puis sur les employeurs, et un jour, pourquoi pas, sur les usagers. Transformer tout ça pour en pétrir quelque chose de nouveau — qu'il faudra par la suite retransformer, et ainsi de suite. La vie n'est pas autre chose. La sentimentalité, voilà l'ennemi. Les gentillesse mal à propos, les pitiés mal comprises — palliatifs, tout cela, qui ne peuvent qu'entraver notre action. Et c'est à elle que nous devons notre solidarité : à la métamorphose par nos efforts du milieu matériel et humain dans lequel nous vivons. Regardez donc ces petits collègues phrasant éternellement ce qu'ils ne comprennent pas. Cette multitude sans colonne vertébrale, vierge de toute idée-force, il faut la secouer, la tordre, la pétrir jusqu'à ce qu'elle se construise en une multitude qui se sait, qui se veut, qui marche vers un but. Et comment ça ? Par son travail. Par ses luttes. Par ses survies. C'est certain, les interprètes parviendront un jour à une condition meilleure, mais il n'est pas moins certain qu'ils auront dû entretemps abattre les structures

pourries. Voilà à quoi nous servons, dites-le vous bien, et redites-vous le quand on nous tape dessus. Nous sommes, si je puis me permettre de citer le livre de mythes encore chéri par notre société occidentale, nous sommes les anges exterminateurs. Ça n'est pas une fonction indigne. »

On l'a plusieurs fois remarqué, il y a en Helmut un élément que n'explique ni l'ambition personnelle ni l'obéissance à des impératifs idéologiques : la folie. C'est presque uniquement le comité directeur qui a le privilège d'en être témoin. Ce grognement méditatif qui ne s'arrête pour personne se distingue de tout ce qu'on a jamais entendu, comme aussi ces quolibets et provocations qui ont l'air de se vouloir monnaie d'échange. Ces manifestations se sont raréfiées depuis un certain temps. Helmut a compris qu'elles devenaient notoires et compromettaient son ascension.

Et néanmoins un fiel l'habite qu'il maîtrise difficilement, d'autant plus que lorsqu'il court vers une querelle, un scandale, une protestation — quel qu'en soit le sujet — il le fait (sans même penser qu'il le fait) sous couleur de défendre la justice piétinée ou le bon sens bafoué. Comme les interprètes n'ont que peu de rapports organisés et que, au contraire, Helmut et les siens disposent d'un actif réseau de renseignements, on ne sait jamais trop ce qui se passe ni pourquoi Helmut se trouve mêlé à telle histoire qui, à première vue, ne le touchait en rien. Mais lorsqu'on a remonté la filière et identifié son rôle, Helmut est déjà trop installé dans le temps, il fait partie du tumulte. Et (Helmut étant Helmut) il va plus loin qu'à sa place n'irait un autre. Lors d'une affaire qui mettait en péril le caractère international de la profession, Helmut, scellant alliance avec le paranoïaque de qui venait le mal, avait rédigé et diffusé un faux, multipliant ainsi la discorde. Le faux fut éventé. Mais des considérations de po-

litique interne — lisez : la lâcheté des princes et la désorientation du peuple — empêchèrent cette découverte d'avoir des suites. Qu'avait-il gagné par ce stratagème, Helmut ? Quel but précis poursuivait-il ? Durant ces journées mouvementées, l'œil fixe, la mâchoire serrée comme pour comprimer un sourire, Helmut, de toute évidence, vivait.

Les helmutologues, ceux qui redoutent et surveillent le meneur des Sept, n'ont toujours pas sonné le tocsin parce qu'ils en sont encore à peser les mobiles. D'office — car ce sont d'honnêtes citoyens normaux — ils écartent les mobiles destructeurs, forcenés, Walpurgisnachtiques. Cela veut dire qu'ils calfeutrent leur esprit à une foule d'indices pourtant convergents. La haine de Helmut, par exemple, pour le Président Nakazagne, bon bougre élu par acclamation. Vouloir le remplacer, c'est de bonne guerre — mais le haïr ? La dislocation des scrutins durant deux Assemblées de suite : Helmut dirigeant ses partisans et compagnons de route comme un orchestre invisible, leur faisant (au moyen de gestes feutrés) violer les consignes de procédure recommandées avec clarté, puis avec pathos par l'officier de liaison Heini Schnell-Kripo.

La maladie de l'Amicale n'est déjà que trop apparente. Elle rappelle, la pauvre Amicale, les démocraties des années trente : molle, contente d'elle-même, errant à la dérive, *suscitant* (s'il n'existe déjà) un dur qui aura raison d'elle. Et Helmut sera ce dur — à moins qu'Olympe et les siens, arrivant au galop comme dans un western, ne réussissent à tout faire basculer dans le happy end.

Mais il vaut mieux ne pas se faire d'illusion.

La maladie mènera à la cassure. Et les employeurs aux ongles manucurés auront d'ici quelque temps réduit les interprètes de conférence au pain des scribouillards et autres secrétaires.

Chapitre XIV

L'AMICALE AU PLUS MAL

L'Amicale des interprètes de conférence va-t-elle se briser en deux, chaque tronçon proclamant avec des accents qui ne trompent pas qu'il est unique continuateur et vrai représentant ?

Souhaitons que nommer ce mal l'exorcise. Car les choses en viendraient-elles là que les interprètes se verraient habitant un monde où tous les efforts seraient bons pour se trouver une autre profession.

Si, avant qu'il ne soit trop tard, l'Amicale reprend sa destinée en main, elle le fera parce qu'elle aura acquis une mentalité de siège : parce que l'insouciance et le chacun-pour-soi auront fait place à une vigilance agressive, à un esprit-de-corps un tantinet exalté, à cet héroïsme taciturne et douloureux qu'on retrouve aux heures de péril général — héroïsme qui accepte toutes les calamités à venir et ne demande qu'à partager le sacrifice de tous.

C'est un réveil des interprètes jusqu'au dernier qui s'impose. Il ne suffit pas que le comité directeur ait compris, il faut qu'il insuffle au corps entier sa vision et son élan. Il a, après tout, été mis en place pour connaître les problèmes intéressant la profession *en tant que telle* : et si excellent que soit le principe de l'*Assemblée souveraine*, le Comité n'en a pas moins le devoir d'éduquer et de conduire. Ces membres individuels de l'ADIES, ceux qui espè-

rent devenir membres saisissent-ils les grands problèmes ? que peuvent-ils voir de leur œil de lombric sinon leurs péripéties particulières et celles dont le ragot aurait atteint leurs oreilles ? Qu'une menace pèse sur eux aujourd'hui, ils s'en rendent compte — mais, se disent-ils, cette menace n'est-elle pas encore lointaine, dangereuse pour seuls quelques-uns ? Ces membres isolés ont le plus grand besoin d'être informés que le temps de la lutte a sonné. Comme aussi celui d'une certaine abdication de leurs pouvoirs et droits au bénéfice du bon brave Comité auquel il serait demandé enfin, tant que durera la crise, non plus de régner mais de gouverner.

Imaginons que voilà, c'est fait, le comité directeur bien en selle s'emploie à remonter la profession : que fait-il ? Ne vous y trompez pas, en tout premier lieu dans le train des mesures figure la protection légale de l'exercice. La devise du Comité sera : ne pas manger ni se laver tant que, s'étant livrée aux sourcilleuses mécaniques de l'Etat, la profession n'ait acquis la sécurité élémentaire dont jouit toute vraie profession. Et que fera-t-il, le Comité, une fois que le tout-venant caquetant langues ne pourra, tel un camelot ouvrant sa valise sur la voie publique, se mettre à interpréter partout où il a pu décrocher contrat ? La mesure suivante, elle non plus, ne fait pas de doute : freiner le croît annuel de la profession pour permettre à cette dernière de digérer ses effectifs par trop abondants. Le *numerus clausus*, arme classique de l'injustice, peut ainsi prendre un visage de salut.

Jusqu'ici, pas de résistances à prévoir. Il s'agit du bon gros sens, il s'agit du droit à la vie le plus fondamental. Mais le comité directeur une fois lancé s'arrêtera-t-il en si bon chemin ? Nanti de pouvoirs ouvrant la voie à une action profonde, ne voudra-t-il pas, mu par le démon du

bien, rendre encore plus salubre, cohérente et sûre la profession qu'il pilote ? Prenez, par exemple, la question de savoir qui mérite d'adhérer à l'Amicale.

Encore aujourd'hui, si l'Amicale vous tente, il vous suffit de mettre la main sur cinq « parrains » : collègues déjà membres qui veulent bien vous cautionner. Ces collègues qui vous ont « entendu » à une ou deux conférences, vous ont à la bonne, et vous-même avez d'eux (coïncidence !) une haute opinion. A l'Assemblée annuelle ces parrains vous prôneront, à tout le moins vous défendront devant la multitude semi-attentive ; et si tant est que vous ne vous êtes jamais couvert de fange en cabine, ou si vous l'avez fait lors de vos débuts mais êtes bon coucheur, c'est fait, vous voilà dans l'Annuaire largement diffusé de l'ADIES, ce qui à la fois vous pose dans le monde et vous attire des engagements.

Or comment vous examinent-ils, parrains et marraines ? En écoutant l'orateur en même temps qu'ils vous écoutent vous ? Souvent oui ; mais comme cela exige effort, ils n'écoutent parfois en réalité (casque en tête, une oreille libre) que le candidat. En outre, la conférence à laquelle vous travaillez aujourd'hui est peut-être, en raison de vos goûts, de votre passé professionnel, spécialement facile pour vous, et votre performance d'aujourd'hui ne garantit en rien votre performance de demain lors d'une conférence moins à votre gré. Vous aimez peut-être la politique, le social, le culturel, et vous voilà malgré vous imbriqué dans le scientifique, le technique ; ou l'inverse. Les parrains tiennent-ils compte de cela ? (Ne le leur demandez pas, ils répondraient oui.) Et que peut valoir l'opinion d'un juge par ailleurs consciencieux s'il vous écoute un jour où le son dans les écouteurs est net, un jour où les orateurs ne commettent pas les péchés qui font du labeur des interprètes un enfer ? Le jour de l'examen (entendez les courts instants durant lesquels un collè-

gue tête vos efforts) est un jour où bien entendu vous possédez à fond, dans toutes les langues de travail, le vocabulaire requis. N'allait-il pas de soi que c'était un bon jour pour tirer la manche du concubin membre de l'ADIES ?

Cependant, dira-t-on, tout rentre dans l'ordre lors du vote de l'Assemblée de l'ADIES. Pas si vite ! D'abord ce ne sont que les grands chevronnés qui, sûrs de travailler tant qu'ils voudront, osent dire devant tous leurs pairs réunis des vérités lugubres. Mais ils ne connaissent pas tous les candidats, aussi en est-il de piètres qui échappent à un passage à tabac mérité. Quant aux autres ADIESistes, ils aiment autant ne pas allumer des haines qui les suivront. Ensuite, paradoxalement — et c'est ici qu'on se prend à ronger sans fin son crayon — le résultat du scrutin ne change pas grand-chose. Sur qui vote-t-on sinon des personnes qui *déjà interprètent* ? Oui, membre de l'ADIES on travaille un peu plus. Mais cela répond-il à quelque chose de barrer l'Amicale à toute une peuplade qui, quoi qu'il arrive, exercera ? En tout état de cause, et plutôt que la voir se coaguler en association rivale, ne vaut-il pas mieux l'absorber dans son sein ?

Tout cela en revient à dire qu'on accède à la profession autrement que par examen. Autrement qu'avocats, médecins, architectes, etc. n'accèdent à leur profession à eux — et pourtant on se veut oiseaux de même plumage.

Pour autant que les premières réformes, esquissées ci-dessus, aient été bien reçues, les interprètes qui mènent la profession, le Président Nakazagne et les membres du comité directeur de l'Amicale des interprètes en simultané, auront sans doute à cœur de ne pas faire halte en si bon chemin. Il saute aux yeux qu'un dispositif de fin filtrage est à mettre en place : examens rigoureux, variés, occupant peut-être un jour entier, et, autant que l'ingénio-

sité humaine peut l'assurer, écartant tout *copinage*.

Reconnaissons que déjà un tel programme — un peu meurtrier pour de chers braves amis, pour telle ravissante qu'on veut pousser — arracherait à la masse des interprètes des « mouvements divers », pour ne pas dire des murmures. (Et reconnaissons également que, sans lui, pas de protection de l'exercice par l'Etat — par *les Etats*.)

Mais que le comité directeur et le Président Yosha Nakazagne, grisés toujours par le même démon du bien mais devenu virulent parce que transformé en démon du mieux, que ces chefs, donc, s'avisent de purifier le corps entier de l'ADIES en l'assujettissant à ces examens et un spectacle s'offrirait alors monstrueux d'insolite, provoquant un malaise mêlé d'hilarité : l'indignation et l'épouvante plafonnant à leur comble, mais embouteillées dans le sujet, se trahissant au plus, par le saut d'un zygomatique.

Parlons rondement : un tel scandale ne risque pas d'éclater. Que des porteurs du label de qualité (achetez *ADIES* !) soient rejetés sur le pavé ? On n'est pas des Attilas ! Au pire, tout en ne cessant de trier sur le volet les nouveaux arrivants, on attendra que Dieu reprenne les moins doués parmi les déjà à bord.

Voilà les quelques réformes de base auxquelles l'ADIES devra procéder si, échappant à la scission, elle entend survivre. On peut penser qu'il conviendrait d'y ajouter une réforme comme celle proposée au Chapitre XI : renforcement draconien de l'autorité exercée par l'ADIES sur chaque membre, ceci par le moyen de pouvoirs étendus conférés à ses représentants (éventuellement élus sur place) présents à chaque équipe de chaque conférence.

Mesures par trop robustes ? Occasion d'une écrasante contre-offensive patronale ? C'est peut-être le fait — répétons-le — qu'encore aujourd'hui nombre d'interprètes frissonnent ou rient à l'idée de telles réformes, qui mesure

le mieux combien la profession aura du mal à se constituer dans la dignité. Qui veut sauver un bien en prend les moyens : ce n'est pas la crainte de ressembler par certains points à l'ennemi qui a empêché la Grande-Bretagne, lors de la deuxième guerre mondiale, de mettre en veilleuse les libertés civiques. Les interprètes de conférence en feront de même s'ils veulent sauvegarder leur être. Or dans leur ensemble, et jusqu'à présent, ils imaginent pouvoir surmonter leurs problèmes isolément, armés qui de son courage, qui de son entregent.

Ils s'égarèrent. Ils descendent dans un ravin de ténèbres.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre XV

BABEL LA MAGNIFIQUE

Polyglotte n'est pas synonyme d'interprète. C'est bien plus que la seule connaissance des langues que les simultanistes apportent à leur charge. Les polyglottes ordinaires qui nous entourent, si tout d'un coup on en appelait à eux, seraient impuissants à relier entre eux les différents blocs linguistiques d'une conférence : leur bagage se cantonne aux langues. Or pour interpréter il faut, en plus, dominer tout un attirail de techniques peu aisées. Et s'il est vrai que de trop nombreux polyglottes mènent à bien cette gageure, il est tout aussi vrai que beaucoup d'entre eux en sont pour leur peine, qui souvent a été immense. Ainsi voyons-nous que les interprètes sont des polyglottes *à part*.

Ces polyglottes-là se sont forgé un gigantesque outil au-dedans même de leur esprit, distinct de lui, et dont rien ne s'affiche au dehors : l'observateur regardant travailler un simultaniste ne voit qu'un esprit normal opérant de façon inhabituelle et spectaculaire. Cet outil néanmoins présent comporte un trait des plus singuliers : celui de permettre un dédoublement de l'attention. Et ce faisant, afin de produire l'œuvre attendue de lui, il fait appel à la même mosaïque d'éléments qu'a employée l'interprète pour

se le bâtir : car cette capacité d'attention scindée se conquiert (chez les sujets propices) par une sorte d'écartement déchirant, cumulatif et voulu dans une faculté en principe unitaire. Ces éléments sont les suivants : l'ensemble des expériences de la vie, une culture générale. (souvent) des connaissances spécialisées en tel ou tel domaine, une mémoire préhensile, le sens analytique et synthétique. le sens commun, l'audace. beaucoup d'audace. la bonne volonté. l'endurance — et le baiser des dieux.

Ces éléments sont, bien sûr, internes. Or que voit-on au dehors ? Ce qui éblouit : la virtuosité multilingue. De là à croire que c'est elle que rétribuent les honoraires, il n'y a qu'un pas — quotidiennement sauté par ces régiments de délégués que leur vie professionnelle met devant le phénomène-interprétation.

Ce malentendu porte en lui un enseignement. Qu'une idée aussi naïve puisse hanter des têtes par ailleurs avisées indique assez clairement que le bon sens a, quelque part en chemin, été mis en sommeil. Et s'il l'a été, c'est qu'il a donné contre une chose qui est dans son essence insaisissable, quasi-miraculeuse. Cette chose, le don des langues, peut sembler un apanage de surface : qu'elle ne s'identifie pas à la sagesse ou aux grandes supériorités n'est plus à prouver : elle n'en recèle pas moins un rai de feu divin. Elle résiste à toutes les accoutumances. On croit en avoir épuisé l'enchantement : il renaît. Jusqu'aux interprètes et polyglottes en tous genres connaissent, quand il s'exhibe, d'inexprimables frissons. Les congressistes et délégués, eux, ne s'empêchent d'aucune réserve. Repérant un interprète à un cocktail, lui parlent-ils de ce qui emplit leur esprit, de la conférence ? Non : ils se catapultent vers les arcanes du polyglottisme comme des enfants vers le marchand de glaces. On n'entend goutte à la linguistique comparée ou aux réalités de l'interprétation ? Peu importe, on n'en veut pas moins exposer ses théories — à ces « traducteurs » qui.

eux, comprendront ! — et, plus encore, plus touchant encore. on veut que l'interprète se raconte. Pourquoi faire, bonté divine ? Parce que, bon gré, mal gré, le sachant ou non, il porte en lui le prodigieux et que le prodigieux est doux à côtoyer.

En ce mot qui vient d'être prononcé nous tenons le mot-clé. Remontons la chaîne des phénomènes jusqu'à lui.

Le verbe, pris en lui-même, exerce une magie. Du poète au beau parleur en passant par le souleveur de foules, celui qui sait tirer de sa bouche des idées, une hypnose, celui-là ne passe pas inaperçu : on l'adore, on le hait, on ne l'oublie pas l'instant d'après. (Cela bien qu'il n'y ait à l'abord pas de mystère : bien que ses auditeurs saisissent à merveille le sens premier de ses propos.) Frappés, ils le sont sans nul doute : mais vous ne leur ôterez pas le sentiment qu'en des circonstances un rien différentes, eux aussi auraient pu répandre la parole, qu'en fin de compte eux et lui sont de même pâte.

Ce sentiment s'évanouit dès qu'il s'agit d'un don verbal s'exerçant non en une langue mais en deux. Le détenteur d'un tel don cause avec moi : survient un tiers et, sous mes regards, mon interlocuteur passe à une autre langue qu'il se met à manier avec dextérité familière. Béant, l'œil vitreux, habité par des émotions en tumulte, j'observe la scène. Comment donc mon interlocuteur s'y prend-il ? Car je dois me rendre à l'évidence que celui qui échange négligemment des sons abracadabrants avec le nouveau venu, c'est le même qui l'instant d'avant s'entretenait avec moi — et que l'autre le comprend à merveille, je n'en veux pour preuve que sa volubilité, son air rayonnant ; le tout étrangement renforcé par les quelques mots en ma langue, écorchés, que le nouveau venu me jette par courtoisie. Je me pose des questions. A cette autre personne, mon interlocuteur du début lui raconte-t-il les mêmes choses qu'à

moi ? A-t-il deux cerveaux, deux bouches ? Chose plus troublante, a-t-il deux attitudes envers la vie, deux passés, deux complexités ontologiques ? L'autre lui a demandé s'il est de chez eux ; et je lui ai, moi, demandé s'il était de chez nous. Pareille chose est-elle possible sans tromperie ?

Et que dire de ces êtres que tout faisait prendre pour des compatriotes mais qui ensuite, sous votre nez, tirent d'eux-mêmes les bruits secrets d'une troisième famille humaine, voire d'une quatrième, et parfois même... Ces êtres-là évoluent sur votre rétine hébétée comme un funambule sur celle d'un cul-de-jatte. Quelle adresse ! quelle culture ! quel génie ! Soudain on sent qu'on en a trop dit. *Génie ?* Possible. Mais rien de plus que possible. Ah, on peut donc être crétin en plusieurs langues ? Cela non plus n'est pas à retenir : 'crétin' sort du vrai. Mais alors et en fin de compte, ces polyglottes, quel genre d'animal sont-ils ?

Ces émerveillements sont l'affaire d'un éclair : ils durent le temps où le polyglotte (en l'espèce l'interprète), par sa présence à vos côtés, bénéficie de sa réalité humaine. La séance reprenant, les interlocuteurs réintégrant chacun sa place, le surhomme redeviendra voix sans propriétaire. Mais arrêtons-nous à ces émerveillements. Qu'est-ce qui les déchainent chez des adultes pourtant civilisés et peut-être eux-mêmes connaissant langues ?

C'est le fait que l'auditoire du polyglotte sent à travers la performance, à travers l'esbroufe, une activité qui n'est pas de ce monde. Il ne se trompe pas.

« ... Ils commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer », est-il dit dans les Actes des Apôtres. Ce n'est pas un charisme négligeable que de pouvoir manier plusieurs idiomes ; et il a d'autant plus de grandeur s'il aide à rapprocher les hommes. Et c'est bien plus qu'un truc d'avoir amassé des milliers de termes, de locutions, de manières de concevoir non

pas en une langue mais en deux, mais en trois, mais en plus encore, et (car la chose va plus loin) de pouvoir instantanément effectuer les correspondances, ajustements et réinventions que suppose le verbe recueilli en telle langue et renvoyé en telle autre. Des primaires s'écrieront : il a doté sa tête d'autant de circuits électroniques de plus. Il serait fin-de-siècle mais plus juste de dire : il s'est ouvert des fenêtres sur d'autres mondes.

Qui dit Esprit dit pouvoir. En fait le pouvoir du polyglotte est fragile et il faut se garder d'appuyer dessus. Mais dans les brumes du préconscient il paraît immense. Représentons-nous un salon plein de personnes que nous désirons connaître mais qui ignorent notre langue. Peut-être en baragouinons-nous une deuxième — mais celle-là, les assistants à leur tour l'ignorent ou trop peu parmi eux la connaissent. Nous abordons ces personnes avec un tremblant espoir et des mots. Hélas, elles sont coupées de nous par des gouffres ; nous émettons notre message, des visages bienveillants et interrogatifs se tendent vers nous — et ne captent rien. Survient un polyglotte. C'est à n'en pas croire ses yeux ! Il cause d'abord avec nous puis, étendant de puissantes et invisibles ailes, il survole les obstacles qui nous emmuraient en nous-mêmes, il réussit avec les hôtes de ce salon — dans les bornes de l'ici-bas — l'échange en cœur à cœur. Confondus que nous étions tout à l'heure devant les atterrantes difficultés de la communication humaine, nous sommes à présent confondus devant l'aisance avec laquelle celles-ci peuvent se dissiper. Pe-nauds, nous sentant presque coupables, nous marmonnons in petto que nous avons des pieds d'argile et que d'aucuns ont en eux de l'ange.

Des ailes *invisibles*. Ce qui renforce la stupeur révérencielle du monolingue, c'est que ces prouesses, rien ne les fait présager. Le polyglotte les opère sans l'avertissement du moindre geste ou modification de sa tenue, sans

qu'un de ses cheveux ne bouge. Comment pourraient-elles émaner de pouvoirs ordinaires et humains ? Elles semblent plutôt le fait d'une épiphanie spirituelle. Elles révèlent brusquement, dirait-on, une nouvelle dimension de l'être du polyglotte, elles exhibent au grand jour une gloire qu'il tenait jusqu'ici repliée en lui. L'on se dit : Attention ! Il en a peut-être d'autres comme cela ! L'on se sent tout petit : soi-même, qu'a-t-on à montrer qu'on gardait en soi tout replié ?

Dans ces circonstances poignantes le polyglotte, obscurcissant le ciel du monolingue, apparaît à ce dernier comme jouissant d'une liberté supérieure, comme touchant le monde sur une surface plus large et pouvant mieux y imprimer sa marque.

Ces quelques attitudes, on les rencontre à peu près invariablement au fond des cœurs — à forte dose, où elles rejoignent la jobardise, ou à dose légère, qui est la nôtre à tous.

Imagine-t-on le romantisme en tempête qui noie les esprits dès que sont en cause les langues ? Le bi-, le trilingue s'entendent dire avec une régularité déprimante : « Mais en quelle langue *pensez-vous* ? », alors que le plus infime spasme de la raison révélerait à l'interrogateur qu'aucune personne parlant d'abondance ne se livre en ce moment-là à une transposition, que ses propos en telle langue ne peuvent qu'habiller sa pensée en cette même langue.

Un Norvégien habitant l'Italie depuis le berceau servira jusqu'à la tombe de cible à cette apostrophe : « Comme vous parlez bien notre langue ! » Il a vécu en Italie plus longtemps que son interlocuteur, son norvégien fait peut-être sourire à Oslo — mais ne détient-il pas le passeport royal des fjords, ne se nomme-t-il pas Bo Hö ? Ces déterminismes balaient le sens commun comme un fétu.

Voici un autre type de malentendu à vie dure. Vous voilà, étranger, en Slobovie. Pas tellement plus malin que tel petit perroquet arc-en-ciel chez un oiselier mais non moins malin que lui, vous avez capté l'accent et les inflexions des Slobes parlant leur langue : vous avez mis au point une brève giclée de slobove : vous l'avez essayée sur un Slobe. Vous n'en demandiez pas tant mais, en guise de réponse, un Niagara de slobove s'est abattu sur vous. Des mains, du torse vous avez nié : votre slobove, il n'existe pas, vous ne parlez pas slobove, vous vous jouiez ! Votre interlocuteur s'est replié pour plaire. Mais le soir cela reprendra. Vous avez — vous ne vous en doutiez pas, malheureux ! — en lâchant ces sons authentiques, donné le mot de passe, vous êtes, mon bon, de la tribu. Vous voulez envers et contre tout faire apprécier l'abîme entre un numéro plaisant et une langue qu'on connaît ? A d'autres, incorrigible modeste ! En tout état de cause, si vous aimez la vie tranquille, vous ferez en sorte la prochaine fois de conserver fidèlement l'accent — français, allemand, anglais, etc. — attendu de vous.

La plus tenace des illusions sur les langues, c'est qu'elles sont « utiles dans la vie ». Ce n'est que marginalement vrai. En elles-mêmes les langues ne mènent ni aux gloires de ce monde, ni aux gros traitements ou aux lourdes responsabilités — et n'oublions pas de dire que les joies des randonnées sans guide s'épuisent et qu'on ne se crée tout compte fait pas tellement plus d'amis. En elles-mêmes les langues sont tout juste bonnes à produire quatre types de tâcherons : des philologues ou lexicographes, des professeurs de langues, des traducteurs, des interprètes. Pour ce qui est des affaires, des sciences, de la fonction publique, des vraies professions libérales, du monde du spectacle, la connaissance des langues ne fait rien de plus qu'*aider* une carrière déjà en marche.

Examinons maintenant un phénomène dont on n'entend jamais mot parce que rares sont ceux qui ont affaire à lui et qu'aucun de ceux-là n'est tenté de vendre la mèche : le bilinguisme instable parce que prétendant à trop.

On le retrouve chez le polyglotte dont la vocation exige qu'il connaisse à fond l'une de ses deux langues maternelles sans pour autant perdre son emprise totale, si l'on peut dire, sur l'autre ; et possède-t-il une ou deux langues de plus, le problème n'en est qu'aggravé. « Connaître à fond » requiert définition. Il y va ici d'autrement plus que le simple fait d'éviter les fautes ou de ne pas laisser passer un bout d'oreille étrangère ; ce dont il s'agit, c'est d'avoir la haute main sur un idiome au point de pouvoir retrouver sans effort spécial n'importe lequel de ses éléments, de pouvoir nager avec une joyeuse toute-puissance dans son immensité, allant jusqu'à en frôler amoureusement les lointains confins et même à les faire reculer, parfois, en forgeant du neuf que les hommes s'approprient. C'est ainsi que doit, que veut connaître sa langue l'homme politique de premier plan, l'homme de lettres ou de robe, le grand enseignant. Ce parler-là — parler ou écriture — laisse loin derrière lui celui qui ne fait que se tirer sain et sauf de la douane du « monde », cette petite douane railleuse, aux grosses mailles. Ce premier palier de sécurité, le bilingue le conquiert sans peine grâce à des notions suffisamment nombreuses de culture générale. Ce qu'il lui faut — à celui qui se veut bilingue intégral, *dominant* vraiment deux langues — se situe, en fait, bien au-delà. Il lui faut produire des exactitudes dont lui seul sait qu'elles sont exactes, repoussant les pis-allers qui pourraient plaire mais qui ne véhiculent pas son vrai dire ; il lui faut des façons d'envisager le réel qui non seulement, cela va de soi, ne sont pas arrachées au génie intraduisible de son autre langue maternelle, mais encore qu'il aurait très bien pu — sans donner l'éveil — ne

pas retenir, leur préférant un énoncé moins gonflé de vie, bon dans les deux langues ; et personne n'étant témoin de cette prévarication, personne ne lui en tient grief. C'est tout cela qu'il lui faut.

Or une connaissance linguistique de cet ordre-là n'est rien de moins qu'un univers. Son maintien en état appelle une somme peu commune d'énergie mentale. Peut-on héberger en soi deux univers pareils ? Oui s'ils ne font pas interférence l'un avec l'autre : un scientifique, par exemple, peut être empli jusqu'aux lèvres de sa biologie cellulaire, cela ne l'empêchera pas de parler ou d'écrire une langue savoureuse et châtiée. Au contraire, ces deux univers-ci — deux idiomes — font interférence dans l'esprit du sujet, et d'autant plus insupportablement qu'ils sont plus voisins. Posons en principe que, si on les prend dans le sens exigeant défini plus haut, *l'on ne peut connaître deux langues*. La preuve en est, semblerait-il, aussi simple qu'irrécusable. Les plus rigoureux des manipulateurs du langage sont les poètes. Il n'en existe pas qui aient créé leurs meilleurs œuvres tantôt en une langue, tantôt en une autre.

Mais diminuons seulement d'un peu ce que nous attendons du langage — l'on évoquera ici le bon prosateur, le diplomate — et nous voyons dès lors apparaître le bilinguisme ; bien qu'à ce stade-là il soit encore gageure marquée de chutes ou hypothéquée par d'écrasants efforts de correction. Le phénomène se complique du fait que le sujet n'a pas prise « totale » sur ses deux langues maternelles au même instant : entendez, durant la même heure, la même quinzaine. Une conversion des profondeurs résiduelles, des moyens cachés et mal connus reste à faire et survient plus ou moins vite. Le bilingue qui a écrit ou parlé une de ses deux langues maternelles et qui veut passer à l'autre doit en effacer la trace par une manœuvre comparable à celle du taste-vin qui, ayant goûté un cru, se

rinse la bouche avant d'en goûter un autre ; ou celle d'un comédien qui, si brièvement que ce soit, réorganise son être intérieur avant d'incarner Cyrano à la suite d'Othello. Cette manœuvre prend le temps qu'elle prend. Aussi les premiers instants durant lesquels le bilingue parle ou écrit l'*autre* de ses deux langues ne sont jamais heureux à cent pour cent. Peut-être le deviennent-ils en un temps fort court, mais ceci en tout cas est certain : c'est par le fait même de *s'en servir* que le bilingue, tel une main remuant les doigts pour mieux remplir à fond un gant, retrouve la pleine maîtrise de son autre langue maternelle.

Il est piquant de noter que bien avant le parachèvement de ce processus, ou avant même qu'il ne s'engage, le bilingue écrivant ou parlant *semble* en être au stade de la perfection. Le public, placidement convaincu que rien ne lui échappe, ne perçoit en réalité qu'erreurs ou gaucheries. Il n'en a pas relevées ? Emu, il se découvre, il décerne un sauf-conduit. Mais le bilingue sérieux, lui, sait qu'une chaleur d'incandescence est encore à atteindre et qu'elle seule donnera la maîtrise qu'il convoite.

Ces choses étant, le poète qui aurait deux langues maternelles ne pourra rien faire de mieux que d'en choisir une et de laisser s'étioler l'autre.

Mais pour ce qui est du bilingue se voulant tel, il est le théâtre d'une alternance : durant ces jours ou ces mois-ci, c'est l'une de ses deux langues maternelles qui a le dessus : durant la période qui fait suite, c'est au tour de l'autre. Ces alternances n'empêchent pas ces deux langues de se parasiter dans son esprit. Jamais de son vivant le bilingue ne pourra cesser de combattre les « faux frères », les équivalences boiteuses, les tournures sinon les termes impropres dictés avec une royale assurance par son autre langue, laquelle réussit ainsi parfois à tromper sa vigilance pourtant serrée.

Descendons d'un cran jusqu'au langage de bonne tenue

mais passe-partout : celui des écrivains sans grand souci de style, des interprètes, de la plupart des journalistes, des hommes politiques moins en vue, des enseignants du technique ou (hors travail) d'humanités, d'hommes d'affaires cultivés. Comme chacune des deux langues natales de cette dernière famille de bilingues compose un univers plus petit, deux de ces univers peuvent très bien co-exister en même temps chez le sujet : avec peut-être de la place pour une connaissance honnête d'une troisième et d'une quatrième langues, et pour d'épateurs rudiments de plusieurs autres langues encore.

Mais l'oscillation pendulaire n'est jamais loin. Au niveau où deux langues sont possédées en profondeur, mais également au niveau du babil qui glisse comme on respire d'une langue à une autre, il s'impose une lutte, une ascèse, une aspiration ; peut-on aller jusqu'à dire : un amour ? La langue qu'on cesse de perfectionner est une langue en perte de vertu. Cela est si vrai qu'il n'est pas rare d'observer le fait suivant : un monolingue ayant passé quelques courtes années dans un pays d'une langue autre que la sienne, ramènera cette dernière entachée de bizarreries.

Outre les problèmes que nous savons, le bilingue consciencieux doit en affronter un autre et qui ne manque pas de sel : la suspicion universelle qu'il fait des fautes dans les deux langues. (S'il a une *autre* langue vraiment à lui, se dit-on, c'est donc l'autre la vraie ; et comment s'empêcherait-elle, celle-là, de lui semer des embûches dans la langue prétendument maternelle qu'il parle maintenant ?) Emoustillés par la linguistique et persuadés que le flair remplace les connaissances, beaucoup de gens tirent volupté à lancer des réflexions du genre : « Quel délicieux hispanisme vous venez de faire en portugais ! Vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, avoir été élevé en Espagne ? » Est-il besoin de dire que la confiance a rendu possible, a *causé*

la constatation ? Le vrai bilingue, s'il veut esquiver les ergotages stériles, doit en s'exprimant se tenir à carreau encore plus que ne le fait le monolingue épris de sa langue.

Cela éveille parfois en lui des craintes aussi lancinantes qu'inavouables. Il possède, disons, les langues X et Y. Peut-il se permettre de suivre l'usage en langue X si cette dernière, en telle période de siècle, commet d'habituées dérives vers la langue Y ? Le bilingue français-anglais peut-il faire comme — ô tristesse ! — tout le monde et dire *une alternative* (un choix de deux options) dans le sens de *an alternative* (l'une de ces deux options) ? *contrôler* (vérifier) dans le sens de *to control* (dominer) ? *Sophistiqué* (affecté) dans le sens de *sophisticated* (averti) ? *Le sexe* (organe) dans le sens de *sex* (la sexualité) ? *La drogue* (médicament) dans le sens de *drugs* (stupéfiants) ? *Compétition* (concours) dans le sens de *competition* (concurrence) ? Peut-il dire *portable*, comme le disent l'unanimité des textes publicitaires, alors que le mot français est *portatif* ? La liste ne fait que démarrer. Jamais œil gonflé de rage, celui d'Etiemble fixant les franglicismes, ne fut plus justifié. Mais tandis qu'ici et là un citoyen publie une gémissante mise au point, le français perd la forme qui paraissait inaliénablement sienne. (Il subit à notre époque, il est vrai, des contraintes de force sismique ; et peut-être, vu de haut, y a-t-il avantage pour la civilisation à ce que des termes ressemblants unifient leur sens.) A ce processus de mutation les Français peuvent participer impunément. Mais le bilingue français-anglais le peut-il sans que ses franglicismes soient mis au compte de son autre langue natale ?

Ainsi voyons-nous qu'il est des personnes, se réclamant de domaines fort variés, qui possèdent « à fond » deux idiomes, et en connaissent peut-être bien un troisième et un quatrième. Mais les idiomes ne cessent pour autant

d'être des univers. Et nous avons vu que si deux univers *analogues* habitent un esprit, ils s'entre-dévorent. L'on voit de ces gens qui, forcés par la vie de parler plusieurs langues, n'en parlent convenablement aucune. Ces gens ne sont pas polyglottes. N'en déplaise à l'homme moyen qui croit dur comme fer qu'on manie toujours bien *une* langue — sa « langue maternelle », dame ! — ces gens ne sont pas non plus monolingues. *Ils sont alingues*. La Suisse en regorge. Et la Belgique, le Canada français, certaines zones d'Europe centrale, Israël, l'Inde, les grands ports de mer.

Revenons-en à l'interprétation. Ce qui est vrai des langues actives ne l'est pas moins des langues qu'il suffit au simultaniste de comprendre. L'auteur de ces lignes, pesant ses mots, ne reculant devant aucune empoignade, affirme qu'un total de quatre langues (dont trois de préférence seront passives) constitue le maximum qu'un interprète peut en conscience offrir sur le marché. Et même cela est dangereusement beaucoup. L'interprète doit avoir bien dans les oreilles chacune de ces langues (donc la parler souvent, ou l'entendre plus souvent encore), il doit se livrer à des lectures régulières dans un nombre jamais trop élevé de domaines abscons, il ne doit pas négliger la presse, en un mot il doit pouvoir lors d'une conférence comprendre sur-le-champ tout ce qui peut être dit dans n'importe laquelle de ses langues de travail (dont, certains jours malchanceux, toutes les quatre seront mises à contribution). Et tout en le comprenant, de le ressortir en telle autre langue. Ce qui veut très exactement dire : tout en comprenant ce qui se dit en tel jargon spécialisé de langues 1 et 2 (et peut-être aussi 3 !), reproduire le message en employant le jargon spécialisé de langue 4. Que cinq langues, à utiliser dans un exercice qui peut sans préavis et à tout moment solliciter n'importe quel point de leur infini, que cinq langues dépassent les possibilités humaines de mémoire, de raisonnement et de système

nerveux, ce ne serait qu'un jeu de l'établir — s'agissant, bien entendu, d'interprètes scrupuleux qui, perdent-ils pied, s'interdisent d'inventer. Or l'Annuaire de l'ADIES n'engage pas moins de quarante-neuf de ces *varae aves* qui festonnent leur nom de cinq langues. Et dix-sept trompe-la-mort, après on ne sait quel œillade au ciel, ne craignent pas d'en afficher six.

« Et les aptitudes développées par le métier, qu'en faites-vous ? Et les charismes à tout casser ? »

Pour répliquer à ces ripostes, examinons le degré de disponibilité, chez un simultiste, d'une de ses langues de travail si tant est que cette dernière n'est communément parlée qu'à grande distance de son pays-domicile. Mettons que, interprète habitant l'Amérique du Nord, vous possédez bien le japonais, le suédois ou l'italien. Dans les cas — peu fréquents, croyez-le — où l'on aura besoin, dans votre ville ou ailleurs sur votre continent, d'un interprète possédant en plus de l'anglais et d'un autre grand idiome véhiculaire l'une des langues mentionnées plus haut, on vous fera signe. Mais tandis que s'effeuille votre calendrier et que vous ne mettez jamais les pieds au Japon, en Suède ou en Italie, qu'advient-il de cette langue exotique dont vous vous donnez comme maître ? Vous avez peut-être de la famille japonaise (ou suédoise, etc.) ? Soit. Vous la fréquentez beaucoup ? Tenez-vous avec elle des conversations propres à entretenir chez vous une connaissance poussée de la langue ? Vous avez des amis japonais (ou suédois, etc.) ? Mêmes questions. Ne parlons pas de films ni d'ondes courtes, ces moyens-là, épisodiques, impersonnels, ne servent pas à grand-chose. De tout cela il résulte que si vous n'arrivez pas à vivre une partie du temps dans la terre lointaine dont la langue embellit votre panonceau professionnel, cette langue s'estompe dans votre esprit, elle se met dans le feu du travail à receler pour vous des blancs, des doutes, des terreurs, elle devient une chose que vous

n'affrontez plus en expert mais en victime. Or c'est l'expert qu'on paie.

Ne demandez pas aux ADIESistes de retirer de l'affiche leurs langues-décor, ils noieraient le poisson et vous en seriez pour vos frais. Ce n'est qu'une ADIES refondue qui pourra y mettre bon ordre. D'autre part une nouvelle disposition ne ferait pas uniquement du bien. (Qu'est-ce qui, dans la vie, est simple ?) En l'astreignant à de gros frais de voyage et de per diems pour un interprète domicilié au Japon (ou en Suède, etc.), cette disposition pourrait gêner un organisme ayant prévu dans telle ville d'Amérique du Nord un colloque épicé quant aux langues mais peu exigeant quant à la nomenclature — donc sans menace pour notre déraciné.

Magnifique est Babel, terre à découvrir.

Chapitre XVI

L'ACTE RADIOGRAPHIÉ

Nous avons beaucoup parlé d'interprétation, il serait temps enfin de voir d'un peu près ce que fait l'interprète, et comment il le fait.

Mettons tout d'abord sous la loupe le mode d'interprétation aujourd'hui en usage universel, celui dans lequel deux, quatre, six ou huit interprètes, tout en écoutant un discours prononcé dans la salle, le reproduisent devant un micro en une deuxième, troisième ou quatrième langue — l'assemblée entière étant coiffée d'écouteurs. C'est là l'interprétation simultanée. C'est le mode où les interprètes, à l'écart dans une cabine vitrée, servent un groupe de personnes réunies pour débattre une question et qui en tel ou tel moment écoute l'une parmi elles.

Interprétation, avons-nous dit, et non traduction. La différence a déjà été définie : la traduction transforme une *matière écrite*, l'interprétation une *matière parlée*. Voilà qui n'est pas sorcier. Et cependant le vieux routier des conférences en vient à s'étonner quand on ne confond pas. En outre, la différence va au-delà de cette constatation : car si, en ses formes simples ou dans de brefs passages, l'interprétation n'est qu'une traduction qui serait dite, elle diverge de la traduction dès que le travail atteint son rythme de croisière, un hiatus apparaissant à ce stade-là entre le dit et le reproduit.

La traduction, elle, colle aux rails du texte. Elle n'a pas le droit (sauf si elle se surnomme libre) de changer d'itinéraire sous prétexte que l'auteur voulait en réalité dire autre chose ; et elle ne peut non plus, dans la ligne qui est sienne, pratiquer de coupures.

Au contraire l'interprétation, qui vise non pas la fidélité littéraire mais la compréhension dans une conjoncture humaine en devenir, n'érige pas en sine qua non le traitement de l'exprimé total. Si un orateur abonde en digressions, en apartés, en auto-contradictions, en non sequitur, elle va — autant qu'elle le peut sans que l'intention critique ne se dévoile — dépiéger, resserrer, clarifier. Point, ici, de *traduttore traditore*. Le *traditore* c'est souvent plutôt l'orateur qui trahit sa propre cause ; et le bon interprète devient en fait *benefattore*. Il a été noté plus haut que lorsque des entraves à la compréhension s'accumulent, certains congressistes ou délégués qui ordinairement suivraient l'orateur, préfèrent encore écouter l'interprète.

Et maintenant voyons comment se décompose l'acte d'interpréter en simultanée.

Un orateur parle. Les uns après les autres, ses mots tombent dans les oreilles de l'interprète. S'agit-il simplement de les relayer au consommateur en leur substituant leurs équivalents étrangers ? Evidemment non. Les mots qui s'engouffrent en l'interprète composent, dans leur succession, un signifié homogène et c'est ce signifié qu'il s'agit — recourant non seulement à des mots mais souvent à des phrases tout à fait autres — de recréer en une langue nouvelle. Les mots isolés sont trompeurs. L'interprète doit veiller au grain. Que, néanmoins, telle combinaison de mots en une langue puisse donner une combinaison de mots équivalents dans une autre langue, cela ne fait que grossir pour lui le péril. (Par exemple, 'décision politique courageuse' donne 'courageous political decision',

mais 'l'opportunité éventuelle de contester une proposition insuffisante' ne donne pas 'the eventual opportunity to contest an insufficient proposition'.) Aussi, afin de pouvoir traiter intelligemment son arrivage sémantique, l'interprète doit sans cesse se distancer, se tambouriner l'esprit de questions : « De quoi s'agit-il ? Est-ce là bien ce que l'orateur veut dire ? S'agit-il de la même chose qu'avant ? Cela fait penser à quoi ? Cela cadre-t-il avec le début de la phrase ? Quels intérêts défend l'orateur, quels sont ses vrais but ? *Pouvait-il* vouloir dire cela ? etc. » L'interprète, sitôt le message capté, doit rompre la gangue verbale du *compris* et en extraire la moëlle signifiante. Une vieille querelle se réveillera : les idées peuvent-elles exister sans les mots qui leur donnent corps ? La réponse normande sera la meilleure : oui et non. Pour ce qui est de leur transmission, de leur stockage et de leur formation *discursive et lente* (donc non intuitive et fulgurante), le mot est roi. Mais de même que, après gestation dans le penseur qui l'a longtemps cherchée, la synthèse brusquement se fait jour en lui sans l'aide de mots, de même, en interprétation, les mots compris et désormais inutiles sont évacués : en effet, entre les mots de l'orateur (rejetés par l'interprète) et les mots nouveaux (qu'emploiera l'interprète) bâille une synapse, un écart dans lequel, momentanément déconceptualisé, frémit le sens. Durant ce temps l'interprète sollicite ce sens, se demande comment l'aurait rendu l'orateur celui-ci s'exprimerait-il en telle autre langue, puis dans une poussée créatrice trouve les mots : le sens a franchi le vide. L'interprète n'a plus qu'à nourrir le microphone.

A peine besoin de dire que ces opérations se déroulent en des temps remarquablement courts : en des fractions de seconde. Ces opérations sont au nombre de quatre. L'interprète comprend, désagrège, rebâtit, transmet. Mais tandis que cette suite de quatre opérations se répète sans

fin, il se déroule dans le même temps — et sans fin — une suite parallèle de deux opérations : l'interprète assimile et emmagasine. Car n'oublions pas que le matériau à travailler lui arrive non par rafales alternant avec des silences mais en débit à peu près continu : l'orateur ne s'arrête pas pour l'interprète. Cela veut dire que tout en conduisant les quatre opérations précitées, l'interprète doit comprendre l'apport nouveau à l'instant même de son éclosion, puis le garder en mémoire jusqu'au moment où il pourra le traiter à son tour, le métamorphoser en version étrangère dite au micro. Six opérations, donc. Et, non moins que l'orateur, il parle sans discontinuer. Le voilà le prodige qui ébahit le monde ! Qui ébahit tout le monde — sauf, malheureusement, les délégués. Blasés aujourd'hui, ils ne le remarquent pas lorsqu'ils fournissent une matière première inutilisable. Mais n'allons pas en déduire qu'il en va ainsi parce qu'ils comprennent les mécanismes du prodige ! Irrespect n'est pas conscience.

Immédiatement une question fondamentale se pose. Comment un être humain peut-il faire tant de choses à la fois ? Impossible de douter qu'il y ait là un phénomène contre lequel la nature regimbe — comme rester longtemps sous l'eau ou écrire en miroir. Il n'est, pour s'en convaincre, que d'observer les débutants qui s'entraînent : leurs tremblements et leur voix étranglée en disent assez. Toujours est-il que, pour peu qu'ils détiennent au départ un bagage indispensable (et dont les langues ne sont que l'élément primordial) et qu'ils se soient mis en tête de réussir, les interprètes en désir passent interprètes tout court en six mois, en trois mois — dans d'illustres cas isolés, en une quinzaine. Contre nature ou s'alliant secrètement avec la nature, l'acte d'interpréter en simultanée s'apprend et, passé un purgatoire, devient une gymnastique que qu'on pratique en se jouant.

Incompréhensible ! On commence toutefois à y voir clair dès lors qu'on apprécie qu'il ne s'agit pas en fait de six opérations indépendantes se déroulant en même temps ; qu'il y a toujours des battements et que le plus bref de ceux-ci est une plage permettant de souffler ou un interstice par laquelle on s'enfourme pour retrouver l'ouvrage de pensée auquel on besognait ; que telles de ces opérations sont soudées entre elles, limitant ainsi le morcellement de l'attention. Et en tout état de cause, coiffant le tout, apparaît la vérité suivante : l'interprète en action éprouve qu'il mène seulement *deux* choses de front. Il se voit au même moment suivant un discours et prononçant en une autre langue plus ou moins le même discours.

Comment l'homme, contrairement à sa pratique universelle et, dirait-on, à la structure même de son cerveau, peut mener au même instant deux activités exigeant un effort concentré d'attention, cette question a suscité des hypothèses variées. On a parlé le plus souvent de schizophrénie acquise, un peu comme les poumons s'élargissent chez le pêcheur de perles. Cette explication n'est pas exclue, et en elle-même une telle adaptation de l'organisme à un mode de vie moins naturel n'a rien de morbide, mais en attendant une étude exhaustive il semblerait plus fructueux de rechercher la clé de ce phénomène dans une gestion hautement particulière d'une attention qui est en fait, ainsi que l'a toujours voulu le bon sens, unique et indivise. (Ici, une précision. Les deux activités constituant l'interprétation ne sont par définition pas les mêmes, mais elles sont liées comme frères siamois : il ne s'agit pas, après tout, d'écouter un discours tout en monologuant sur un tout autre sujet !) L'explication qui semble la plus plausible c'est que l'attention, tout en demeurant « entière » et fixée à tel moment donné sur tel objet, est capable de sautilllements d'une extrême rapidité. L'acte d'interpréter reposerait ainsi sur un va-et-vient de l'at-

tention — mesurable en cinquièmes ou dixièmes de seconde — entre l'apport perpétuellement renouvelé et ce que l'interprète en tire. L'attention agirait comme par voie de ponctions alternées, les « points » dans chacun des deux domaines se succédant vite mais avec effet de rémanence. Seurat et la télévision nous apprennent que les points tracent des lignes, brossent des ombres, reconstituent la vie elle-même pourvu qu'ils soient assez rapprochés dans l'espace ou dans le temps. De sorte que deux images se dessinent — deux entités idéationnelles prennent corps — dans l'esprit de l'interprète, qui saute presqu'instantanément de l'une à l'autre et retour : qui le temps d'un éclair arrête son regard sur l'une et y ajoute, tout en tenant en réserve l'image persistante de l'autre, puis — processus inverse — se reporte sur cette dernière image pour l'étoffer tandis que palpite dans un clair-obscur de second plan le souvenir de l'image ou de l'idée qu'il vient de délaissier. Ces deux images sont en état permanent de flux. A une extrémité elles se vident (l'interprète nettoie sa mémoire de ce qu'il vient de dire, il « oublie » l'apport qui a servi) et à l'autre extrémité elles s'emplissent (l'interprète emmagasine ce que vient de dire l'orateur, il met au point ce qu'il va dire lui-même).

Et cependant il ne semble pas que l'équilibre entre ces deux images soit parfait. L'attention alternante de l'interprète appuie tout de même un peu plus sur l'apport (pour le comprendre, l'emmagasiner), permettant à son discours-écho — mais n'exagérons rien ! — de se tisser un peu par lui-même. Ce discours c'est comme si l'interprète le façonnait au moyen d'une grêle de coups d'œil mi-jaugeurs mi-créeurs jetés sur lui durant les interstices de temps — ralentissements, pauses, passages laissant deviner la suite — où il sent qu'il peut sans danger s'abstraire de l'arrivage sonore, ce dernier ne cessant pour autant de conserver une sorte de priorité. Certains de ces

« coups d'œil » servent à vérifier : « C'est bien ainsi ? C'est cela qu'il veut dire ? Cela tient debout ? » D'autres lui servent à découvrir instantanément et en bloc ce qu'il va dire lui-même ; et cette vision mentale qu'il s'est acquise — et qui de fait n'est autre chose que le problème résolu — il la gèle, il la débite au fur et à mesure sans plus s'en occuper durant plusieurs courts instants, tout en prenant à bord du nouveau.

Le travail se relâche-t-il ne fût-ce qu'un peu, l'interprète en profite pour souffler, pour remanier ou poncer la version étrangère qu'il diffusera l'instant d'après. Tout ralentissement de l'orateur est pour lui une oasis.

Moins sans doute qu'en interprétation consécutive, la mémoire joue en simultanée un rôle capital. Vasque approvisionnée et déchargée aux deux bouts, quelle est sa contenance ? Combien de mots (combien de concepts mais aussi combien de *mots*) tient-elle en un moment donné ? Est-ce peu, l'interprète sera le jouet de l'orateur, il se verra traîné à travers redites, imprécisions, contradictions qu'à son corps défendant il devra reproduire en une autre langue.

Si au contraire la vasque de sa mémoire est grande, il se laissera précéder non de six ou dix mots, mais d'une vingtaine ou même plus. Cela lui donnera du recul. Il sera désormais à même de charpenter une intervention plus élégante — à charge peut-être de déconcerter tel délégué qui, changeant de canal, ne verra pas de lien entre les propos de l'orateur et ceux de l'interprète. On assiste ainsi parfois, lors de conférences, à un déferlement de rires successifs : d'abord rient ceux qui écoutent l'original, puis ceux qui sont branchés sur une langue B, ensuite ceux qui écoutent une langue C, verbeuse parce qu'éperduent polysynthétique et polysyllabique. Ces cocasses décalages dans l'hilarité d'une salle attestent d'ordinaire une bonne interprétation.

Cette faculté de se laisser précéder de loin confère à l'interprète une grande autonomie envers la source verbale. De laquais contraint à obéir, il se mue en maître qui en fait à sa tête. S'il est mécontent de l'orateur il se permettra envers le message de ce dernier — au nom, il va sans dire, d'une fidélité supérieure ! — des hardiesses qui le feront accuser d'avoir un « complexe de supériorité ». Qu'en réalité, comme il a déjà été vu, l'interprète soit bourrelé par le complexe exactement contraire, ne change rien au fait que clabaudes et matamores existent parmi les interprètes comme dans tout autre collectivité, et que s'ils ont du métier ces interprètes-là savent faire face à l'orateur abusif. Ils compriment. Là où l'orateur dit A, B, C, D, E, eux disent A, C, E. Déchets, mais aussi incidentes enrichissant le message, mises au point, illustrations, digressions pour humaniser, tout cela meurt dans les oreilles de l'interprète qui, m'en-fichiste, flegmatique acrobate du verbe, ne retransmet du fleuve qu'une rigole, un condensé du signifié. S'en avisent-ils, les orateurs s'indignent ; mais contresens et blancs sont tellement plus graves — et plus fréquents ! — que leur courroux demeure sans suite. Soit dit en passant, la condensation est l'arme par laquelle les interprètes qui en ont le chic contre-attaquent les orateurs véloces : plus ces derniers courent, plus les premiers lambinent. Cela finit par faire ricaner la salle. Informés, les coupables se plaignent. D'avoir parlé trop vite ? Non : de ce que les ilotes ont osé se défendre.

Tout ce qui précède se comprend mieux si l'on tient compte de l'état assez particulier dans lequel, ses facultés une fois chauffées, se trouve l'interprète. A ce stade il est tenu dans l'étai d'une fièvre, mais sereine, mais vigilante, mais affermissant ses moyens. Cette fièvre, qui l'a envahi par vagues, éveille des zones peu familières de son sub-

conscient linguistique. Un mot ou une formule qu'il n'avait jamais de sa vie employés mais qu'il avait glanés voilà seize ans dans tel livre ou causerie, cette formule ou ce mot monte — parce que le besoin s'en est déclaré — instantanément jusqu'à ses lèvres. Ces redécouvertes emplissent l'interprète d'une jubilation piquée d'hébétude révérencielle. Mais cela, c'est son drame qu'il est rigoureusement seul à s'en rendre compte. Et l'auto-description frémissante n'est possible qu'en doses homéopathiques à qui ne veut faire autour de soi le vide.

Et l'interprétation en consécutive, cette consécutive tuée mais pas morte, cette consécutive dont aucun simultané n'est jamais sûr de ne pas soudain devoir en faire, quels en sont les mécanismes ?

Les mêmes, en substance, que pour la simultanée. Sauf que le processus de thésaurisation se poursuit sans vidange jusqu'à ce qu'ait conclu sa communication celui qui parle. Il s'ensuit une conséquence qu'on ne saurait éluder : si injuste ou saugrenu que cela paraisse, l'interprète doit en principe faire une déclaration meilleure que l'orateur qui parle d'abondance. Ce dernier a cherché sa pensée, a lutté avec l'inconnu ; ses propos sont par définition un premier jet, avec ce que cela comporte de bavures. Au contraire l'interprète, son tour venu de parler, avance sur un terrain dont il a déjà pris connaissance : les bavochures du premier jet, il n'a qu'à les ignorer ; il peut redresser les malformations ; il lui est permis sinon recommandé de remanier. En un mot, l'interprète maître de ses moyens peut, en principe, fournir une déclaration plus cohérente et claire que celle de l'orateur. Mais — se demande-t-on aussitôt — comment a-t-il tout pu thésauriser ? S'il y a des interventions de cinq minutes, n'y en a-t-il pas de soixante ? La réponse, c'est que dans la presque totalité des cas l'interprète prend des notes. Celles-ci pourtant

ne le dispensent pas de faire preuve d'une mémoire exceptionnellement rétentrice. Outil forgé à grand-peine ou don inné, cette mémoire ne compte pas moins pour lui que sa connaissance des langues. Voyons maintenant les méthodes qu'emploient les consécutivistes pour remplir leur office.

Ils écoutent, ils absorbent, ils notent. Sténographie donc ? Absolument pas. Vous emmêlant dans cet accessoire et cet éphémère, les mots mêmes de l'orateur, la sténographie occulte l'articulation des idées, brouille en vous cette compréhension qui, ici plus que nulle part ailleurs, doit être ailée, sensible au seul essentiel, fertile en schémas mnémoniques.

Alors que sont ces notes ? Elles sont des symboles ou des signes que l'interprète se forge. Elles sont nombreuses ou non selon ce qu'exige sa méthode de travail. Elles ne sont, en fait, que des repères, des rappels. Certes, l'interprète notera çà et là des mots entiers : des termes spécialisés sur quoi glissent les dents de la mémoire, ou encore les noms propres (mais phonétiquement : Chon'ci au lieu de Shaughnessy). Et, rappelons-le, un interprète sur cent sait fournir un brillant travail sans notes — chose qu'il fait lorsque, en plus du travail, il juge séant de donner un spectacle.

Mais qu'il s'y prenne d'une ou de l'autre façon, la question demeure : comment fait-il pour loger tout un discours dans sa mémoire à la faveur d'une seule audition ? Comme ceci. A mesure qu'il l'écoute il expose l'intervention, dans sa tête, à un feu roulant de questions critiques, de comparaisons, de fins de non recevoir, d'acquiescements, de conclusions ; et toutes ces pensées qu'il agglutine autour du *donné*, ce foisonnement de prises de position bâtissent comme un échafaudage au-dedans duquel il retrouve sans peine l'intervention originelle. On se demande aussitôt pourquoi ce fabriqué collerait mieux à

sa mémoire que le discours qu'il écoute ? La réponse est un truisme digne de nos grand-mères : parce qu'on ne possède vraiment que ce qu'on fait sien. Or ce discours que le consécutiviste élabore au fond de lui-même remplace au fur et à mesure le discours initial — telle cette Forêt pétrifiée du Far West où la pierre a, le long des siècles, minutieusement pris la place des tissus ligneux. Si excellente que soit une intervention en conférence, elle est toujours un peu décousue ou gratuite à qui l'écoute comme une berceuse ; or le décousu et le gratuit filent d'eux-mêmes hors du souvenir. Veut-on retenir un discours — dans le sens exigeant de pouvoir le recréer à haute voix — il faut, à mesure que pleuvent les phrases dans votre entendement, en extraire tout ce dont on a besoin et, à ce nouveau discours qu'on fabrique, lui insuffler un sens, un élan, une forme. On y revient toujours : il faut prononcer son propre discours.

Ce qui entre autres veut dire que l'interprète doit filtrer à travers soi les propos qu'il entend. Mais n'allons pas conclure qu'il doit les imprégner de sa personnalité, cela n'a même pas de sens : ou qu'il s'agit pour lui de les infléchir dans une quelconque direction (en fonction de ses sympathies, de pots de vin, ou de sa coloration politique) ! *Quelle* direction ? N'a-t-il pas déjà assez de problèmes ? Et tous les témoins bilingues parmi ses collègues et dans la salle qui écoutent ! L'interprétation malhonnête ou partisane, ne l'évoquent que ceux qui ignorent tout du métier. L'interprète n'a et ne peut avoir qu'un but : la fidélité.

Chapitre XVII

FILM DE DEUX PERFORMANCES

L'imprévu exigeant solution instantanée, c'est la fibre même du matériau que travaille l'interprète. Celui-ci ne sait pas d'avance ce qui sortira de la bouche de l'orateur. Bien sûr qu'il connaît le sujet de la conférence et, dans certains cas, *en gros*, ce qui pourra être dit. On lui passe même parfois le texte non traduit d'une intervention : cadeau empoisonné, car soit l'orateur, chemin faisant, modifie ou saute des passages sans crier gare, soit (et les deux vont d'habitude ensemble) il prend prétexte de ce que les interprètes n'« ont plus à s'en faire » pour lire tout haut à la six-quatre-deux. Mais ne ferait-il que parler d'abondance, comme il se doit, ses propos sont pour l'interprète une succession d'alertes allant de la ride sur l'étang à la vague moutonnante — sans exclusion, de temps à autre, la lame de fond qui emporte tout.

C'est là encore un point où l'interprète diffère du traducteur. Ce dernier, devant le papier que la blancheur défend, peut prendre son temps, peut donner l'assaut par la recherche et la réflexion. L'interprète, lui, doit coûte que coûte foncer sans attendre — et produire du bon travail !

A cette exigence l'interprète fait face par un sens pratique qu'il élève au rang d'un absolu : sens pratique

qu'on peut définir comme un opportunisme inlassable et éhonté. Il peut, dans le secret de son crâne, se livrer à la plus écœurante des cuisines. Il peut faire les remaniements, les coupures, les abouchements qu'il veut, tout ce qu'on lui demande c'est de permettre aux délégués séparés par les langues de dialoguer.

Cet *imprévu* compte pour beaucoup dans le charme de la profession. Il apparaît comme un perpétuel rafraîchissement. Il entretient chez l'interprète — pendant longtemps — le sentiment d'être embarqué dans une aventure.

Mais il y a aussi, comme les pages précédentes l'ont montré, l'imprévu haïssable : celui, non *fairplay*, qui rend impossible une reproduction honorable pour l'interprète ou satisfaisante pour l'auditeur. Excès de vitesse, lectures à haute voix, friture dans les écouteurs, micro éloigné, documents absents, documents non traduits, bafouillages, accents oblitérant le message. Cet imprévu-là, il est vrai, n'entache pas toutes les conférences. Mais elles sont nombreuses, celles où il le fait. Même en clignant les yeux pour tâcher d'entrevoir un monde délivré, on ne conçoit pas son élimination.

Cet imprévu haïssable ou stimulant, matière première de l'interprète, forme l'une des deux grandes variables concourant à produire une « performance ». L'autre, ce sont les capacités de l'interprète. Il ne semble pas abusif de dire qu'à tout prendre les performances d'interprètes sont d'ordinaires assez bonnes ou bonnes ; mais si l'on met en jeu un nombre élevé d'unités de référence, on voit que ces performances s'échelonnent entre le pitoyable et l'éblouissant. Pour voir de près comment se décompose une performance, prenons la première variable, celle de la qualité de ce qu'entend l'interprète, et bloquons-la sur « mauvais » ; ensuite auscultons l'autre variable, celle des compétences, à ses deux extrêmes : le crack et la cloche.

Bertha Frühlingsweihe servira de porte-drapeau pour

le clan des cracks. Par quoi commencer les louanges ? Par le plus frappant : jamais elle ne profère de bêtises. Même si un délégué en dit ou semble en dire, même si un Japonais parle anglais qui a appris par cœur les phonèmes de son laïus, jamais Bertha Frühlingsweihe ne succombe à la tentation de *suivre les mots* — de radoter l'esprit débrayé. Elle préfère les silences. Il lui est arrivé de dire au micro, avec une dignité morne : « L'interprète s'excuse, elle ne comprend pas », ce qui lui a valu des ricanements et la célébrité, la salle entière ne comprenant rien non plus. Avant que les choses n'en arrivent là, elle laisse l'orateur la précéder d'assez loin, se déroband ainsi à l'hypnose du mot : puis elle trouve ce qu'elle veut dire, demeurant libre d'utiliser les mots mêmes de l'orateur (échangés contre leur équivalent étranger), mais seulement si elle les juge les meilleurs. Elle sent, avec son bon sens équilibré, jusqu'où elle peut remodeler, *repenser*. Elle sait comment ne livrer aux auditeurs que de l'utile et sa simultanée fleure la consécutive.

De longs jours avant la conférence Bertha épluche ses documents, en cueille termes et idées. Elle les consigne dans un lexique (elle en a un pour chaque sujet, chaque employeur) et se les récite. Les documents tardent-ils qu'elle les exige avec entêtement, puis férocité. Des employeurs qui ne goûtent que les simultistes obséquieux l'ont laissée tomber. Ils ont tenu bon jusqu'au jour où ils ont vu venir une conférence épineuse. Plutôt que faire appel à des interprètes moyens sensuels qui n'auraient peut-être fait que « se défendre », ils ont préféré baisser pavillon et la demander.

Frühlingsweihe ! Frühlingsweihe ! Rien ne te terrasse et tu planes par-dessus les tumultes. Sois louée, Bertha Frühlingsweihe à la langue d'or, honneur à la profession, fleuron de l'ADIES ! Eh oui, il t'est arrivé même à toi de te fâcher au micro — sur le mode arctique que tu as pris

aux Anglais — puis de fermer ce même micro. Mais les deux fois que cela s'est produit, les nombreux collègues qui en ont entendu parler et tous les anges du ciel unissent leurs voix pour affirmer que le travail ne pouvait continuer.

Il se niche dans l'élite de l'Amicale des interprètes en simultanée une super-élite. Personne n'en parle mais tous en tirent un obscur réconfort. Bertha en fait partie. Cette escouade lumineuse faite d'une vingtaine de membres ajoute à un travail hors pair une dignité — cette innocence des forts — qui les détourne du vice omniprésent des interprètes, la cancanerie. Somme toute, que peut-on te reprocher, ô Frühlingsweihe ? Rien sinon ton anti-germanisme. Mais puisqu'on se tue à te faire comprendre que chacun sait que les Nazis, ce n'est pas toi !

Voyons maintenant le cas d'une cloche. D'une cloche, s'entend, qui travaille encore ; mais dont (comme on pouvait s'y attendre) le nombre annuel de jours de travail est en baisse. Une cloche on la reconnaît avant même de la voir à l'œuvre. On apprend qu'elle néglige les documents de séance. Qu'elle néglige ces données sur la conférence, cette mine de vocabulaire, cela veut dire qu'elle observe à leur égard un comportement équivoque et agité. D'une part elle fuit avec horreur la sèche rugosité des textes économiques, scientifiques ou administratifs, elle « n'y comprend rien » et sacrifie à cette lubie qu'elle saura toujours, le moment venu, « se dépatouiller. » D'autre part, ceci durant les dernières heures, elle se jette sur les documents avec une rage qui n'est que l'affleurement d'une panique longtemps refoulée : panique de n'avoir pas « fait ses devoirs », de marcher vers l'abîme. Elle veut vite se renseigner sur ce dont les délégués vont parler. Comme une corneille abattant des noix elle pique des éléments par-ci par-là et arrive régulièrement aux séances d'ouverture

ignorant à peu près tout du sujet dont elle devra parler.

La conférence une fois lancée, la cloche — mais disons plutôt Corinne Mauffetard — approche trop du micro sa voix que la tension aiguise. Elle ne cesse tout en parlant de se reprendre, d'offrir des versions améliorées de ce qu'elle vient tout juste de dire. Les orateurs dans le feu de l'action prennent-ils de l'élan, elle saute de-ci de-là une phrase : une sur cinq, une sur trois, selon la vitesse. Le moment est venu d'expliquer que Corinne Mauffetard en fait n'*interprète* pas, elle fait de la *tachytraduction* : au lieu de transmettre ce que dirait l'orateur s'il parlait telle autre langue, elle transmet à toute vapeur ce que veulent dire les phrases qu'elle a saisies. Les fois où elle les a toutes saisies, ce qu'elle en fait, sans être bon, est acceptable : mais d'ordinaire elle ne les saisit pas toutes. Si elle n'a pas compris ou si elle s'occupe encore d'une phrase tandis que déferle déjà sur elle la suivante, elle laisse tomber sa proie du moment pour sauter à califourchon sur la phrase en train de naître. Cela fait parfois de sanglants non sequitur.

Ce qu'en pensent les délégués on ne l'apprend que si on les connaît. Car il est rare que ces visages impassibles et absorbés se plaignent au président ou au secrétaire à huis clos : rarissime qu'ils le fassent en séance. Mais pour ce qui est des collègues, c'est une tout autre paire de manches. Feignant la lecture mais casque toujours bien en tête, l'œil on ne peut plus perçant, les collègues ne ratent pas une syllabe. Et le travail bâclé les émeut. Comment en serait-il autrement ? Le mauvais travail, ce n'est pas, disons, à mademoiselle Corinne Mauffetard qu'on le reproche, c'est à « une voix de femme », c'est « aux interprètes ». D'où l'urgente nécessité de restreindre les dégâts : de l'éloigner du micro. Autant enlever son lionceau à une lionne ! Corinne reprend son appareil d'un geste à vous luxer l'épaule. Des interprètes peu intuitifs ont insisté.

Trois d'entre eux se sont fait griffer, un autre boxer. Aujourd'hui on lui met sous le nez des billets qu'elle ne lit pas et pendant qu'elle interprète des collègues s'amoncellent à la porte de sa cabine, cramoisés et marmonnants.

Corinne feint de ne rien voir, mais elle n'est pas tout à fait contente d'elle-même. La salle non plus ne doit pas être trop contente. Tous les interprètes — à l'œuvre ou en relève — la dévorent de leurs regards pétrifiés : le silence officiel (combien de délégués serrent les poings ? devinent-ils leur propre nombre ?) ne va-t-il pas d'un instant à l'autre être rompu par le président qui décrètera une suspension des débats, mesure aux abords anodins mais dont la portée se dégagera lorsque, séance reprise, tel interprète aura disparu de cabine ? Cela dit, la meilleure défense, c'est une attaque. Corinne se plaint ou s'indigne au micro, se retourne avec une mimique outrée pour prendre à témoin ses collègues, puis — forcenée, indomptable, marchant au feu avec tressaillements et chair de poule mais aussi avec cette fougue glacée qu'inspirent les situations-limites — continue d'interpréter. Ou encore, parfois, elle pousse au pire, sentant que la logique de sa conjoncture appelle la provocation : « Allez prévenir le président ! *Je veux* qu'il ralentisse les orateurs ! » Derrière elle les bouches s'ouvrent mais l'aboi en chœur s'immobilise dans les gorges : elle a rallumé le micro.

Corinne Mauffetard, dont la plainte incessante flétrit la précipitation des orateurs, n'a évidemment pas tort : sur ce point-là toute protestation est à peu près sûre de frapper juste. Sauf qu'en l'état actuel des choses (profession non protégée contre les abus en salle, inconscience universelle qu'une telle protection est possible) on serait fondé à soutenir qu'il faut néanmoins s'accrocher et tirer *quelque chose* de ce que disent les orateurs. Corinne souvent ne le fait pas. Comment a-t-elle duré si longtemps ?

Tentons une explication. D'abord ce n'est pas à toutes

les rencontres internationales qu'il y a des heurts. Et son mot-à-mot, anti-interprétationnel dans son fond, ne laisse pas de lui faire çà et là des amis, lesquels se disent les uns aux autres : « C'est égal, elle est fidèle ! » Il n'y a pas de froissements à tous les colloques pour encore un motif : Corinne, mouche point folle, n'accepte que ceux où elle flaire facilité. Ce détail est pour elle cardinal : elle l'observerait religieusement même s'il lui manquait de quoi boucler son mois — hypothèse privée de sens dans son cas. Aussi évite-t-elle comme la peste le secteur privé sur la place de Paris, broyeur-champion d'interprètes : elle échappe ainsi à de véritables liasses de monographies techniques lues au galop. Ensuite les méfaits de Corinne, sporadiques, n'ont pas encore formé un dessin reconnaissable *pour les organisateurs* : il en reste qui ignorent que la recruter c'est sauter dans le vide.

Et il y a une troisième raison. Corinne a un côté attachant et charmeur qui (calcul ? naturel grégaire ?) s'épanche en invitations à deux, en dîners à plusieurs, ou en soirées d'autant plus tentantes que l'alcool coule à flots dans son duplex. Et parfois l'on coudoie chez elle une ou deux sommités mineures du monde international. Corinne est riche. Corinne n'est pas ce qu'il y a de plus facile à vider de la profession.

D'autant plus qu'elle se cramponne. Elle ne tient pas à ce que des « collègues intriguants » l'enfoncent. Elle ne tient pas à dire adieu à ces envolées par temps couvert vers les ciels fauves de Sous-développée. Cessant d'être interprète, que ferait-elle de son temps ? L'interprétation c'est un tuteur pour l'enroulement d'une vie, c'est un statut, une identité. Corinne s'est récemment mise au culte du document. Sa courbe d'emploi décline toujours — appesantie, c'est certain, par l'inflation démographique dans les rangs. Se stabilisera-t-elle à quelque plancher de barbotement ? Ou mademoiselle lâchera-t-elle un de ces jours

parce que (raison aussi grotesque que souvent invoquée) devenue madame ? ou bien, nantie qu'elle est de diplômes, se fera-t-elle professeur de langues ? ou journaliste ou espionne ? Il semble en tout état de cause qu'elle aurait intérêt à se façonner une vie de rechange.

Une question monte en trombe jusqu'aux lèvres. Comment Corinne Mauffetard a-t-elle forcé l'ADIES ? Pardi, par le jeu de ces examens qui ne sont qu'expéditifs coups de sonde donnés par de complaisants camarades. Pour ce qui est de se faire écouter, tel de vos collègues ADIES à telle conférence s'est-il malgré tout cabré, refusant de vous « écouter », vous n'avez toujours pas de problème. Ce collègue a un voisin ADIES. Ce voisin a une boutonnière. Saisissez-la.

Chapitre XVIII

L'INCOMMUNICABLE

En dépit de ses nombreux travers qui minent leur dignité et parfois leur santé, les interprètes continuent à exercer leur profession. L'horreur de l'inconnu, l'accoutumance racornie expliquent peut-être pourquoi ils ne la quittent pas. Mais les honoraires rien plus que décents, les voyages par avion, les péripéties humaines et toute l'effervescence qui entoure les conférences, tout cela n'expliquerait pas que les interprètes vouent à leur profession un sentiment qu'il faut bien appeler de l'amour. Amour enfoui dans leurs profondeurs et qu'ils n'ont garde d'évoquer : délicat et vivace, cet amour est comme un féérique secret dont ils assurent la durée en ne l'exposant jamais à l'atmosphère viciée des palabres. La question se pose : d'où vient cet amour ? De ceci que leur métier est pour les interprètes l'occasion d'un intense et purgatif accomplissement d'eux-mêmes. Leur métier leur apporte des joies souveraines.

De tels termes peuvent surprendre. Il est normal que travailler de son métier s'auréole d'une certaine jouissance. Ne voit-on pas le plombier siffloter en soudant tuyau, l'industriel fredonner en signant contrat, le pilote soliloquer en négociant atterrissage, le scientifique sourire aux anges en égrénant calcul ? Point ici de joies souve-

raines, mais plutôt un bien-être ronronnant. Et il en irait autrement de l'interprète ? Oui. Parce que la jouissance née de l'action varie selon la profondeur à laquelle vous requiert cette même action : plus est grande la zone de votre être intime qui prend part à l'heureux déroulement de vos actes, plus la joie vous illumine. Et l'action qui met en branle vos profondeurs, c'est, il va sans dire, celle des créateurs en tous domaines, des défricheurs, celle dont l'œuvre proclame une stabilité imposée à des déséquilibres et une unité arrachée au chaos. Or qui sont les créateurs ? L'objectivité force à étendre ce terme au-delà de son acception quotidienne, de manière à y inclure ceux qui créent à partir d'une création préalable : et dans cette catégorie nous rencontrons aussitôt les interprètes, fussent-ils du type musical, par exemple, ou linguistique.

Évitons un malentendu. Nul ne prétend mettre sur le même plan telle interprétation extraordinaire d'une musique et telle magistrale interprétation d'un discours. La seconde, au mieux, est utile. Elle est et ne peut être que fugace. En revanche la première, au mieux, parle à l'âme. Elle supporte la quasi-immortalité que confèrent les disques. Cette distinction faite, ces deux variétés d'interprétation se rejoignent en ceci qu'elles appellent chez le sujet une exceptionnelle tension psychique lui permettant de façonner à partir du donné quelque chose qui le recrée avec vérité et vie. Non pas le produit final mais l'ampleur du don de soi, dans les deux cas, est comparable. Que le comparable se borne à cela, nous n'en voulons pour preuve que le fait que jamais on n'a vu exécutant musical prendre en grippe la musique d'autrui et refuser de la jouer, alors que l'interprète linguistique dont un beau jour le cœur se soulève à l'idée de redire ce que disent les autres, c'est un phénomène peu fréquent mais régulier.

Mais puisque revoici la linguistique, profitons-en pour départager de nouveau — le fera-t-on jamais assez ? —

interprète et traducteur. Personne ne niera que ce dernier, feuilletant ses lexiques, fabrique lui aussi du neuf et n'en tire plaisir. Simplement il serait peu véridique de prétendre que son labeur ébranle ses couches profondes. Il n'en est rien pour une double raison. D'une part on ne lui demande pas, à lui traducteur *de conférence* (à distinguer du traducteur littéraire), une prose distinguée, on lui demande des pages intelligibles. Et d'autre part il dispose de tout son temps, il n'est pas (comme l'est l'interprète) électrisé par la conscience qu'il doit sortir le meilleur de soi immédiatement — situation toujours plus ou moins paroxysmique qui, si elle ne le brise pas, le pousse à des dépassements dont il reste lui-même surpris.

Ajoutons que pour le traducteur la joie de construire est comme néantée par l'impitoyable éphémère de son travail. Et cet éphémère, ce négligeable sont mis en relief par le fait même qu'ils prennent forme écrite — forme faite pour durer et pour survivre à l'examen critique — alors que, dans le cas de l'interprète, ce même précaire se voit escamoté par le tour de force saisissant de la conversation synchrone.

Qui ne s'est pas frotté aux textes des institutions internationales aurait peine à imaginer pire insouciance à l'égard du verbe : seul compte le sens. *Réussit-on* à comprendre telle phrase ? Bonne pour le service ! Reconnaissons que si le souci du style s'ajoutait à leurs autres problèmes, les institutions internationales n'auraient plus qu'à fermer boutique. C'est néanmoins cette insouciance qui secrète d'ébouriffants imbroglios tels que celui-ci : un comité demande une version en langue X d'un document qu'il ne possède qu'en langue Y. On fourre ce papier en langue Y dans l'engrenage du service de traduction et à l'autre bout il tombe une version en langue X qu'on se hâte de distribuer aux membres du comité. Peu après des sourcils se froncent, des malentendus crépitent. Qu'y a-t-il ? Ceci :

dans sa forme originelle ce document est en langue X. Le pauvre comité a reçu une traduction de traduction. On oublie parfois que l'entente des peuples passe par le respect du langage.

Comment dépeindre cette délectation qui, lors des bons jours, soulève l'interprète en plein travail ? On s'en fera une plus juste idée si l'on se rappelle son arrière-fond : un romantisme puéril — et, la raison ne l'ayant jamais vanné, tenace — qui veut que connaître plusieurs langues est donné à seuls de rares prédestinés, et que dès lors gagner son pain grâce à cette virtuosité fait de vous ipso facto un ange habillé de soleil et couronné d'étoiles. Idée désarmée devant l'analyse mais intuable : ce ne sont pas uniquement les interprètes, c'est l'humanité entière qui la maintient en vie et, au besoin, la ressuscite. Y eut-il jamais simultaniste qui, dès son enfance multilingue, n'a pas engrangé interrogations extasiées quant à son don des langues ? Cela vous suit : cela vous hante — même quand les délégués sous vos yeux n'ont que trop manifestement oublié votre existence. Les débats interdisent-ils les morceaux de bravoure ou seulement le travail honnête, vous vous consolez en vous remémorant de quel sang vous êtes.

Voilà pour l'arrière-fond qui les favorise, mais voyons maintenant les jouissances elles-mêmes que connaît l'interprète. En gros elles naissent de ce que, en telle ou telle occasion, l'interprète accomplit sans entrave ce qu'il sait faire et aime faire. Sans entrave : détail capital. Interprète, vous voilà dans la situation où cette fois-ci (ce comité, cette séance, ces orateurs), au lieu d'être contrecarré, exaspéré dans l'exercice de vos fonctions, vous avez du champ pour trouver les équivalences véritables, vous pouvez parler bien. *Cette fois-ci* et plus que d'habitude vous vous sentez en rapport avec l'orateur, vous êtes lui-même repensant son discours et y apportant de discrètes retouches. *Cette fois-ci*

et plus que d'habitude, tout en travaillant, vous éprouvez que votre esprit s'amplifie en grandes poussées concentriques : dans la tiédeur obscure de votre immensité intérieure vous sentez que des mots vus une fois jadis et oubliés, des mots spécialisés rencontrés hier, des mots angéliquement justes, remontés par milliers des gouffres du passé et des confins de votre mémoire, respirent tout proches, disponibles à votre bouche qui en ce moment parle, prêts à la rejoindre en un éclair. *Cette fois-ci* vous embrassez votre matière et en faites ce que vous voulez. Elle est juste assez inconmode, cette matière, pour vous forcer à payer de votre personne. La cavalcade des victoires nourrit en vous une fièvre : mais fièvre sans frissons, fièvre qui est plutôt une ardente vigilance tous azimuts, une passivité intégrale s'exploitant à des fins d'une activité supérieure, un état cousin de l'état de prière. Et tandis même que vous interprétez vous êtes le théâtre d'un phénomène d'apparence magique et qui compte pour beaucoup dans le bonheur précité : vous vous entendez dire des choses dont — mais comment ? — vous ne réalisez que l'instant d'après qu'elles sont justes. Au plus fort de ces envolées, divers automatismes jouant à plein, un moi vaporeux se détache de vous et, médusé, « hors du coup », regarde faire votre moi assis au micro.

De tels moments, tout interprète qui n'est pas un fourvoyé dans la profession les a connus. Impossible, cependant, d'en parler. Les délégués, tout à leurs problèmes, seraient gênés d'apprendre que les ronronnements dans leurs écouteurs voilent des états d'âme aussi apocalyptiques. Quant aux collègues, ces brebis tondues, il faut leur mesurer le vent : sempiternellement à l'affût de *Schadenfreuden* leur permettant de vous déclasser (et ainsi de se sentir eux-mêmes un peu moins en péril), ils n'écouteront vos dithyrambes sur le métier que pour les rappeler lors d'une séance ultérieure où, interprétant, vous seriez

aux prises avec un gargouilleur pressé. Pour beaucoup d'interprètes, en effet, règne, transposée, la devise holywoodienne : « Vous valez ce que vaut votre dernier film. »

Mais l'interprète tait ses minutes de ravissement pour une raison meilleure encore : il n'y a pas de commune mesure entre la vision d'omnipotence décrite plus haut, baignée qu'elle est de poésie et comme effleurée d'une brise d'éternité, et la matière fugitive, approximative, franchement banale qu'on traite. Cette dernière vaut à coup sûr d'être rendue fidèlement. Elle ne vaut pas de mettre en marche les plus fins mécanismes de l'homme. Or elle le fait. C'est grotesque et l'on préfère n'en point parler.

Chapitre XIX

POIDS SPÉCIFIQUE DU MÉTIER

Les interprètes s'interrogent souvent sur la valeur intellectuelle du travail qu'ils exécutent. Quel rang occupe-t-il dans la hiérarchie des activités humaines — et, en particulier, vis-à-vis de l'activité de ceux qu'ils servent ? Le travail de ces derniers exige-t-il, comme les interprètes lugubrement le soupçonnent, un savoir plus étendu, une capacité plus forte de conceptualisation et d'invention ?

Pour en avoir le cœur net départageons les antagonistes. D'un côté le spécialiste (parmi les « délégués » ou « congressistes » nous ne prendrons que lui) qui, par l'étude et la recherche, se familiarise sans cesse davantage avec un fragment du réel. Et d'autre part l'interprète qui, par sa maîtrise des constantes qu'il retrouve au fil des conférences, et par son habileté devenue outil de travail, permet à des spécialistes coupés les uns des autres par la langue, de dialoguer.

Soulevons maintenant la calotte de ces deux crânes et comparons l'activité intellectuelle qui se déroule dans les deux cas.

De prime abord une différence saute aux yeux qui fait la partie belle au spécialiste. Le champ d'action qu'il habite et interroge — ce fragment du réel, ce moment de l'activité humaine — est *spécifique* et *concret* ; il n'y a aucune difficulté à prouver que champ d'action il y a. Au contraire, le champ d'action qu'habite et interroge l'inter-

prête n'est pas le fragment qui l'occupe à telle réunion et qui sera tout autre à son prochain engagement, mais la suite hétéroclite elle-même de ces fragments — plus exactement les constantes qui se dégagent de cette suite. Ces constantes, à mesure que s'étoffe la carrière de l'interprète, deviennent plus nombreuses, plus apparentées entre elles et comme répondant à des schèmes primordiaux de vie. Mais comme on peut le voir, elles forment un champ d'action qui est *général* et *abstrait* ; au regard inattentif il n'y a pas là de champ d'action du tout. Ce même regard voit en l'interprète une sorte de chien savant ou de prestidigitateur qui, imperméable aux questions qu'il traite, fait en deux ou trois langues les cabrioles attendues de lui, puis déplace son cirque pour recommencer ailleurs.

C'est inexact, nous le verrons. Entre ces deux types de champs d'action il existe certes une différence de nature : mais entre l'acte intellectuel du spécialiste et celui de l'interprète il y a identité.

Partons du principe — et rien dès l'abord ne nous en détourne — que l'interprète et le spécialiste apportent chacun à leur tâche un esprit d'une finesse et d'une vigueur égales. Dans les deux cas ces dispositions, cultivées, ont mis les sujets à même de se charpenter une intelligence pratique qu'on peut se représenter sous l'aspect d'un savant appareil de captage, de tri, d'emmagasinement, d'organisation et de reddition du réel donné (ce réel fût-il abstrait ou concret) ; appareil qui rejette les contradictions, classe les probabilités, embrigade l'utilisable. C'est un palais à jamais inachevé qui se rapprocherait de son architecture idéale à mesure que lui pousseraient de nouvelles ailes. Ce palais, cet appareil sert à maintenir chez le spécialiste ou l'interprète un mouvement intense et délicat vers le réel, dans les profondeurs toujours plus intérieures du réel. Qu'un tel appareil fonctionne, dans le cas

du spécialiste, cela saute aux yeux. Il reste à prouver dans le cas de l'interprète, mais le fait n'en est pas moins certain pour autant. (Pour éviter tout malentendu, précisons que ce chapitre ne revêt tout son sens que s'agissant d'interprétation consécutive : celui des deux modes de travail qui demande davantage des interprètes.) Et ainsi c'est grâce à cet appareil, à cette intelligence pratique que l'interprète identifie son champ d'action — ces constantes qui se détachent à chaque nouveau sujet traité — et y fait ce que lui seul sait faire : saisir, avec la sûreté du somnambule, de complexes rapports épistémologiques, apercevoir les distinctions à mesure qu'elles se dessinent, séparer l'accessoire du déchet, produire (comme par une brusque agglutination d'éléments mis en étroite présence) des synthèses ; et ensuite dire dans une autre langue ce qu'a dit l'orateur — idéalement, dans les termes qu'aurait employé ce dernier si, parlant bien l'autre langue, il s'en était servi. L'intelligence pratique mise en jeu par l'interprète n'appelle pas moins de précision, d'énergie, de ressources en tous genres que celle du spécialiste.

(Et mentionnons pour mémoire qu'un « spécialiste » bilingue ne saurait remplacer un interprète. La preuve n'en est plus à faire. Seules saura-t-il redire en langue étrangère des idées qu'il connaît comme sa poche, et pourvu que l'intervention soit courte. Que l'une de ces deux conditions vienne à manquer et c'est pour le consécutiviste improvisé — et pour l'assistance — l'enfer du phrase-par-phrase. Ne parlons même pas de la simultanée !)

Où tout cela nous mène-t-il ? Devons-nous, en fin de compte, pour ce qui est de leur rang ontologique, de leur degré de gloire dans la cité humaine, renvoyer le spécialiste et l'interprète dos à dos ? Non. Car ici enfin l'interprète et le spécialiste cessent de faire route ensemble.

Le spécialiste ne se borne pas à surnager dans le *hic*

et nunc, il œuvre vers un aboutissement apothéotique : après X années de trimage c'est la découverte, l'ouvrage-source, la doctrine novatrice, le haut poste convoité, le remède-miracle, le produit qui éclipse les autres, la nouvelle manière de voir ou de penser. Explorant sans trêve son microcosme, le spécialiste débouchera un jour ou l'autre dans l'universel ; s'évadant de l'obscur non-être de sa pupe, il rejoindra dans un multicolore battement d'ailes l'humanité — quand bien même ce ne serait que par le biais d'une discrète tache rouge au revers du veston. En bout de course le spécialiste digne de ce nom aura, d'au moins une longueur, rapproché l'homme de son état d'*intégrité*, de cet état premier où n'existait point d'inimitié entre l'homme et l'homme ni entre l'homme et la matière.

Cela n'est pas vrai pour l'interprète. Tout au plus pourrait-on dire qu'à force d'effleurer des sujets variés et d'y retrouver d'immuables lignes de base et des articulations éternelles, il en vient à être traversé par des aperçus touchant le savoir humain total. Aperçus, cependant, qui auraient la qualité magique et stérile des visions que connaît l'homme en état second : la beauté qui en rayonne, l'harmonie supérieure révélée, ne peuvent se récuser — mais ne peuvent non plus se dire ou apporter aux hommes un mieux-être. Cela tient à deux causes. La première c'est qu'une synthèse des connaissances ne se conçoit qu'à partir de sujets apparentés, et ne porterait que sur le tronc qu'ils partagent. Une synthèse, par exemple, des sciences chimiques, physiques et mathématiques irait jusqu'au point, sans doute distant, où l'une de ces disciplines n'est plus concernée — et pas au-delà. En revanche, une synthèse des connaissances en métallurgie, en économie politique et en théologie dogmatique n'irait nulle part. (Les fameuses « constantes » portent uniquement sur la morphologie partielle, apparente pour l'interprète, de tel ou tel sujet, sur la méthodologie à laquelle ce sujet se plie durant cette

conférence donnée ; elles ne sont au vrai rien de plus que des constatations de bon sens étayé de culture générale, parfois de quelques lectures spécialisées, et ne servent qu'à vite défricher le terrain afin d'y planter pour la mémoire des repères. Souvenons-nous que — sauf pour les « permanents » dont les sujets de conférence collent de plus ou moins près à la matière dont s'occupe leur organisme international — souvenons-nous que les interprètes abordent tour à tour et à la suite, mettons, le monnaie scripturaire dans les États africains, le chlore, les femmes-policiers, les accélérateurs linéaires de particules, le bois, les oligo-éléments, les feux et balises de pistes d'atterrissage, le vol à voile, le lait, la neuropsychologie industrielle.)

L'autre raison pour laquelle les interprètes sont empêchés de mettre en valeur les intuitions fulgurantes qui leur viendraient sur le savoir humain, c'est qu'une telle entreprise se campe un peu trop en dehors de leur lancée vitale pour qu'ils puissent sans danger y consacrer beaucoup d'eux-mêmes. Le métier pompe tout. Ici, prenons garde. Souvent il suffit de taxer d'impossible un événement pour le faire échoir ! Aussi admettons qu'un interprète, profitant de son temps libre, compose une étude qui braque un éclairage nouveau sur ce que vit et connaît son époque. Une telle étude s'inscrirait en dehors et, en un sens, au rebours de sa carrière d'interprète ; à coup sûr n'en serait-elle pas le couronnement, pas plus que ne le serait pour lui l'acte de gagner le slalom ou de publier des souvenirs sur les orateurs qu'il a connus. Or l'interprète n'a pas trop de toutes ses énergies. Son job n'est pas de surpasser les délégués ou de les prendre à revers, c'est, en serviteur assidu, de comprendre et de faire comprendre. On ne lui en demande pas plus ; on lui demande, cependant, *cela* — et ce n'est déjà pas si facile. A-t-il donné toutes satisfactions possibles ? Il n'en sait trois fois rien, il ne peut que l'espérer. Mais sourdement, comme d'un

prurit intérieur, il se rend compte qu'il doit être mieux que bon : il doit rester parmi les meilleurs ; autour de lui, inexorablement, monte la marée des nouveaux ; c'est un flot qui le noierait s'il ne se débrouillait pour occuper toujours les hauteurs. De sorte qu'en fin de séance, les voix s'étant tues, il est pour lui plus doux — plus prudent — d'éteindre son cerveau, de s'en aller bras ballants, l'œil aventureux, cancaner, dilettante professionnel qui, quels que soient ses malheurs, ne savourera jamais assez le fait d'échapper à la vie de bureau.

Les années ont passé, les rides sont venues, les cheveux sont tombés : les « spécialistes » ont accédé à des niveaux plus élevés de l'être, les interprètes n'ont pas bougé. Comme les bébés et les tout jeunes chimpanzés, durs (en un sens) à discriminer, qui plus tard se sont mués en adultes humains et vieux chimpanzés, faciles à discriminer.

Mais ne romantisons pas pour autant le spécialiste ! Il a été noté ailleurs en ces pages qu'imbéciles et raseurs n'affligent que rarement les rangs des interprètes. Cette vérité-là a son pendant en celle-ci : le monde des « spécialistes » comporte en son sein un nombre appréciable de francs casse-pieds. Dépeignons les choses en toute objectivité : avec leurs horizons de dactylos dopées, les interprètes présentent néanmoins quelque chose de vivace, de drolatique, d'au courant qui, surtout lors d'une mission longuette en Sous-développée, fait passer plus vite le temps aux délégués qui en ont momentanément plein le dos de leurs pairs.

Tranchons le mot : l'interprète, c'est la vedette de cinéma du spécialiste.

Il n'y a pas de quoi baisser la tête. Il n'est pas dit que l'Éternel préfère, au charme des interprètes, la Légion d'honneur ou les usages fraîchement découverts de l'yttrium.

Chapitre XX

SUR LE DIUAN

Afin d'inspirer confiance, les interprètes aiment à se donner pour des techniciens ou pour d'inoffensifs ronds de cuir. Ils ne sont rien de la sorte. Ils appartiennent au monde du spectacle — à son aile la moins folichonne — et s'ils font de leur mieux pour ressembler à la grisaille administrative qui les emploie et les écoute, ils n'en sont pas moins cousins de comédiens. Mais non, fait paradoxal, cousins de traducteurs. Bien que les interprètes bousculés se voient souvent contraints de remplir des tâches de traducteur oralement et à un train d'enfer, il n'y a pas de parenté entre eux : leurs univers se touchent mais ne s'entremêlent pas.

Le traducteur coulant un texte dans un moule étranger fournit un travail dans le même sens que n'importe qui d'autre dans l'organisme qui l'héberge — ou qui l'engage, s'il traduit à la pièce. Sauf maladie (et la question tombe alors d'elle-même) ou sauf négligence qui aurait grand-peine à se défendre d'être volontaire, le traducteur n'est jamais en situation de devoir fournir malgré lui un bâclage. Il connaît les langues ? Il a ses dictionnaires et ouvrages spécialisés ? Il a des collègues qu'il peut consulter sur place ou par téléphone ? Il a du temps pour méditer, se ressaisir ? Au vrai on se demande comment il s'y prendrait pour remettre autre chose qu'un travail convenable.

(Et quand bien même son texte ne serait pas reluisant, que peut-il lui arriver de pire qu'une demande de le revoir ?) Le traducteur, tout comme la dactylo qui tape ses pages ou le chef de service qui paupières mi-closes le surveille, est jugé à long terme ; il n'entre pas dans la nature des choses, pour ces salariés, que leur carrière se joue sur leur « performance » d'une ou deux après-midi. Leur vie est un train-train prévisible que seules d'intermittentes embarquées vers le mieux gardent du sommeil des plantes.

Tout cela n'est pas pour nier que chef de service, traducteur et dactylo fournissent un labeur qui se paie parfois au prix de tension nerveuse et de lassitude. Simplement il s'agit de bien voir qu'il existe entre ces trois salariés et l'interprète deux différences radicales : la première, c'est que leurs bourrasques d'effort seraient-elles même taxantes, les trois salariés en sortent toujours avec des réserves inentamées d'énergie : au contraire, la condition normale, à tout le moins fréquente, de l'interprète est de finir sa journée essoré, incapable de rien de plus ambitieux que, drink en main, de river une prunelle sur le petit écran : quiconque en doute n'a qu'à se demander pourquoi les simultanistes se relaient au micro toutes les demi-heures. La seconde différence c'est que dans leur activité de bureau, les trois salariés n'ont jamais dans les côtes le fer rouge d'une nécessité péremptoire, sourde aux faux-fuyants comme aux excuses, et exigeant d'eux une réussite *dans l'instant qui suit* — sans quoi leur carrière en prendra un coup. Au contraire, cette nécessité souveraine associée à la menace, l'interprète vit avec elle. Sans doute ne la sent-il pas constamment comme un aiguillon : parfois il connaît des séances où il étouffe des bâillements. Mais le danger n'est jamais loin, il doit veiller au grain : nul ne sait ce qui, telle la foudre tombant d'un ciel bleu, peut tout à coup emplir les écouteurs. L'interprète se trouve *ex officio* jouant sa peau. (Ces observations, soit dit en

passant, s'appliquent peu aux interprètes « permanents », liés par contrat à un organisme international ; elles visent avant tout les interprètes « free-lance », c'est-à-dire une majorité déjà grosse, proliférante, qui à chaque conférence s'attelle à un sujet neuf.)

A l'inverse des trois salariés que nous avons vus, l'interprète en mauvaise posture ne peut recourir à la mise au point qui blanchit. Qu'il n'éteigne pour ainsi dire jamais le micro sans en faire une, cela n'en rend pas ce réflexe moins inutile : personne ne l'entend, personne n'a qualité pour l'entendre — et quelques oreilles ostensiblement sympathiques sont une protection plus qu'illusoire. Il en résulte que, fût-il blanc comme neige, il ne peut rien changer à la réalité qui envahit les esprits à la suite d'une performance objectivement mauvaise. Et c'est ici que, sous vos yeux, s'évanouit l'univers administratif, supplanté par l'univers du spectacle. Un amuseur qui ne passe pas la rampe crie-t-il pouce ? Peut-il, face à la salle, épiloguer sur son échec ? Il ne peut que souhaiter des mémoires courtes ou tenter sa chance ailleurs. Nous avons vu, il est vrai, que depuis l'avènement de l'interprétation simultanée l'interprète ne devient plus point de mire dans le silence. Il n'en continue pas moins à se produire pour un public, quand bien même celui-ci ne consisterait que d'un seul délégué. Et de toute façon l'interprète se produit devant le public de ses collègues. Interminablement, tel un ruban roulant qui alimente une trémie, il envoie cette pâture qu'il cuisine aux consommateurs : à l'unique ou aux nombreux délégués et à son ou ses collègues. Les délégués, pour leur part, ne voient pas l'interprète ou le voient mal, ils ne s'interrogent pas sur son compte, et, suivent-ils sans peine, l'oublient. S'ils gardent malgré tout de lui un souvenir crépusculaire, c'est pour se demander si l'on peut baser sur les *mots* de la « traduction » (et non seulement sur son esprit) une réplique. L'interprète défaille-t-il ?

Les délégués courbent alors le dos sous la pluie, ronchonnent entre eux, jurent de se rattrapper sur les procès-verbaux et compte-rendus analytiques qui sortiront plus tard. L'interprétation doit être bien piètre pour qu'ils portent plainte.

Si les délégués n'écoutent pas vraiment, il n'en va pas de même pour les collègues. Ceux-là sont un aéropage qui vous épie et ne dort point. Un aréopage qui éternellement instruit votre procès et, sans idée précise en tête, fondera — aujourd'hui, demain, durant les mois à venir — son verdict à celui d'autres aréopages afin de vous jauger, de vous juger, de vous reclassifier, de conclure que vous êtes à éviter ou à rechercher. Tous ces collègues, il va sans dire, triturés par le même mécanisme. Vous-même, interprète, délibérez au sein d'aréopages.

Technicien ? Fonctionnaire accomplissant son petit travail dans la quiétude de l'ombre ? En vérité l'interprète au micro est un homme de théâtre qui, monté sur les planches, joue son va-tout. Sauf qu'à l'inverse du comédien il s'adresse à un auditoire qui n'en est pas un, qui se compose — nous l'avons vu — de deux publics dont ni l'un ni l'autre ne réagit en auditoire. Pour le public des délégués, l'interprète brillant est celui dont on ne remarque pas l'existence. Pour le public des collègues, l'interprète qui en ce moment opère la conversion linguistique n'est pas un créateur d'illusions à qui s'abandonner, c'est un rival à passer au peigne fin. Les collègues lui font cela et lui le fait à eux. Ces manèges, comment le nier, sont navrants de bêtise, sauf que les simultistes n'ont pas le choix : ils sont obligés de poursuivre ces manèges, élément capital dans leur lutte pour la vie. Autrement dit leur espionnage réciproque repose sur le bon sens. Ne leur est-il pas vital de savoir qui parmi eux sont les aigles et qui les fruits secs ? Et si des collègues les consultent pour former équipe ? Et si eux-mêmes recrutent ? Et si,

voulant se libérer pour un contrat plus alléchant, ils se cherchent un remplaçant qui ne causera pas d'histoires ? N'oublions pas l'essentiel : ils veulent en savoir au maximum sur leurs collègues afin d'avoir sous les yeux, par effet de contraste, une image aussi nette que possible d'eux-mêmes.

Comédiens donc, et s'épiant les uns les autres au nom du bon sens. Mais le bon sens n'est pas seul à les pousser. Il y a aussi, il y a surtout les émotions.

Mentionnons tout d'abord l'appétit qu'éprouvent les interprètes pour les questions linguistiques : fascinés par les dextérités sémantiques, par le bilinguisme qui fait se méprendre sur la nationalité du parleur, ils ne veulent rien perdre d'un spectacle qui donne souvent à glaner quelque frisson de connaisseur. Mais cette attitude positive, au demeurant, ne s'étend pas loin. Dans son acte qui l'exprime le mieux, l'interprète n'admire pas : il écharpe.

Cela est si vrai que certains interprètes, désireux de secouer cette prédestination peu attrayante, à tout le moins de prendre à son égard du champ, affirment qu'ils n'éreintent pas à l'instant où ils éreintent, ou que s'il leur arrive de le faire (et avec, convenez-en, quelles justifications !), ils ne le font pas en cette occasion-ci. Certains autres interprètes ne disent de leur collègues que du bien. Ce serait là sainteté si ce n'était en fait, car les simultistes médiocres ne manquent pas, une manœuvre intéressée, fille soit de la crainte (comme ça on ne dira pas de mal de moi !), soit d'une sorte de pari (ma gentillesse finira bien par me valoir des offres de conférence !). L'attitude la plus seyante — le silence — seuls l'observent ces quelques rois de la jungle, les interprètes émérites, résolus à ignorer les intrigues et à ne s'intéresser qu'au travail.

On en donne toutes les explications possibles, puis la question, comme si elle n'avait jamais été posée, se pose à nouveau : qu'est-ce *au fond* qui rend les interprètes si

exceptionnellement cancaniers ? Plusieurs faits concourent à cela ; mais peut-être serait-ce déjà s'approcher de la réponse si l'on s'avise que, observateurs avides, prompts de pensée et de parole, souvent cultivés, ils inclinent à se sentir subtilement dégradés par leur travail : par ce à quoi se réduit aujourd'hui leur travail. Voilà déjà une fureur à purger. On tape sur ce qu'on trouve à portée de main. A cette fureur s'adjoignent d'autres émois : mes collègues ont cassé du sucre sur mon dos, ils sont certains de le faire, attendez, je vais leur montrer qui je suis et que X, Y et Z — je finirai bien par toucher un détracteur passé ou à venir ! — ont à leur tour de bonnes raisons de se méfier. Outre cela, niera-t-on qu'étriller un collègue absent apporte une jouissance ? Et puis le juge à qui rien n'échappe met-il sa lumière sous le boisseau ? Ouvrez-vous, bouches ! Allez-y, langues !

Ainsi, les incitant au potinage, les interprètes souffrent d'une mentalité d'écorchés vifs — et ce ne sont pas les réalités de leur vie qui la leur ôteraient ! Nous avons vu que, leur micro sitôt allumé, ils passent en jugement devant leurs pairs ; or le verdict qui émane de ces derniers ne demeure pas un vain bruit de corridor, il touche à leur réputation, c'est-à-dire à leur gagne-pain. Fait troublant à plusieurs titres. Entre autres parce qu'en une certaine mesure, faible pour les grands chevrons mais réelle même pour eux, les interprètes dépendent abjectement d'autrui. Ce pelé, ce tondu de congressiste ou de délégué qui n'a rien à dire à son groupe mais qui leur inflige quand même une logorrhée fumeuse, il faut vaille que vaille en faire un message cohérent en une autre langue. Ce phraseur n'a, croirait-on, aucun désir d'être interprété, il n'apporte pas la moindre coopération ? peu importe !... se l'envoyer ! (Imagine-t-on un médecin auscultant un patient qui téléphone ? un avoué conseillant un client cachottier quant au problème qui l'amène ?) S'étant débattus contre des

cauchemars faits orateurs, des as se glissent parfois hors de cabine en tâchant de rire : « Je voudrais me cacher le visage ! »

Voilà les conditions dans lesquelles le simultiste éprouve que sa carrière repose en bonne mesure sur ce que ses concurrents disent de lui. Quoi ! Ces rivaux lunatiques, venimeux, brûlés de passions, ce serait eux qui décideraient s'il travaillera moins ou plus ? (Car les délégués encaissent plus qu'on ne penserait possible, avec une résignation de Saint-Sébastien. Et en l'absence de plaintes, les organismes réengagent les mêmes.) Oui, ces rivaux ont ce pouvoir. De quoi donner des coups de poing aux murs ! Mais ici intervient un phénomène qui revêt quelque allure de prodige insondable : le verdict — ce verdict multiforme, sans cesse renouvelé, cherchant son équilibre — ne s'écarte pas trop d'une saine évaluation de l'intéressé. Miracle dont l'explication gît sous la main. Par trop universel, le dénigrement ne convainc plus ; aussi bien les interprètes ont un besoin impératif de savoir, de manière réaliste, ce que valent leurs collègues.

Dans tout cela, on le voit, flotte une horreur. Il y en a même plus d'une. Car outre celle qui accompagne la *performance* (et qui est la rançon de ses côtés exaltants), le métier d'interprète de conférence en comporte une autre. Dans le cinéma ou le théâtre, chaque artiste offre une spécialité : un style de triomphe sur la vie, un jeu de gestes, un regard, une voix qui le dotent d'un coefficient, si faible soit-il, d'irremplaçabilité. Cela n'est pas vrai pour l'interprète. Lui n'est jamais irremplaçable. Evincé pour insuffisance ou par complot, il ne laisse pas plus un vide que n'en laisse une tasse d'eau retirée à un lac.

Une horreur encore flotte — invisiblement — autour des interprètes, sentie seulement par quelques-uns d'entre eux. Telles les mouettes qui à coups de bec achèvent leurs diminués, les interprètes hâtent le processus de mort pro-

fessionnelle du confrère chez qui il semble entamé. Ils ne recommandent plus le pestiféré, ils ne le recrutent plus, ils répandent autour de son nom une peur. Cette gourmandise pour l'événement un peu macabre, définitif — l'effaçage d'un rival qui peut vous piper contrat — comment n'y pas reconnaître l'ivresse qui fait s'écraser la tourbe au pied des échafauds ? mais il faut y reconnaître tout autant un exorcisme : un mauvais esprit est en nous, on le chasse, ensuite tout ne peut aller que mieux. Et en fin de compte il faut y discerner le réflexe d'une corporation qui ne veut pas mourir. Un réflexe à défaut de structures professionnelles, c'est peu ; mais c'est mieux que rien. Quelque forme que prenne l'exécution, des interprètes ne manqueraient pas pour opiner que la corporation s'arrête court, que des avionnées entières de collègues seraient à éloigner des micros. Mais pour cela il ne faudrait, à la tête de l'ADIES, rien de moins qu'un bourreau armé des pleins pouvoirs. Personne n'en veut. La profession, cette bouffie, continuera donc à enfler jusqu'au coup de sang.

Un dernier mot touchant les jaseries sur les personnes. Ces diffamations et exclusives, ces repérages d'infériorités, ces doutes, ces parodies hilarantes, les interprètes en sont d'autant plus fertiles que l'état endémique chez eux, prudemment masqué de désinvolture, est l'agitation. Cet état les caractérise au départ (se seraient-ils faits interprètes sinon ?), mais le métier l'exacerbe : il faut qu'ils bondissent de chose en chose, aiguillonnés par un souffle, qu'ils fuient le calme qui pour eux n'est jamais contemplation mais abattement. Ils font penser à ces pièces industrielles dont on teste la résistance en les soumettant à des vibrations si rapides que l'œil n'en voit trace : on ne les décèle qu'en posant sur ces pièces un quelconque objet, lequel se met aussitôt à ramper. De même en est-il pour les interprètes qu'on voit à deux ou en groupe, causant à bâtons rompus : un nom est-il prononcé, le voilà canardé

de commentaires dont on aimerait autant que le collègue absent n'en sache rien.

Voilà donc les pressions qui poussent les interprètes à s'entretenir perpétuellement les uns des autres. Et cependant il leur arrive de se reposer : ils parlent alors métier.

Faut-il accepter tel engagement d'un jour, de trois jours à quelques mois d'ici ? Se faire remplacer n'est pas toujours possible et peut-être que l'employeur, échaudé craignant l'eau froide, ne veut pas lâcher le bon simultiste qu'il a retenu. On peut certes la décliner, cette offre. Et si rien d'autre ne vient ? Repousser de parti pris les contrats minces, cela ne vous expose-t-il pas à n'être plus pressenti par les organisateurs qui un jour en auraient un gros ? Et il y a ce vieux dilemme tourmentant du bas tarif parce que le travail se fait en « grande équipe » (deux interprètes ou plus par cabine linguistique) et du tarif élevé (« petite équipe » : l'employeur qui y recourt fait, avec l'accord de l'ADIES, l'économie d'au moins un interprète). Pour la rémunération c'est le passage du simple au simple et demi. Combien d'engagements au tarif peu affriolant l'interprète soucieux de ses rentrées peut-il refuser ?

Tel sujet, tel comité ne vous disent-ils rien qui vaille ? Il faut alors, le plus aimablement du monde s'excuser. Ce n'est pas tout. Peut-être a-t-on des raisons massues pour ne point vouloir coudoyer untel. *Achtung!* Est-il engagé, sera-t-il pressenti pour ce colloque auquel on vous sollicite aujourd'hui ? Allons plus loin. Interprète, vous êtes allé faire votre numéro sous les ciels soyeux de Nairobi, dans l'éther de Mexico, à Jakarta-l'embuée, à Rio, à Stockholm, à Tunis... — et, vous gardant bien d'en souffler mot à âme qui vive, vous avez comme règle de n'accepter que les conférences qui vous emportent dans des terres nouvelles. Ou alors c'est le contraire. Gavé de

desserts géographiques, le « Nil novi sub sole » ayant tué en vous l'explorateur, vous dites au revoir *in petto* à ces salons aériens qui glissent par-dessus péninsules, golfes et archipels comme un doigt sur une carte et vous n'êtes désormais plus « libre » (désolé ! navré ! merci encore !) — à moins que la conférence ne se tienne dans votre bon petit, chaud petit Paris, Genève, Londres, New York, Bruxelles, Rome ; auquel cas rien ne vous empêche d'être parfois « libre » pour travailler dans une de ces villes dernières nommées, qui ne sont après tout qu'une banlieue de la vôtre.

Tout cela est fort bien ; mais celui qui a refusé une conférence dans une ville voisine ou par-delà un cortège d'horizons, celui-là peut ensuite, trouvant son portefeuille vide, se raviser. Est-ce dans ses intérêts de rattrapper ce qui a été lâché ? Est-ce possible ? Veut-il offrir de soi ce spectacle-là ? Et les conférences X et Y — plus intéressantes — qui se préparent, n'auront-elles pas besoin d'une combinaison linguistique comme la sienne ? En tout état de cause l'interprète free-lance qui entend survivre ne peut y couper, il doit se faire goulet d'étranglement d'une mer de renseignements.

Discuter les uns des autres ou échanger des ragots professionnels, les interprètes ne font que cela. C'est une manie, un destin, une calamité. De loin en loin ils en prennent conscience : écœurés, ils se surveillent. Allons, et cette émission télévisée ? et ce roman autour duquel on mène grand bruit ? mon appartement repeint ou ma voiture égratignée ? et cette boutade du directeur-général ?

Et voilà le pivot, le délicat aiguillage qui si volontiers se dérègle pour retrouver sa direction favorite : parler d'un directeur-général, aucun mal à cela, on est en effet à salubre distance du vase clos surchauffé dans lequel les interprètes passent leur vie. Sauf que le directeur-

général — où donc a-t-il lancé son mot ? Mon dieu, lors d'une séance du comité exécutif de tel ou tel organisme. Et vous voilà réengagé dans l'embranchement fatal ! Comment dès lors éviter de vous reperdre dans l'horrible jungle merveilleuse ? L'instant d'après il n'est plus question que de contrats, de chefs interprètes, de tarifs, d'incidents de séance, de collègues mauvais coucheurs ou de collègues « bien », d'hôtels à l'étranger, des embûches de la simultanéité. Y revenant, les interprètes donnent un peu l'impression de retomber sur la plante des pieds après s'être, aussi longtemps qu'ils le pouvaient, tenus sur les pointes. Ceci n'est sans doute pas vrai pour tous les interprètes, mais pour bon nombre d'entre eux on peut affirmer que leurs autres préoccupations n'ont pas de racines, elles sont transitoires et ne font que parasiter l'obsession immanente ; elles peuvent paraître libération vers d'autres sujets, elles sont uniquement répit des nerfs après quoi l'interprète rafraîchi replongera dans les vivifiantes incandescences du métier. Si toutefois des pensées extérieures se mettent pour de bon à concurrencer l'interprétation, voire prennent le dessus — troubles sentimentaux, marotte absorbante, seconde profession — le châtement ne se fait pas attendre. L'interprète perd pied et, en une ou deux saisons, on n'entend plus parler de lui. L'interprétation est jalouse, elle requiert tout l'homme.

De tels cas sont rares. L'interprète jouit d'un avantage que ne connaissent pas tous les hommes : sa vie a un centre. Le perdre, ce serait flotter dans les espaces infinis sans savoir où sont haut et bas, est et ouest. Sort à éviter. Certes, la profession d'interprète a des à-côtés ingrats, mais il est de fait qu'elle le place, lui tout petit, aux avant-postes de l'univers en devenir. Tous les sujets, au début, sont arides ; certains sont hermétiques. Cependant à mesure qu'on entre en eux, ils se gonflent de sens, se nimbent d'une espèce de gloire. Et l'interprète qui s'avance dans

ces sujets, en sort, y rentre, erre en eux un peu partout, cet interprète repousse mal la tentation de croire qu'il fait partie de ces groupuscules aux dehors bonhommes qui administrent et remodelent notre monde ; de croire qu'il est, comme le délégué, en gésine de choses nouvelles. Or qu'est-ce qui introduit le simultiste au sein même de cette toute-puissance sinon l'exercice de sa profession ? Il en arrive tout naturellement à voir en elle un soleil donneur de vie. Passé quelques années, rien d'autre pour lui n'est réel, n'a de saveur ; il se fait passionné du type décrit par Balzac, comme ces collectionneurs qui ne vivent que pour les objets d'art, ces parlementaires qui s'endorment en ourdissant politique, ces cinéastes qui éprouvent le monde et eux-mêmes en termes de film ou ne les éprouvent pas.

C'est donc à la fois l'urgence économique et une prédilection spontanée qui font que l'interprète est habité par son métier depuis le réveil jusqu'au moment où, éteinte la lampe de chevet, il s'endort.

Ce qui précède décrit le gros des interprètes. Mais il existe bien sûr des exceptions : des interprètes de première force, aguerris par des années devant les micros, invulnérables aux surprises, et qui exercent leur profession sans en être dévorés. Ces cracks sont à l'interprétation ce que sont au pugilat ces agiles obèses, les lutteurs de sumo. Les moins jeunes parmi eux inclinent à s'offrir des vacances annuelles qui équivalent à une demi-retraite.

Cette agitation cachée mais permanente, ce qui-vive, cette polarisation de l'être vers tout ce qui touche à l'interprétation, impriment une forme particulière au psychisme des interprètes. Des traits apparaissent chez eux qu'on retrouve — grosso-modo, ceci demeurant vrai malgré les inévitables démentis vivants — chez les comédiens, les journalistes et les Américains. Les êtres composant ces groupements tendent à se montrer affables, spontanés et

avertis ; mais aussi inconstants et opportunistes. Et tant pour les interprètes que pour les journalistes et les comédiens on peut dire qu'imbéciles et bassineurs parmi eux sont rares. Qui le niera ? Les interprètes tranchent avec ceux qu'ils servent. Mais ce que leur personnalité peut offrir de divertissant se paie au prix d'un manque de sérieux dans leurs amitiés et leurs amours, au prix d'un esprit batifoleur, ennemi des approfondissements qui enfantent les grandes réponses. Indissociable de la force même des interprètes, ce dernier travers se rencontre jusque dans la linguistique, les interprètes ayant le plus souvent une connaissance moins fouillée des langues que les traducteurs. Ces derniers doivent s'étaler sur papier. Un effort *minimum* de style est attendu d'eux ; on veut lire, non déchiffrer. Alors qu'au contraire les interprètes peuvent, durant toute leur carrière, faire aller avec la grisaille passe-partout de conférence — gauche aux premières armes, lisse après quelques années : chétive quant à la sémantique, mâchant et remâchant sans honte les mêmes façons de dire, mais fourmillante de *trucs*, mais devenue un outil de compréhension notionnelle contre quoi personne ne songerait à s'insurger. Cela dit, il arrive à longs intervalles qu'un orateur se hisse dans le langage soutenu ou dans la citation poétique. Que fait l'interprète ? Disons, et c'est le plus probable, qu'il n'est pas un de ces rarissimes virtuoses qui peuvent improviser au pied levé un morceau d'anthologie ou qui tient en lui-même à portée de pharynx tout le trésor littéraire de sa langue ou de ses langues actives. Bon interprète sans plus, il resservira le message en ce parler qui n'est qu'un brouillard d'abstractions, de clichés et de périphrases, recourant à la lingua franca des conférences, à ce jargon qui, à part les brisements techniques qu'apporte chaque nouvel engagement, exhibe une pauvreté complaisante qui ne serait tolérée dans aucun écrit. Les délégués comprennent de quoi il

s'agit ? L'idée a été transmise ? L'interprète — pour peu qu'on pense à le chercher des yeux — aura droit à un sourire.

Que dire, à présent, sur les amours et les amitiés des interprètes ? Pour ce qui est de l'amitié, qu'on veuille bien excuser cette généralisation, mais elle semble vérifiée en d'assez nombreux cas pour qu'on ose la faire : chez les interprètes comme chez les membres des trois groupes cités plus haut, c'est l'adage « Loin des yeux loin du cœur » qui règne. Peut-être faut-il voir en cette vérité moins une disposition native qu'un conditionnement du psychisme par un mode de vie. Interprètes, journalistes, Américains et comédiens exhibent une assez nette composante romanesque. Maintenir en soi à travers voyages, surmenages, déménagements, le souvenir de personnes qui vous furent chères, maintenir avec elles un lien réclame plus qu'une facile générosité, cela réclame des sentiments profonds et intégrés à l'être : une confiance en ses jugements : de l'énergie. Cela exige un don de soi. La vie est un tourbillon où l'on a du mal à tenir son cap : il faut survivre : il est plus simple, sinon plus sensé de faire la part du feu, de lâcher ce qui ne sert plus hic et nunc. Ces hécatombes humaines ne sont-elles pas compensées, de façon menue ou riche selon les périodes, par les inépuisables amitiés de rencontre ? Ainsi va la vie.

Quant à l'amour conjugal, on apprendrait que tel interprète dans la force de l'âge vit toujours avec son premier conjoint qu'on croirait à un malentendu. Les statistiques sur ce point n'existent pas, mais tout porte à supposer que, chez les interprètes, le divorce surclasse le mariage en fréquence. Comme les journalistes, les comédiens et une proportion déjà grande et toujours grandissante d'Américains. En plus de quoi, comme partout ailleurs, il y a les liaisons. Celles-ci ne s'affichent pas trop en raison du bourgeoisisme environnant qui pourrait vous

le faire payer. Et il y a, encore une fois comme partout, ces drogués du sexe pour qui tout voyage professionnel est une équipée érotique : l'on sollicite non les collègues mais les autochtones. Et il y a enfin le petit groupe de ceux qui ne se sont jamais mariés pour la meilleure des raisons.

Tout cela n'a rien que de très « normal » et prévisible. Sauf pour les divorces en surnombre, les mœurs sexuelles des interprètes sont en gros celles de tout le monde.

Mais ce serait mal comprendre ces interprètes que d'imaginer que la sexualité ou le mariage tiennent dans leur vie une place comparable à celle de leur envahissante et scintillante profession.

Chapitre XXI

SUR LES JUIFS

Beaucoup de Juifs exercent le métier d'interprète de conférence. On les reconnaît à leur nom — encore qu'on puisse s'y tromper et qu'il soit des noms dont les propriétaires ne les annoncent qu'avec l'aparté bon enfant : « Vieux nom alsacien ! » On croit aussi pouvoir reconnaître les Juifs à leur physionomie. Besogne épineuse que celle-là, les anthropologues étant d'accord quant à l'inexistence d'une *race* juive. Et comme les célèbres traits de caricature ornent quantité de têtes méditerranéennes et moyennes-orientales, les repéreurs de Juifs à-qui-on-ne-la-fait-pas se portent candidats pour le ridicule. Ensuite il y a ceux qui passent inaperçus parce qu'eux-mêmes ou leurs parents, n'en pouvant plus, se sont fait appeler Smith ou Dupont ; mais s'ils n'ont plus ni la religion de leurs pères ni l'appartenance visible à la communauté des « Juifs », on peut se demander s'ils n'ont pas tout bonnement réussi leur numéro de disparition. Un dernier moyen de cataloguer les Juifs parmi les interprètes : ils vous le disent.

Combien sont-ils dans la profession ? Les statistiques, ici aussi, font défaut, mais il ne semble pas qu'ils puissent représenter moins de 25 % des effectifs. Si l'on dit 50 %, en revanche, on sent que c'est exagéré. Tenons-nous en à l'inepugnable « beaucoup ». Ce qui n'est pas pour nous étonner. Fuyant de pays en pays, cette collectivité a eu, au

long de son histoire, de bonnes raisons pour se découvrir la bosse des langues.

La présence marquée des Juifs dans la profession est évoquée ici parce que, bien connue, elle pique les curiosités. Ensuite parce qu'à cause du grand nombre de personnes qu'elle met en jeu, elle fournit d'idéales conditions de laboratoire à quiconque veut étudier les points sur lesquels les Juifs (en l'occurrence les interprètes juifs) diffèrent des autres (des interprètes non-juifs) : en un mot, à quiconque veut prendre une bonne fois son parti quant aux faits dont peut ou non s'autoriser — quand ce ne serait qu'au sein d'une profession déterminée — l'antisémitisme du crématoire ou du salon.

Elle joue dans cette enquête un rôle-clé, cette forte présence des Juifs parmi les interprètes. Il n'est pas rare que défenseurs et détracteurs de Juifs connaissent mal ceux dont ils parlent, qu'ils n'aient pour tout bagage qu'un petit nombre d'expériences personnelles qui les ont marqués et que, pour les apparences, ils arment d'un coefficient. Lorsqu'ils s'expriment ils ne témoignent pas sur une chose vécue. Et chacun a une fois ou l'autre connu l'antisémite qui proclame que son aversion pour les Juifs est purement *physique* mais dont les cils vibratiles ne perçoivent les messages qu'en présence de renseignements sûrs — faute de quoi c'est la basculade dans les méprises. Ces personnes n'éclairent pas le sujet. En place et lieu de cet acte, elles émettent des bulletins sur leur bile.

Prenons, au contraire, un non-Juif qui depuis des années fréquente des Juifs, et ceci dans un contexte de collaboration survoltée où chacun, défendant ses intérêts, ne garde pas longtemps le masque. Celui-là peut parler sans craindre un nouvel arrivant qui lui ouvrira les yeux. Sera-t-il impartial, pleinement libre ? Il ne peut que vouloir l'être et agir en ce sens : mais du moins dispose-t-il, par définition, de moyens accrus. Versons en outre au

dossier que le présent observateur, catholique, n'est juif en aucun des sens possibles, ni non plus par alliance.

Deux grandes questions sont à poser. En premier lieu, les interprètes juifs — qu'on croit avoir identifiés — causent-ils aux interprètes non-juifs on ne sait quel malaise ? Sont-ils insupportables d'une manière plus insupportable qu'il n'arrive aux autres de l'être ? Ensuite, les interprètes juifs ont-ils un comportement, individuel ou collectif, qui les distingue ?

Pour la première question le plus simple est d'aller d'emblée à ce que de toute manière on n'éludera pas : le passage en revue des griefs traditionnellement reprochés aux Juifs. Il est vrai que la désapprobation que nourrissent certains envers les Juifs exhibe un caractère diffus, global, insaisissable. Néanmoins, dès qu'elle doit se dire, elle se cristallise en un cortège plus ou moins immuable de chefs d'accusation. C'est eux que nous mettrons sous la loupe — ayant au préalable, par égard pour l'intelligence du lecteur, évacué les postes du genre « hypersexualité », « meurtre rituel », « conspiration en vue de conquérir le monde ».

Que dire du poste « lâcheté » ou « refus de se battre » ? On n'en parle plus tellement ces dernières années, quand on ne l'a pas carrément abandonné. (Il est piquant de noter en passant que l'antisémite un peu madré tire prétexte de ce revirement forcé pour faire valoir qu'il est libre de préjugés — tandis que son mépris touchant les vertus guerrières en défaut, désormais inemployé, il le redirige aujourd'hui vers l'Arabe.) Mais le monde des armes n'est pas celui des interprètes : voyons plutôt leur monde à eux, dans lequel ces mêmes carences trouveront ou non leur expression. Qu'en est-il des interprètes israélites, font-ils preuve de moins d'intrépidité lorsqu'il s'agit, sur le plan professionnel, de protester, d'exiger ? D'une

façon générale la corporation entière exige et proteste trop peu, comme il a déjà été vu. Cela dit, dans leur servilité résignée, dans leurs héroïques coups de tête solitaires, les interprètes se valent. Impossible, à moins de solliciter les faits, de discerner des courants ethniques dans leur comportement.

« Matérialisme. » On aurait mauvaise grâce, à notre époque agnostique sinon athée, de flétrir chez les Juifs une désaffection envers Dieu. Par peur du grotesque l'on s'en garde bien. Mais l'on ne cesse pour autant, s'agissant des Juifs, de murmurer le mot *matérialisme*. Voyons ce qu'une telle imputation peut signifier dans le cas des interprètes israélites. Qu'ils ne travaillent que contre espèces sonnantes, rarement pour des motifs « spirituels » ? Qu'à l'heure des règlements ils se livrent volontiers à des calculs d'épicier ? Encore une fois, ces comportements sont le fait de tous les interprètes — et de tous les hommes, peut-on ajouter. Voici qui est incontestable : à moins qu'une atonie oblomoviste, une imprévoyance béate ou d'importantes ressources venant d'ailleurs ne les désintéressent de leurs revenus d'interprétation, les simultistes vérifient tous avec brio les sommes (honoraires, frais de voyage, manques à gagner, indemnités de séjour) qui leur reviennent et prennent plaisir à chapitrer les trésoreries sur la réglementation financière de l'ADIES. Et il peut arriver que les tout nouveaux ou les réputés travaillent pour rien : les premiers pour se faire un nom, les seconds par générosité envers une cause. Non pas — prière de noter — au rabais, mais gratuitement : l'Amicale l'autorise. Quelqu'un se révèle-t-il « juif » dans ces différents procédés ? Pour l'affirmer il faut avoir perdu le respect des mots.

Nous voici maintenant à l'« arrivisme ». Disons tout de suite qu'a priori celui-ci ne peut que malaisément avoir un sens chez les interprètes : le bizuth flageolant palpe pour sa prestation la même liasse que le vétéran aguerri. Oui,

mais il y a deux tarifs : le tarif bas pour « grande équipe (deux interprètes au moins par cabine — tarif *Machin* et satellites) ; et le tarif élevé pour « petite équipe » (travail en partie seul — tarif organisations non- ou intergouvernementales). Les interprètes juifs se feraient-ils remarquer en raflant trop de « bonnes » conférences, laissant les restes aux *goï* ? Répondre que non ne suffit pas, il faut de plus comprendre que de telles pratiques sont impossibles : pour s'attirer des engagements l'interprète ne dispose que de l'opinion qu'on a de lui (est-il bon interprète ? bon collègue ?) et de l'emplacement de sa ville domiciliaire plus ou moins commode pour l'employeur (lequel vise à comprimer les frais en recrutant autant que possible sur place ou dans les villes les moins éloignées du lieu choisi pour la conférence). A part cela il y a — domaine réduit — les échanges de bons procédés, les conférences qu'on offre à tel bon copain (et bon interprète) qui renvoie l'ascenseur. Que reste-t-il pour l'arrivisme ?

Les postes de chef interprète. Traitement annuel rondelet et pas vraiment besoin d'interpréter soi-même. Sur seize chefs interprètes que l'auteur connaît personnellement ou de réputation, trois seraient israélites (mais il est des Lévy et des Cohen qui n'ont de juif que le grand-père !), et peut-être qu'en définitive quatre le sont. Ou cinq ? Mais quoi ! Allons-nous, prenant la relève de la Gestapo, mesurer les angles faciaux, vérifier les aïeux ? A partir de quel moment laisse-t-on les gens vivre ? En tout cas si les renseignements figurant ci-dessus sont fondés, les Juifs en tant que chefs interprètes, eu égard à leur nombre probable dans la profession, pourraient bien être sous-représentés. Qu'ils le soient ou non, ce sont très exactement d'ésotériques critères administratifs, d'après et courtois marchandages qui mettent en place un chef interprète ; enfin désigné, celui-ci représente l'aboutissement d'une lutte entre factions dans son organisme inter-

national ; et si un critère fantaisiste entre en jeu, ce ne peut être que celui de la « représentativité géographique ».

Un grief qui ne disparaît jamais tout à fait du réquisitoire — bien qu'on ne l'entende qu'en milieu culturel fruste — c'est que les Juifs, quand ils ne sont pas « trop » intellectuels, le sont d'une manière « négative » ; leur esprit serait « caustique ». N'y a-t-il là rien de vrai ? Si, il y a quelque chose. Mais force est d'ajouter aussitôt qu'il ne s'agit pas là d'un trait inhérent mais d'un trait acquis : voilà ce qu'un interminable séjour en milieu chrétien mais non christifié a imprimé en la collectivité juive. Tout au long de son histoire durant notre ère, cette collectivité s'est vue agressée par l'irrationnel et l'arbitraire. Malgré sa résistance, un certain optimisme vital en elle, celui qui aide à affronter chaque nouveau jour, a été sapé. En plus de quoi, pour bon nombre de ses membres non moins que pour ceux de chrétienté, Dieu est devenu moins immédiat — ou croyable. En fallait-il plus pour qu'une horreur de la vie — faible, il se peut, mais mesurable — touche ses profondeurs ? L'intellect lui-même, dans cette collectivité, ne pouvait qu'en être infléchi. Cet intellect, cet esprit ne se défait pas dans le désespoir mais il s'y grille le bout des ailes, il oppose à tout le réel une prédisposition sceptique et — c'est la forme de l'espoir qui lui reste — résolument rationaliste : il aborde toute chose avec un détachement qui glisse volontiers vers l'irrespect et le sardonisme. Rien là de surprenant. Disons au contraire que si les Juifs, avec leur bivouac millénaire en terre réticente, n'en avaient pas été marqués, on se verrait devant un problème philosophique de taille : comment expliquer la présence parmi nous de surhommes ? Ce problème n'existe pas.

Tout cela dit, voyons maintenant si les simultistes juifs s'affichent par un tour d'esprit spécialement railleur ou nihiliste. A cela, une seule réponse possible : ce tour

d'esprit, les interprètes l'ont tous ! Contrecoup sans doute de leur évincement de la salle, de leur métamorphose en viabilité : les interprètes sont condamnés à se cramponner à une chose qui les repousse, ils ne font plus partie de la vie qui se déroule là-bas, ils sont à leur corps défendant rejetés sur les à-côtés bouffons et par trop humains des débats. Et puis il faut bien aussi se venger un peu des divers tourments qu'apporte toute séance ! Il faut se venger de ce qu'on n'est pas soi-même délégué.

Voyons, enfin, le poste « esprit de clan ». Que de nombreux Juifs en soient imbus est notoire. C'est à la fois pesant pour le monde ambiant et recommandé pour ceux qui ont toujours, sous une forme ou une autre, le problème de la survie. Mais les Juifs interprètes, eux, ont-ils cet esprit ? Se heurte-t-on par intervalles à des indices, déplaisants pour les exclus, d'une fraternité plus serrée au cœur de la corporation des interprètes ? L'auteur de ces lignes ne peut parler que de ce qu'il a lui-même vu ou entendu dire. Jamais rien de cet ordre n'est parvenu à sa connaissance. Et si enclins que soient les interprètes à se plaindre les uns des autres, il n'a jamais, non-Juif accueillant la confiance d'un semblable, appris que des collègues israélites se faisaient la courte échelle ou se liguèrent pour se tailler une tranche disproportionnée du marché. Ce témoignage assume un certain poids si l'on se rappelle que la profession d'interprète de conférence comprend bon nombre d'Allemands et de Russes — membres de nations qui ont toujours eu pour le Juif le coup de dent allègre. D'autre part l'on connaît le cri de ceux qui honnissent les Juifs sans toutefois vouloir sembler emboîter le pas aux *Einsatzgruppen*¹ : « Individuellement oui, en groupe non. » Or les Juifs forment dans la profession la collectivité de loin la plus massive.

¹ Escouades S. S. d'extermination d'ethnies indésirables.

Ainsi donc ce témoin-ci, engageant sa bonne foi, répond sans ambages : non, à la question de savoir si les Juifs dans la profession y sèment un quelconque trouble. Passons maintenant à l'autre grande question. Les interprètes israélites, pris isolément ou dans l'ensemble, ont-ils une manière d'être ou d'agir qui, si inoffensive soit-elle, les désigne ?

La réponse à cette seconde question se dessinait déjà dans la réponse à la première. Voyons cependant la chose de plus près. Quels sont les caractères par lesquels, si tant est qu'un portrait diffamatoire appris par cœur n'éteigne le jugement, on reconnaît les Juifs ? Une intelligence vivace et à l'aise parmi les abstractions, un penchant à l'introspection, une hypersensibilité qui se teinte volontiers de paranoïa (ou l'inverse : la peau devenue corne), un opportunisme bardé d'impudence (ou l'inverse : une pureté de cœur, voire une innocence qui se défend mal contre le monde), un fonds fraternel qui, au plus fort d'un conflit, n'oublie pas tout à fait que l'adversaire est lui aussi humain et que des souffrances mal surmontées expliquent sans doute sa conduite. Ces traits généraux n'apparaissent-ils, en général, que chez les interprètes juifs ou surtout chez eux ? Ils apparaissent plus ou moins chez tous les interprètes !

Or comme les Juifs ont autant le droit de présenter des particularités psychologiques ou sociales que n'importe quelle autre collectivité et qu'en fait les interprètes parmi eux n'en présentent pas par rapport à leurs autres collègues, on peut se demander pourquoi. Parce que la profession d'interprète, en plus de drainer les Juifs, fait ressembler à ces derniers tous ceux qui y accèdent. Cette profession attire des personnes faites pour un certain genre de situations ou capables d'y survivre ; davantage, les incertitudes, les périls, les électrisantes alertes auxquels elle soumet ses membres développent en eux des anticorps, des

agiletés qui sont ceux que les Juifs, depuis l'ère chrétienne, ont eu à se constituer. Sans synthétisations éclair qui rééditent le coup d'œil ancestral jugeant l'opresseur, sans don au moins passable de divination des cœurs, sans talent pour déjouer les pièges ou s'en arracher, sans esprit d'audace et d'improvisation porté au niveau d'un art, sans une vitalité qui par moments paraît une ruée irraisonnée vers la vie — sans ce bagage, pas d'interprète. Les interprètes non-juifs (chrétiens, Gentils, caucasiens — appelons-les tout sauf du *misnomer* nazi « Aryen ») qui au début ne répondent pas à ce signalement, y répondront trois ou quatre ans plus tard. Le métier l'exige. Et s'il subsiste après cela quelques petites différences, l'atmosphère civilisée et cosmopolite dans laquelle se fréquentent les simultistes suffit à les gommer.

Comme personne n'aime se voir agrégé à une minorité faite de mal-aimés, cette analyse est sûre d'être contestée. Non, on ne peut nous prendre pour des Juifs ! diront certains non-Juifs, qui n'y ont jamais pensé mais qui estiment soudain qu'il y a un principe à défendre. A quoi l'on ne peut que répliquer : vous vous distinguez des interprètes juifs ? Ceux-ci se distinguent de vous ?

De quelle façon ?

Entendons-nous. Le témoignage rendu ici ne prétend pas s'étendre à toutes les situations de par le monde où existe une minorité plus ou moins grande de Juifs. Rejetant le romantisme doctrinaire, le présent témoin se borne à parler de ce qu'il connaît personnellement. Et s'il en parle c'est pour attaquer l'idée, axiome pour les antisémites, qu'une forte concentration de Juifs dans une collectivité ne peut s'empêcher d'être nuisible ou fâcheuse. Il s'agit de porter aux antisémites un défi auquel il n'est que deux réponses : prétendre que le témoin est un menteur — mais alors il faut dire comment — ou bien admettre

que dans un cas, chose que les judéophobes déclarent impossible, les griefs contre les Juifs se défont. Il s'agit de rendre humiliante pour les antisémites leur démarche intellectuelle, cette démarche dont voici le spécimen-type : « Les hommes de plus de 70 kilos inclinent au cambriolage. Consultez donc les statistiques si vous ne le croyez pas. voyez tous les monte-en-l'air qui dépassent ce poids ! »

Le présent témoin ne recherche qu'une chose : faire connaître ce qu'il a vu et compris. Ceux qui préfèrent à leur propre expérience un folklore empoisonné, qui trouvent exaltant de s'associer à une conspiration camouflée (à peine avouée à soi-même) contre des semblables, ceux-là continueront de leur côté de porter leur témoignage d'insanité et de mystification. Ils éviteront tout dialogue. Néanmoins si l'on est gros d'un contre-témoignage, on doit le porter. Et il est faux que, comme certains le prétendent, rien de ce qu'on dira n'aura d'effet. Si c'était vrai, il en serait de même des calomnies ; or celles-là, à leur manière, paient. Seuls les fous ne sont pas influençables. Que le reste des hommes le soient, une preuve suffisante en sont ces phénomènes comme l'« esprit du temps », les nouvelles idéologies, les conversions — enfantés non par les mouvements aveugles des molécules mais par la parole de l'homme. Or donc, que peuvent espérer ceux qui mettent à nu, dans un cas précis mais qui pourrait avoir valeur représentative, la niaiserie et l'inavouable qui composent l'antisémitisme ? Que les récupérables de bonne foi à leur tour comprennent. Quant aux autres, on ne peut qu'espérer leur faire craindre d'étaler trop au grand jour l'escroquerie homicide qu'ils fomentent.

Oui, c'est là le but de ces lignes : gêner ceux qui voient en les Juifs autre chose que des *alter ego* : mettre en défaut — exercice peu taxant ! — leurs avertissements, leurs certitudes. Et l'occasion est belle car — cela aussi répétons-le ! — la profession au sein de laquelle se mène cette

enquête en est une où les Juifs fourmillent. Impossible d'arguer d'une documentation trop maigre.

Il faut pousser plus loin car on touche ici à cet univers qu'ignore la sociologie ou la psychiatrie : le mystère du mal. Dans ce mépris, cette haine, se tapit une offense qui se sait et s'accepte, à l'amour : à ce minimal amour informulé pour la création, pour ses semblables, amour qui, sans même intervention de religion, anime l'homme « normal » pleinement adulte. Sous sa forme vulgaire cette offense à l'amour, c'est le plaisir que l'on prend à s'unir à d'autres contre une minorité dont la petitesse même cingle la hargne. Sous sa forme haute c'est le rejet — pratique mais aussi métaphysique — de Dieu par le rejet de ceux qui, comme nous tous, renouvellent son image. On n'évacue jamais si bien Dieu qu'en s'en prenant à ses frères vulnérables et pauvres. Minoritaires, les Juifs sont vulnérables ; ils sont pauvres du fait que toujours, quelque part, leur droit à l'existence est contesté. Comptes en banque et hauts faits de guerre n'y changent rien.

L'acharnement grinçant ou velouté que mettent les plus lucides des antisémites à accabler les Juifs provient aussi de ce qu'ils ne pardonnent pas à ces derniers d'avoir introduit dans le cosmos la Lumière du monde, qu'ils sont eux-mêmes bien décidés à ne pas accueillir. Le Christ historique n'est plus à portée de nos coups, mais il y a toujours ceux dont il est issu et qui, d'une manière voilée, le continuent : nier leur qualité d'homme, voilà qui est délectablement concret et apporte un accomplissement de soi d'autant plus capiteux qu'on fixe d'un œil immobile le mal qu'on fait. Les haïra-t-on, les frappera-t-on jamais assez, ces Juifs qui ont donné au monde son signe de contradiction ? Et si l'on ne peut supporter d'y voir si clair en soi, on n'a qu'à inverser les choses et se dire qu'il faut faire regretter à un peuple d'être « déicide ». Le tout est

d'être nombreux et d'accord pour piétiner des visages.

Revenons-en, pour conclure, aux interprètes. Nul besoin de dire que les raisons proposées pour expliquer le manque de présence juive *sensible* dans une profession pourtant surabondant de Juifs, tout judéophage les trouvera irrecevables. Que des non-Juifs puissent se confondre avec des Juifs ! Cela relève de la provocation. Comme c'est néanmoins vrai cela laisse le problème entier *pour les antisémites*, et c'était là le but de ce chapitre.

Il n'a été parlé dans ces pages que des Juifs. Parce que, s'agissant d'interprètes de conférence, il n'y avait pas lieu de parler d'autre chose ! Mais il va de soi qu'un même déblayage critique s'impose — qu'il mène où il voudra ! — dans les situations où sont en cause ces autres frères humains : Arabes, Noirs, Indiens sud-américains, I n t o u c h a b l e s en I n d e, Catholiques en Ulster, protestants en *Hispanad*, gitans partout, Koréens au Japon, etc. Ces collectivités ont droit à ce que, à toute occasion, leur dignité humaine leur soit rendue urbi et orbi ; à ce que soit rappelée leur irréductible appartenance à la race humaine ; à ce que l'espoir d'être traités comme tout le monde — espoir des plus humbles mais aussi des plus essentiels — leur soit donné. Aux rejetés qui sont comme eux des hommes, les hors-de-danger doivent cela. Et ils se doivent d'agir afin qu'eux-mêmes demeurent des hommes.

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XXII

SEIZE CONFESIONS

Hortense Carnavalet : *Repas assurés.*

« Pendant sept ans j'ai fait l'Usine de la Paix, le *Machin*, quoi, à New York. Ville inhumaine qui ne cesse de vrombir et d'étinceler. Qu'a-t-on à se dire, les indigènes et nous ? Au *Machin* nous vivions en quelque sorte coupés du monde — et dans un sac à serpents ! Intrigues, rivalités, haines, collègues qui vous bêchent, qui vous donnent, qui vous battent froid. Et avantageux avec ça ! Ne pensant qu'à leur ancienneté ou leur rang administratif, prêts à vendre leur mère pour qu'on les appelle lors d'une parlote au sommet avec le Secrétaire-général. Et au milieu de cette puanteur, des conférences passionnantes. Dans le pire bla-bla politique, toujours quelque chose. Maintenant je suis à Bruxelles, au DEUR — Défense de l'Europe. C'est le jour et la nuit. Les collègues, là, sont des frères. Pas besoin d'avoir les yeux derrière la tête pour empêcher les coutelas de sortir. On s'entraide, on s'aime bien d'une manière tranquille qui

fait penser au couvent. Mais, Seigneur ! l'ordinaire des comités ! Jour après jour ces gens qui se connaissent trop bien causotent en même temps autour d'une table ovale — et vous, vous vous esquintez pour mettre ça tour à tour en français et en anglais. Qu'est-ce qu'on doit entendre !

« '...which means we can't to DIRG until DORG has passed on SAPEUR to SANKEUR¹. — M-merci, m-monsieur le prés... Mais si DORG brûle la date-limite, c'est contre nous que SAPEUR se retournera. Ne l-l'oublions pas, DORG, c'est l'union de DRAG et de DRUG, avec fonctions DREK... Je vous remercie. — Still, Mr. Chairman, we've got to do DIRG². — C'est sûr. savez-vous. Merci, président. Mais DORG ne sait rien faire avant que COMPTEUR et BANKEUR n'ont pas donné quitus l'un à l'autre. Voilà... Franzke, tu l'as le papier ? Voici ce que mon sous-comité propose. Que TECCOM 2 et PLAN-COM 3, ensemble, sortent en vitesse un *four-owe-five*³. Pour SAPEUR c'est là déjà un peu de DIRGage, si je pouis dire. Merci. — A sub-DIRG we can always over-DIRG later on, Mr. Chairman⁴. »

« Les orateurs se chevauchant, on ne sait si l'on doit plutôt finir une intervention en cours ou la lâcher en faveur d'une autre intervention qui marche depuis déjà cinq secondes — et si on ne le fait pas séance tenante on aura sabré cette seconde tirade, le début en tout cas. Et quand on n'a pas ce problème on en a un autre. S'entendre mâchonner au fil des demi-heures des idées qui n'en sont pas, des mots qui subitement perdent pour vous tout sens et ne sont plus que des sons, ça vous met très vite dans

¹ '...ce qui veut dire que nous ne pouvons nous occuper du DIRG avant que DORG n'ait transmis SAPEUR à SANKEUR.'

² 'N'empêche, monsieur le président, que nous devons régler l'affaire DIRG.'

³ Un *'quatre cent cinq'*.

⁴ 'Sous-DIRG que nous pouvons toujours sur-DIRGuier plus tard, monsieur le président.'

un état second, puis ça pousse au sommeil. Or il faut continuer. Pas question de se délester sur le collègue qui, d'ailleurs, est parti se promener ou qui, assis à votre coude, est noyé dans *le Monde* ou *The Times*. Quoiqu'il arrive, à tout prix, remuer les mâchoires. Parfois l'impression me saisit que j'ai dans la bouche du coton hydrophile et que je suis obligée, à longueur de journée, de le mâcher.

« Franchement c'est au DEUR que je me suis mise à boire. Jusqu'ici on n'a pas remarqué. En tout cas pas une goutte avant déjeuner. Et à table, sous les regards, je ne prends que du Perrier. Mais enfermée chez les dames, je ne fais ni une ni deux, je lampe ce qui aurait dû aller avec. Comme ça je survis. Je ne crois pas être la seule.

« Parfois des lubies me prennent de me jeter sur le marché free-lance. Mais je n'ai qu'à en parler à ceux qui en vivent pour me pelotonner avec soulagement dans le DEUR.

« Qu'ai-je fait de ma vie ? Comment suis-je tombée dans l'interprétation ? Dire que j'ai un doctorat en droit, que j'avais déjà un peu plaidonné avant — ah, l'amour ! — de m'embarquer pour New York et pour le *Machin* !

« Mais qui sait ? Bonko, ici — Michel Cardigan — lui et moi sommes *très amis*. Nous aimons les mêmes choses, nous voyons la vie du même œil. Lui qui comprend tout, on dirait néanmoins qu'il n'a pas encore compris que... Je sais : il a déjà un mariage brisé qui lui coûte une pension alimentaire, il a peur. Mais enfin quand même ! Oh, cela se fera. Ne rien brusquer. C'est toujours une porte de sortie pour nous les femmes. »

Yuri Smerdiakov : *C'est moi.*

« Vous me connaissez, c'est moi, Yuri Smerdiakov, 51 ans, né à Constantinople de parents sephardi, élevé au Canada, citoyen danois, parisien jusqu'au bout des ongles.

« Chef interprète ? Disons plutôt que je suis *entrepreneur* d'interprètes, je suis leur impresario, leur trouve-contrat, mais aussi leur défenseur et leur ami. Combien de jours d'interprétation est-ce que je distribue tous les ans à mes collègues : mille ? deux mille ? Dans tout le Marché commun et en Suisse on me connaît bien. Il arrive aux organisateurs de pester contre moi. Aux interprètes, jamais. Ce n'est pas surprenant. Je mène pour eux — pour eux et moi — le bon combat. Je ne perds jamais de temps à me fâcher. Je distingue l'obstacle, je fonce dessus, je le renverse. Ce n'est pas avec moi qu'on fait des entorses aux textes et à l'esprit de l'ADIES ! Et quand je peux obtenir de meilleures conditions pour mes collègues, ou plus d'argent, croyez-moi, c'est gagné d'avance.

« Qui suis-je ? Vous avez parlé de Moyshe Dostajewski, qui vous a dit que je suis fier. Ha, ha ! Ce cher Moyshe refuse de me comprendre parce qu'il souffre de n'être pas à ma place. Fier, moi ? Au contraire je me tiens proche de l'insécurité, des embêtements, des espoirs de tous ceux qui, comme souvent je le fais moi-même, interprètent pour vivre. Je veux qu'on se sente libre de me dire tout. Mais voyez-vous, être un ami sûr ne veut pas dire être ami comme cochon. Non, je ne suis pas l'égal des interprètes, nom d'une pipe ! Mettons, si vous voulez, que je ne sois pas aussi cultivé, bien né, gentil, etcaetera, je n'en suis pas moins, en un sens précis, au-dessus d'eux. Ecoutez-moi. J'ai pour eux le pouvoir de leur offrir ou de ne pas leur offrir du travail. Eux ont le pouvoir de dire merci. C'est un fossé entre nous. Et afin qu'eux et moi ne tombions pas

dans des rapports aussi faux que gênants, il faut que je joue un certain rôle. Je sais qu'ils préfèrent ça, les interprètes.

« Connaissez-vous Houston Cadpeace ? Le chef interprète de l'Office mondial d'aide aux Pays arriérés ? Avec les free-lance qui viennent le voir, il badine, il se confie, il fait des blagues contre lui-même, il est toujours de votre côté. Il ne dit jamais : Untel, je ne suis pas très content, ne rappliquez pas pendant un semestre — ou ne rappliquez plus. Une telle, vous êtes brave au possible, mais vous ne connaissez pas l'anglais. Voilà ce qu'il faudrait leur dire. Non, Houston sourit, vous paie une bière — ou, signe des plus funestes, un whisky ! — et vous assure qu'il vous appellera. Douze ou quinze cadavres gémissent encore autour de lui, inemployables pour diverses raisons, principalement parce qu'ils ne savent pas interpréter, mais ils ignorent qu'en ce qui le concerne lui, Houston Cadpeace, leur compte est bon, *finita la commedia*. Voilà où mène la camaraderie à outrance. Cette camaraderie n'est que lâcheté.

« Non, il faut, du côté preneur de travail, des questions, des réflexions qui ne franchissent pas les lèvres. Et du côté donneur de travail, des délicatesses, des ignorances voulues, de majestueuses lenteurs dans les volte-faces.

« J'ai trop d'énergie, oui, trop d'idées, trop de volonté. Des projets naissent en moi, si détaillés et si osés qu'ils m'éveillent la nuit. Projets pour créer du travail, pour mieux le répartir, pour enseigner les langues, pour faire fructifier l'argent que gagnent les interprètes. A ce sujet il y a travail *hé-naurme* à faire ! Qu'est-ce qu'ils font de leurs disponibilités, nos collègues ? Comptes-épargne ? Boursicotages ? La Bourse, quand on n'a pas les connaissances ou le temps, mieux vaut ne pas y toucher. Les comptes-épargne c'est comme vouloir conduire de Marseille à

Paris en première vitesse. Me croirez-vous si je vous dis qu'il est possible de toucher au long des années, en moyenne, du quinze pour cent ? Non pas les années fastes, où l'on touche bien plus, ni les mauvaises années, où il arrive qu'on perde — mais *en moyenne*. Je pense ici à un système presque entièrement ignoré du grand public. Et je pense à un exemple de ce système qui sur trente années a produit bon an mal an du quinze pour cent en moyenne — et vous savez ce que durant ce temps on a pu traverser comme récessions ! Deux collègues, mais qui sont surtout deux amis véritables, ont compris. Ni eux ni moi n'en parlons aux autres, crainte qu'ils ne nous soupçonnent d'être, qui sait comment, intéressés. Bref, pour ne parler que de moi, écoutez bien : en 14 ans j'ai sextuplé mon avoir. J'aimerais tant que tous nos collègues en fassent de même ! Mais je ne dirai rien pour les mettre sur la voie. Je parlerai seulement si l'on me demande conseil.

« Tout ce mouvement, tous ces efforts... vers quel but ? Ce sera bientôt fini. J'ai un cœur qui proteste. Il sent l'énergie qui trépide autour de lui dans tous les autres organes et il se demande dans quelle galère on a bien pu l'embarquer. J'y pense sereinement chaque jour, je suis de plus en plus près de la chose la plus incroyable, la plus importante dans la vie d'un homme : sa propre mort. A mesure que j'en approche je sens que quelque chose d'énorme, non loin de moi, grossit progressivement, sera bientôt insoutenable ; à d'autres moments je sens qu'une lumière s'intensifie quelque part où je ne puis encore la voir et que — je ne pourrais dire comment — je suis concerné. Voilà deux ans que cette idée ne me quitte pas. Bien entendu je n'en dis mot à mes collègues. A part la sociabilité du travail, je suis seul, ils sont seuls ».

Pamela Brioché : *la Mawabongaise*.

« Vous ne pouvez pas savoir comme c'est bien, Baouagoubou. Kikoro et moi nous aimons nous promener le soir, après la cuisson qui fait vibrer le ciel et la terre. En quelques pas nous voilà loin des lueurs falotes, nous déambulons la main dans la main sous les rosaciers dont le lendemain l'odeur imprègne encore les vêtements. Tiédeur immobile sous les constellations équatoriales. Silence du monde arrêté où, de loin en loin, vous arrive affaibli l'aboïement d'un chacal, la plainte d'un singe Grand Galago.

« Kikoro est le ministre des transports du Mawabongo. Nous habitons, à Baouagoubou, un interminable bungalow cerné de haies vives ; parfois c'est l'eau qui manque, parfois l'électricité. Cinq serviteurs nous semblent tout juste suffisants. Je me souviens confusément de l'euro-péenne que j'étais. Mes passeports français et britannique moisissent dans une caisse. J'ai aujourd'hui un beau passeport mawabongais façon léopard. Je *suis* mawabongaise, et ne m'en porte que mieux.

« Je ris en pensant qu'au début on ne voulait pas que j'exerce ma profession ! La femme d'un ministre, pensez donc ! Mais Kiko m'avait promis que, si on se mariait, je pourrais continuer. Des personnalités politiques ont fait pression sur lui pour qu'il m'en empêche. Afin que tout soit bien clair, Kiko en a appelé au Président Honoré Biga-Baga (*aux deux cents rides*). Taillé en hercule, il est futé comme un renard. Il a fait valoir au Président qu'il était honorifique pour notre république qu'une interprète *mawabongaise* collabore à des conférences. De plus les Américains nous subventionnent pour que nous boudions les Chinois. Comme ils ont un interprète à eux, l'amour-propre national n'exige-t-il pas que le chef de notre état ait le sien — c'est-à-dire moi ? Kiko a mis le Président dans sa poche.

« Il me laisse aller où je veux. Quelque chose comme une fois par mois je me sangle dans un coucou assourdissant qui m'emmène tantôt à Nairobi, tantôt à Monrovia, à Tunis, à Dakar, à Addis — et aussi, c'est arrivé, à Madrid ou Nice. Kiko aime ça. C'est la preuve qu'il a une femme dynamique et moderne. Et puis il aime être seul pour réfléchir.

« Quand nous nous retrouvons, Seigneur ! C'est le calme avant l'orage. Il a les yeux plissés, la voix étouffée. Il se fiche doucement de moi. Lui qui est ingénieur, il aime jouer les nègres ahuris frais sortis de la brousse. Il me traite en grande dame blanche qui l'honore en venant étudier ses mœurs dans son humble case. Il me fait rire aux larmes.

« Nous expulsions les domestiques — de préférence au cinéma avec nos deux enfants. Dehors le concierge-garde veille, ou dort, dans sa guérite. Je deviens la petite femme qui n'embête plus l'homme avec ses pensées. Je suis une plage et il s'abat sur moi comme ces falaises d'eau océanique. Avez-vous jamais palpé la laine spongieuse sur une tête d'Africain ? Leur peau est un velours. Aux mains et aux pieds la couleur s'éclaircit avec bavures : ça a l'air de dire que leur noirceur n'est qu'un peinturlurage.

« Personne, il me semble, n'arrive à croire que lui et moi ayons vraiment quelque chose à nous dire. Les préjugés sclérosent les esprits. Nous nous disons tout et notre vie, au fond, c'est ça. Lui ne cache ni à lui-même ni à moi qu'il est content de s'être approprié une blanche. Il est le premier à se moquer de cette attitude et pourtant il reconnaît qu'elle est en lui, comme dans à peu près tous les Noirs. Moi, j'aime être femme de ministre — et je le lui dis ! J'aime plus encore, ça aussi je le dis, m'être coupée sans retour de tout ce monde blanc qui se prend pour un dieu. Car après six ans on ne peut plus dire 'la foucade de Pam'. Le mariage et deux enfants vous

mettent une fois pour toutes dans un autre camp.

« Nous avons des bagarres parfois. Quelque chose remonte en lui de ses ancêtres et il veut gouverner ma pensée. Plus il a été bête et méchant, plus il se repent après et me traite en chose précieuse. Entretiens je ne manque pas une occasion de devenir fille du pays. Combien de fois ai-je assisté à des anniversaires, des mariages, des enterrements ! Avec deux Mawabongaises délurées j'ai fondé un club politique féminin : pour que les femmes ici prennent conscience de leur poids et s'intéressent aux destinées de la nation. Je mijote un projet. Quand je lui en parle, Kiko en fureur agite les bras. 'Il n'y a qu'une blanche folle pour penser à ça !' il dit. J'aimerais faire venir un jour tous nos amis, des voisins, comme pour un baptême ou un rite tribal. Et puis me faire noircir de la tête aux orteils, avec nouvelle photo dans le passeport. Quel pied de nez aux blancs ! »

Marie-Claude Möller-Kröss : *Voir rouge*.

« Si je pense que les crimes de Staline étaient moins graves ? Entendons-nous. Ils valent, en tant que crimes, ceux d'Hitler. Assassinats, terreur policière, tortures, camps de concentration, génocide, antisémitisme (inavoué sous Staline), on a du mal à se préférer un salaud. Seulement il y a une différence. Hitler commettait ces actes afin d'asseoir l'exploitation de l'homme par l'homme, afin d'insuffler une nouvelle vie à un ordre laissé pour compte par l'Histoire. Tandis que Staline, monstre tant que vous voudrez, menait un Etat dont les principes veulent pour l'homme la sécurité, l'égalité véritable, l'accomplissement de soi par le travail, la pleine possession de son être sans annexion bouffonne d'un *deus ex aeternitate*. Quoi qu'on puisse dire d'autre à son sujet, Staline allait, lui, dans le sens de l'Histoire ; comme disent les textes sacrés, vers les lendemains qui chantent. De sorte que les crimes des deux tyrans — disons plutôt : des deux systèmes — sont aussi graves. Mais ceux de l'un sont acceptables, ceux de l'autre ne le sont pas.

« Ne vous emballez donc pas ! La Révolution c'est la sage-femme des sociétés neuves. La parturition n'est jamais une fête. Quatre-vingt-neuf, c'était des roses ? Est-ce que la Révolution américaine n'a pas fait des morts ? Parfois, pour que les gens comprennent, il faut tuer du monde, et parfois, pendant un bon bout de temps. Oui, je vous choque, mais êtes-vous choqué par toutes ces morts provoquées en Indochine, dans diverses régions d'Afrique, par nos treize mille morts l'an dernier sur les routes — les Américains en ont eu cinquante mille ? Nous mourons de toutes façons comme des mouches, pourquoi ne pas canaliser la mort à des fins dont un jour bénéficiera l'humanité ? Allons, vous me croyez sanguinaire ! Essayons de

nous comprendre. La mort, c'est triste, absurde, scandaleux, définitif, nous ne voulons pas d'elle pour nos proches, pour nous-mêmes. Seulement elle arrive. Très sûrement. Or nous sommes tous d'accord qu'il est parfois possible, si l'on en administre l'incidence, de lui faire faire du bien. Attendez ! Prenons un exemple. Il était, ne pensez-vous pas, juste et nécessaire que beaucoup de gens meurent afin de détruire le nazisme. Si vous répondez que oui, et j'enregistre que vous le faites, vous reconnaissez par là que tout est question de degré. Pour moi nos sociétés capitalistes et libertaires sont un mal. Que voulez-vous, c'est à cette vue du monde que me mène ma réflexion sur ce même monde. Eh bien, ce mal, j'accepte que des gens meurent si cela peut contribuer à l'éliminer — tout comme les commandants alliés acceptaient, et cætera.

« En cette période-ci de ma vie je ne suis qu'une interprète, je dois tenir un rôle dans un rêve éveillé. Mais il n'y a que les événements qui au fond me préoccupent. Je veux peser sur eux. J'en ai le devoir. Mes moyens sont encore petits, mais je dois faire ce que je peux. Ce qui me ramène au manifeste dont nous parlions et que vous condamnez. Que dit-il ? Avec cent cinquante autres intellectuels de tout poil, j'ai signé un manifeste sur le massacre de Katyn qui, à coups de lieux communs surchauffés, blanchit les Russes et enfonce les Allemands. Alors maintenant regardons bien. Quelle est la vérité dans cette affaire ? Vu que chacune des deux parties aurait parfaitement bien pu massacrer ces quinze mille officiers polonais, qui a fait le coup ? Sur le plan de la vérité concrète et expérimentielle, aucun doute possible, les nombreuses preuves convergent. C'est les Russes.

« Mais à quoi servirait d'accréditer cette vérité objective ? Elle déboulonnerait l'idéal dont les masses ont besoin. Autant qu'elles le veulent, cet idéal, puisque c'est de

toutes façons vers lui que marche l'Histoire. Il ne faut pas désorienter les masses, ça les rejette dans les bras épilés des bourgeoisies. Que faire ? Rendre plausible une version *opportune* des faits. Les tueurs sans feu ni lieu, c'est les Allemands, *ce ne peut être* les Russes — même quand c'est les Russes. Une telle prise de position, dictée par une stratégie à long terme, ça vous chiffonne au début. Il n'y a pas que vous qui ayez un haut-le-corps. Oui, au début il faut faire preuve, si je peux me fournir au magasin d'accessoires chrétien, d'abnégation et d'humilité ; il y a une sainte persévérance à conquérir. Et pas seulement à l'égard des mots qu'on charge d'une fonction qui semble nier leur nature. A l'égard aussi des morts. Allons jusqu'au bout. Nous Marxistes-Léninistes nous avons depuis un demi-siècle fabriqué pas mal de machabées. L'arme qui fait boum, c'est chez nous un moyen de purification, mais aussi, hélas, de paresse : un cadavre de plus c'est un ergoteur de moins. Eh bien, ces morts... figurez-vous que j'en ai vu faire à Budapest, où j'étais allée interpréter pour — misère de notre métier ! — les systèmes de classement en bibliothèques... ces morts, *il ne faut pas les voir*. Ni aucun autre des écrasés par l'avance brinquebalante de cet irrésistible Juggernaut, l'humanité. Individuellement ils ont chacun son charme, ils sont chacun irremplaçables ; en groupe c'est des gêneurs, des inassimilables, des dangers publics. Je ne dis pas qu'ils y peuvent quelque chose, mais aux yeux de l'humanité désaliénée qui un jour sera, tous ces ennemis du peuple sont — autre formule sacrée — *objectivement* de la vermine : ne pas lésiner sur l'insecticide. Attendez ! Ecoutez ! Voyez tout cela d'un œil libre. Le but, parmi d'autres, c'est qu'un jour on ne tue plus nulle part. Comprenez bien. Quand un chirurgien veut exciser une gangrène, il coupe un peu plus, il taille dans du tissu sain. Et c'est moyennant cet apparent gâchage que le patient survit. Vous voyez le principe. Oh ! n'allez pas

croire que je ne comprends pas ce que vous pensez ; et comprenez à votre tour que je dois parfois batailler avec moi-même pour me maintenir sur la route que j'ai choisie. Mais le choix auquel on est inévitablement ramené, choix exigeant une résolution satisfaisante pour notre raison, c'est si nous voulons participer ou résister à l'Histoire qui, avec ou sans nous, se fera. »

Lucienne Manganèse : *Quand le ciel sourit.*

« Je ne suis pas une vedette, ne dites pas ça ! Je compte parmi les bons, c'est tout. Oui, on m'offre plus de contrats que je n'en puis accepter. Parmi les free-lance nous sommes une centaine dans ce cas.

« Vous voulez que nous parlions de ma consécutive sans notes ? Ha, ha ! Nous ne sommes pas très nombreux à la faire. Il y a Olympe Trokaron, Bertha Frühlingsweihe, le Président Nakazagne, et, je crois, deux autres. Hélas, avec cette simultanée qui envahit tout, ce n'est pas souvent qu'on nous donne l'occasion de déballer notre numéro de haute voltige ! En tout cas, voici comment je m'y prends.

« Pour beaucoup d'interprètes se rappeler est un peu contre nature, ce n'est qu'au prix de tuants efforts et d'astuces qu'ils retiennent ce qu'ils écoutent. Et il y a toujours des trous — qu'ils replâtrent avec plus ou moins de bonheur. Or moi j'ai la chance d'être née avec une mémoire d'éléphant. Mon effort consiste, à vrai dire, non pas à retenir mais à écarter, autour de ce que je veux conserver, le superflu qui embrouille ; à chasser la vannure des mots d'autour du grain des idées. Et ça va pour ainsi dire tout seul, si tant est que je n'ai pas ce jour-là un de mes rhumes ! A mesure que l'orateur dévide son message, c'est comme si j'avais devant moi, à quelques foulées, un gigantesque tableau en verre translucide et illuminé par derrière, portant, en couleurs chaudes, des inscriptions, des phrases entières, toujours lisibles bien que sans cesse plus nombreuses. L'extraordinaire — je m'en rends compte en discutant avec des collègues — c'est que plus il y a de choses au tableau, mieux je m'en souviens. Mais c'est parce que le message se fait progressivement plus étoffé, complexe, intégré à lui-même, animé de sa vie propre ; il devient facile à retrouver dans la mémoire parce que

devenu à la fois comme rien d'autre et *inévitable* — sauf bien sûr qu'on ne peut dire cela qu'après coup. Quand c'est enfin à moi de parler j'ai le sentiment de libérer l'évidence même qui veut sortir, de donner lecture. Non pas de ce qu'aurait écrit l'orateur, ça me couperait mes moyens, mais de ce que, ayant bien compris cet orateur, j'aurais écrit moi-même. En ces moments j'éprouve un bonheur que je ne saurais décrire. C'est comme si l'harmonie et l'ordre avaient finalement pris le dessus. Comme si les secrets des choses se révélaient et qu'avait éclos une fraternité joyeuse entre elles et nous. Oui, à ces moments-là, et malgré moi, j'ai ce petit sourire dont mes collègues aiment bien se moquer. Ils me reprochent aussi de regarder par-dessus les têtes quand je consécutive — mais ça je le fais pour mieux me concentrer sur le tableau imaginaire.

« Interpréter me rend heureuse, comme vous voyez, mais aussi les sujets tellement vivants que je dois affronter. Ces sujets sont follement disparates, c'est vrai. Au début je n'aimais pas cela, ma formation universitaire (langues-littérature) déplorait le manque de thème général. Ensuite j'y ai pris goût. Ces sujets, c'est la vie même, c'est notre vie de l'humanité sur la planète : on se rassemble non pour ressasser mais pour *chercher*. Finie l'assimilation d'un déjà-cuit puisé dans des livres. Aujourd'hui je prête main-forte à des équipes qui, il faut bien le dire, préparent le monde de demain. Et cela me semble autrement intéressant. Oh, je sais bien ! Soi-même, interprète, on n'est qu'un relais, un échangeur, une galipette sémantique, comme certains disent. Je crois qu'ils perdent de vue qu'on leur façonne tout de même quelque chose, à ces spécialistes, bien qu'à un niveau modeste, et qu'on y laisse sa griffe. Mais ce dernier point est sans importance et j'approuve les artistes du Moyen Age qui ne signaient pas leurs œuvres.

« Je ne devrais pas médire de l'interprétation simultanée : elle fait gagner du temps. Moins qu'on ne le croit cependant ; et souvent elle en fait perdre du fait qu'elle incite au débordage. Mais qu'elle économise du temps ou non, elle est traître. Tout le monde, si j'ose dire, peut apprendre à répéter en une autre langue, pendant qu'il le dit, ce que dit un orateur. Toutefois si l'orateur est, disons, filandreux ou obscur, l'interprète lui-même traînera en longueur ou s'emmitouflera de nuages. Pour fournir quelque chose d'acceptable il faut du recul, il faut du métier. On ne le dira jamais assez : il faut la consécutive. C'est cette discipline-là qui forge un interprète. Ecole rude mais essentielle.

« Comme nous l'avons vu, je ne peux pas accepter toutes les offres qui me sont faites. J'essaie — mis à part les conflits de dates — de ne prendre que celles où j'aurai affaire à du nouveau. Mais en tout cas pas à des réunions où des bureaucrates aimeraient, si le président veut bien le leur permettre, amender l'amendement de la contre-proposition de l'avant-projet de Convention. Malgré ma vigilance, je me retrouve parfois avec cela sur les bras. Dans ces cas-là je joue le jeu, que voulez-vous.

« Ne m'en veuillez pas si je ne vous dis rien sur la profession en tant que groupe social cherchant à se tailler une place au soleil. Je n'entretiens avec elle que des rapports vestigiaux. Je veux tout le bien possible à l'Amicale, je verse ma cotisation dès janvier — mais en dehors du travail je ne fréquente pas mes collègues. Deux raisons à cela. J'ai trois enfants et leur consacre beaucoup de temps. Ensuite mon mari et moi — lui est 'political officer' à l'Office mondial d'aide aux Pays arriérés — nous n'avons de temps que pour nos amis, presque tous des collègues de mon mari au *Machin* ou à l'OMAPA. Ensuite, permettez-moi d'être franche. J'ai peu de goût pour les palabres d'interprètes. Des concabins m'ont dit :

il ne s'agit pas de jacasser, il s'agit de savoir ce qui se passe, de militer pour des conditions meilleures. Je vais dire une chose atroce. Nos conditions me semblent parfaitement bonnes. D'une façon générale, sur le plan hôtels, nourriture, invitations, nous partageons le sort des délégués. S'il y a une différence c'est que parfois, comme l'a montré plus d'une comparaison amicale lors d'un cocktail, nous gagnons plus par an ! J'aime mon métier et il est bien comme il est.

« Je fais dans la vie ce que j'aime vraiment. Cela n'est pas donné à tout le monde. Je sais, j'ai une chance phénoménale. »

Oscar Shayatt : *l'heure de vérité.*

« Oui, me voilà. Tu viens souvent ici ? Moi, j'aime ce calme : ce vieux clocher roman qui a meublé mon enfance, ces étrangers et surtout, le dimanche matin, ce bain de soleil. Sais-tu que tu es le premier collègue que je revois en deux ans ? Merci de m'avoir appelé. Oui, j'ai cessé d'exister pour cette multitude avec qui j'entretenais pourtant des rapports qu'on aurait dit amicaux, y compris pour les collègues réguliers au Bureau universel des matières premières — tu sais bien... au BUMP. Les offres, que j'avais cessé d'accepter, s'espaçaient, se sont taries — c'est normal. Mais les collègues ! Il font penser à ces terrariums pleins de souris : on en retire deux ou trois, les amis, les parents ne remarquent rien. Ou encore en Afrique, quand un lion s'est ouvert un zèbre, le reste du troupeau arrête son galop et se remet à brouter : en fait, le disparu contribue à la tranquillité générale. Ils ne sont pas méchants, les collègues, simplement ils n'ont pas de racines, ils vivent au jour le jour, ils ne se souviennent pas en deçà de leur dernière conférence et ne voient pas au-delà de la prochaine. S'ils vous trouvent sur leur chemin ils sont des charmants compagnons. S'ils ne vous y trouvent pas, ils ne pensent rien du tout : il leur faut une ère géologique avant de se rendre compte que vous n'êtes plus sur le chemin d'aucun d'eux.

« Pourquoi j'ai quitté le métier ? J'étais un enterré vivant. J'ai réussi à me libérer, à retrouver l'air frais. Oh, je gagnais bien ma vie ! J'aurais pu continuer, comme le font d'autres. Pas de problème. C'était même là toute la question. Comprends bien : les problèmes avaient disparu de ma vie. Un ronronnement interminable et perpétuel, sans accroc, voilà ce qu'était devenue ma vie, voilà ce qu'elle a été durant douze ans. Un martyre, crois-moi. Mettons de dix ans, parce que les premières années com-

portaient des voyages. Comment j'ai fait pour rester si longtemps ? Tu veux savoir ? La peur. Quand on fait la planche on perd le désir d'affronter les vagues. Tu as toujours été free-lance, tu ne comprends peut-être pas ce que c'est. Imagine que tu es dans un organisme international depuis deux ans. Tu connais sur le bout du doigt leur jargon, leurs idées, leurs vendettas, leurs délégués — et tu connais, bien entendu, les langues de travail. A partir de ce moment-là, mon garçon, ta vie s'étiole. Tu n'as qu'à te planter une fois pour toutes devant ton micro et le travail se fait par le tiers ou le quart de ton esprit qui n'est pas en veilleuse. Tel un pilote automatique, c'est le bulbe qui fait tout. Tu restes vigilant, bien sûr, mais tout en demeurant prêt à bondir tu somnoles, tu es dans un état second où le vrai toi s'en va par la fenêtre. Et ça marche *très bien*, veuille me croire ! Personne ne réagit, *donc* personne ne souffre, la vie coule immobile comme le Gange sacré qui s'en va à la mer mais, en tel endroit ou tel autre, offre au ciel toujours le même ventre. De temps en temps tu te regardes dans la glace : zut, j'ai trente-cinq ans. Aïe, quarante ! Ta vie, qu'as-tu fait de ta vie ? Elle s'est transformée en néant. Tu es devenu machine, objet. Tu glisses sans bruit sur des rails vers la tombe. Tu y glisses à un train d'enfer.

« C'est une fenêtre qui m'a sauvé. De ma cabine française, dans la salle de conférences au huitième étage du BUMP, je voyais un coin de rue et une terrasse sur laquelle sortaient parfois des gens. Un jour tiède, un après-midi, deux femmes et un homme apparaissent sur cette terrasse de briques. Ils se mettent à déplier et étendre un grand carré de toile orange. Je ne puis te dire ce qu'ils faisaient au juste, j'ai dû l'instant d'après plonger le nez dans un *flimsy* comme nous appelons là-bas les documents de séance sur papier pelure. Quand j'ai à nouveau pu lever les yeux, la terrasse était déserte. Mais

quelque chose s'était passé en moi. Une capillaire avait sauté dans mon cerveau. Je savais désormais que je n'aurais de cesse que je ne me sois échappé de ce métier. Et c'est ce que j'ai fait au plus tôt.

« Comment, tu n'as pas entendu parler de *Shayat-trips* ? Mais j'ai une petite agence de voyage, vieux ! Avec trois fidèles employés, polyglottes sur les bords. Oh, je suis heureux maintenant ! Non, c'est mon tour ! Garçon ! Deux Pernods. Aujourd'hui j'organise, j'administre, j'invente. Et toujours quelque chose se passe qui me permet de me retrouver — pan ! — sur la Côte d'Azur... — pan ! — en Israël... — pan ! — en Sicile, en Corse, à Málaga, en Irlande. Car la bougeotte aéronautique je l'ai toujours !

« Il y a encore une autre chose que j'ai. Ce que des collègues appellent le bacille de Koch. Tu n'as pas connu Bob Koch ? C'était un collègue qui se lamentait souvent de n'être pas lui-même délégué. J'ai jusqu'ici participé à sept conférences ou colloques d'agents de voyage. J'ai pris la parole peut-être trop souvent, j'ai agacé des confrères ! Mais il fallait dissiper la vapeur que j'avais accumulée au BUMP. J'en ai encore beaucoup. Peut-être qu'il me faudra deux ans pour retrouver mon équilibre. Non, tu peux rester encore un peu ! Tu as soif. Raconte-moi ce qu'il y a de nouveau. Penelope Wau, Léon Pannetone, avec qui toi et moi avons travaillé une semaine, tu les revois ? Yuri Smerdiakov, est-ce qu'il continue à conduire en même temps plusieurs grands attelages d'interprètes ? Ah, je revois grouiller tout ce petit monde, c'est une joie !

« Ceci dit et avant que je n'oublie, si jamais tu as envie de faire un beau voyage, quelque part où les conférences ne t'enverront pas, viens me voir, je m'occuperai de ton cas comme un père. »

Minna Landerue : *Justice, où es-tu ?*

« Jamais je n'admettrai que, comme ils disent, je ne sais pas interpréter — jamais ! Et pourquoi donc le ferais-je ? A cause de cette meute de faiseurs ? A cause de ces intrigants anthropophages qui ne pensent qu'à vous évincer afin de décrocher plus de contrats ? *Jamais !* Je suis victime d'un complot. Prenez, par exemple, le comité exécutif qui s'est tenu l'an dernier à Londres — de l'Accord mondial sur la production aurifère. Vous ne connaissez pas cette histoire ? Le délégué espagnol dit en ouvrant son micro : 'Estoy constipado, perdónadme', soit : 'Je suis enrhumé, excusez-moi.' Mais naturellement ! Qu'est-ce que ça pourrait vouloir dire d'autre, si on sait l'espagnol ? Malgré cela ma langue a fourché, j'ai traduit comme vous pensez. La délégation — aucun écho de cela ne vous est parvenu ? — la délégation française se tord. La salle se trémousse, dévorée de curiosité. J'ai expliqué au micro. La salle rit. Du coup j'ai voulu mettre la chose vraiment au point. Je les voyais qui se mettaient sur le canal français et se retournaient pour regarder. Quelques minutes plus tard on m'invite à bien vouloir quitter la cabine. Et les collègues ? Ils ne se mettent jamais le doigt dans l'œil, les collègues ? Je serais peut-être la seule ? Des salauds, je vous dis ! Des putains ! Ils marcheraient sur le cadavre de leur mère si ça pouvait leur valoir une conférence de plus. Vous dites que vous connaissez l'histoire de Maria Almirante en las Nubes — qu'elle raconte elle-même, d'ailleurs. Je les connais tous ces gens, je vous prie de me croire. Joli monde.

« Et puis la fois à Monrovia — vous n'avez rien entendu à ce sujet ? Conférence panafricaine sur les nouveaux procédés de commercialisation du poisson. Il y avait un monsieur... Sir Dinglefoot Bonanan, voilà !

Comme il déformait les mots, celui-là, c'est à n'en pas croire ses oreilles. J'en avais la gorge sèche, des mouches devant les yeux. On ne comprenait rien, *personne* ne comprenait. Je l'affirme sur l'honneur. Moi, j'attendais d'y voir clair avant de me mettre à l'interpréter. Allez donc voir clair dans une bouteille à encre ! Le lendemain je rentrais à Genève. Au moment des explications mes collègues ne m'ont pas secourue. J'aurais voulu les voir à ma place, tenez. Mais les simultistes ne pensent qu'à une chose : un de moins c'est toujours ça.

« Tout ce métier n'est qu'histoire de copains, fais-moi la courte échelle et je te passerai le séné, couche avec une grosse légume noire et comme par hasard un contrat t'arrive pour la savane. Oh, j'ai peu de talent pour ces jeux-là, je l'avoue ! Mais je parle suffisamment bien les langues, ne vous en faites pas !

« D'ailleurs, en voulez-vous la preuve ? Prenez, s'il vous plaît, la grande conférence il y a deux ans, de l'OMAPA. J'y faisais bien sûr le français, mais aussi l'*anglais*. Tout le monde était content, personne ne s'est plaint. Et la conférence du *Crawk* ? Tout le monde était content, personne ne s'est plaint. Et la conférence sur le caoutchouc à Singapour ? ELAST a duré huit jours. Tout le monde était content, personne ne s'est plaint. Ne confondons pas avec FAST, dont je vois que vous avez eu vent : la Fédération des Associations sportives et touristiques. Laissez-moi vous dire, vous verrez tout de suite ce qui est arrivé. D'ailleurs tenez !... Ah, je ne l'ai plus sur moi, mais durant plus d'un an je l'avais en permanence dans mon sac ! C'est mon contrat pour cet engagement. Celui-ci portait marqué noir sur blanc : *simultanée*. Et vous savez ce qu'ils ont fait ? Sans crier gare, et simplement parce que j'interprétais pour un sous-comité qui a subitement dû déménager dans une hideuse salle sans électronique, ils ont voulu me

mettre à la consécutive. Notre chef d'équipe était Moj Goloubtchic. Je lui dis : 'Regardez le contrat.' Il ba-fouille, il se défile. Je croise les bras tandis que les délégués attendent. En fin de compte le secrétaire de la conférence, Mister Cartwright, est venu ajouter sa voix à celle de Goloubtchic. Je lui ai montré et remontré mon contrat. Lui ne savait que répéter, 'We've got to begin. *Please !*'¹ C'était le moment où jamais — ne pensez-vous pas ? — de montrer qu'une interprète ce n'est pas un paillasson ou une dactylo. Il faut qu'ils apprennent, ces gens, à respecter les textes, à plus forte raison ceux qu'ils ont signés. En un mot, j'ai tenu bon. J'estime, moi, que je n'avais pas le choix. Le jour d'après me revoilà ajustant ma ceinture à côté d'un hublot. Tant pis, ce sont des choses qui arrivent. Mais, pour moi, Moj Goloubtchic aurait pu trouver une solution qui me laisse hors de cause. Pas difficile du tout. Ce n'est pas un mauvais diable, Goloubtchic, mais c'était si tentant pour lui de rester planté là, marmonnant d'un air timoré, et de laisser l'avalanche s'abattre sur l'empêcheuse de danser en rond. L'idée qu'une rivale allait désormais se faire blackbouler par la FAST, ça l'a ébloui.

« Mais je vais vous dire quand j'ai compris qu'on en voulait à ma peau. C'était à Bruxelles, le groupe du lin. J'avais déjà interprété pour eux et tout s'était parfaitement bien passé. Plus tard ils ont tenu une autre réunion — et ne m'ont pas appelée. Puis une autre et une autre. Je m'en suis plainte à Cynthia Matriz. Celle-ci m'a révélé — il a fallu que je le lui arrache — avoir entendu dire que monsieur van de Klouk, tout passe par lui, ne voulait plus entendre parler de moi parce que, tenez-vous bien, dans les couloirs je dénigrais le lin. N'est-ce pas sidérant de niaiserie ? N'est-ce pas dégradant de se voir mêlée à

¹ 'S'il vous plaît, madame ! Nous devons nous mettre en route.'

une chose aussi grotesque ? En tout cas j'ai appris par la suite qu'une collègue — et je n'hésite pas à nommer Flora Fozzle — a monté la tête à ce demi-cinglé de van de Klonk. Quand les intrigues touchent à votre portefeuille, c'est grave. J'étais prête à faire un mauvais coup. Durant tout un mois j'avais dans mon sac un couteau. Mais je n'ai plus rencontré cette traînée de Fozzle. Elle l'a échappé belle, c'est tout ce que je puis dire. Ma réaction peut vous sembler excessive, mais vous comprenez... assez ! *Assez !* Je ne suis peut-être pas la meilleure à poser ma candidature à l'Amicale, mais je suis une grande fille qui sait ne pas débiter gratuitement des insanités qui la priveront de travail !

« Après ça je n'ai plus eu d'engagement durant longtemps. Sauf deux. Un ou deux. Il y a cinq mois de cela. Je dirige aujourd'hui, enfin je co-dirige une galerie de peinture moderne. Graggo, Cretz, la Chandelinère, c'est très beau. Mais n'allez pas vous figurer que je me donne pour battue. Ce n'est qu'un repli stratégique. Après tout, et mes diplômes ? et mes langues ? et mon expérience au micro ? Ils ne m'auront pas, tous ces arrivistes, ces maniganceurs !

« Mais Catherine Naglash, au WASHAMFLO, m'a dit qu'elle me donnerait plusieurs jours lors de sa grande conférence de mai. Ces jours m'aideraient à me réhabiliter, elle a dit ça, si je m'en tirais bien — ça aussi elle l'a dit ! Voyez-vous, même une personne bien comme Catherine Naglash croit un peu les calomnies contre moi, c'est vous dire si le complot est bien machiné. Allons, je vais me taire. Attendons mai, je ne vous dis que cela. Il y aura alors des petits collègues qui seront bien forcés de reconnaître ce que je vaux ! »

Tamara Pliouchka : *Debout les morts !*

« Parlons de la mort. Moi je suis une vieille dame encore un petit peu verte, voilà des années que la mort vient coucher tous les soirs sous mon lit. Un jour elle grimpera *dans* mon lit — et alors il y aura un tout petit peu plus de travail pour les cabines russes. Mais l'éternité, j'ai très peur, ne viendra pas avant des éternités. Comme nous disons : хорошо поешь, где-то сядешь¹ ? La vie est dure, ça veut dire.

« Personnellement je continue, mais autour de moi les collègues s'en vont comme des mouches. Des *jeunes*, s'il vous plaît ! Jany Maar. Ravissante petite, vraiment excellente cabine anglaise à partir — pas du russe, s'il vous plaît ! ça jamais et ça m'est égal qu'elle a 'Russe : passif' dans l'Annuaire ADIES — non, mais à partir du français et, on m'a dit, du hollandais. Elle revenait dans un avion sérieux, une bonne ligne. Pas de montagne, pas de brouillard. Cinquante-sept tués. Dix-huit mois plus tard ils essaient toujours de cacher que c'est un avion communiste qui... parce qu'ils n'annoncent jamais leurs vols, ces oiseaux-là. Simplement ils montent s'entraîner dans les nuages et gare aux passants.

« Et Dafi. Vous savez que ce n'est pas son vrai nom, qui vous donne le mal de mer ? Durand-Ail elle s'appelait, jeune fille. Elle a épousé monsieur Fahrt-Innocenti, autre famille qui ne se mouche pas du pied. Pourquoi elle n'a pas bazardé son diptyque à elle ? Parce qu'elle avait peur, je crois, que comme tant de mariages d'interprètes, le sien ne durerait pas. Elle s'est dit : je garde mon diptyque. Voilà pourquoi dans l'Annuaire de l'ADIES vous avez Solange Durand-Ail-Fahrt-Innocenti. Bon, eh bien, notre

¹ Tu chantes bien, mais où donc iras-tu percher ?

pauvre Dafi buvait un café dans le Salon des Délégués, au *Machin*, avec Thérèse Berengaria et Paule Granadero, quand elle a incliné la tête en arrière. D'abord on croyait qu'elle était fatiguée. Puis qu'elle s'était évanouie. Puis...

« Même chose pour Jules Puce, sauf qu'il faut avouer que celui-là, avec son whisky dès le matin — *hair of the dog*¹ — il faisait de son mieux pour en avoir fini. Quarante-deux ans il avait.

« Et Harrison Snerd ? Сколько ни жить, а два раза молоду не быть², nous disons. La jeunesse ne vient qu'une fois. J'avais interpellé avec lui toute une semaine. Je me rappelle, nous ne savions pas s'il y aurait quelque chose samedi. J'attendais qu'on me téléphone. C'est Corinne Mauffetard qui m'a appelée. Le pauvre Snerd, la mort avait durant la nuit grimpé dans son lit.

« Et Enrico Rosenthal ? Avec sa petite Renault ? Il ne faisait rien de mal. Mais il y avait un fou sur la route.

« Et Mandragore Wu-han ? Cancer, vous savez. Comme des mouches. Mais je ne veux plus y penser. La mort est un sujet tout de même trop délicat pour une vieille dame russe qui n'a pas de sang espagnol.

« Vous, les jeunes, vous êtes beaucoup plus ... *tough*³, un peu inhumain même. Je pense à une boutade qui a échappé à un de mes petits collègues, qui en réalité l'a faite à quelqu'un de sa génération — mais, comme exprès, j'étais assise entre les deux. C'était il y a trois ans, quand le *Machin* avait envoyé pour la Preliminary Studies for African Industrialization un avion bourré d'interprètes. Parce que l'Europe aux anciens parapets n'en avait, du coup, pas assez. Konky Grenier a dit à Fifi Gubbles :

¹ Poil du chien. Allusion au dicton qui veut qu'on se protège contre les séquelles d'une morsure de chien en ingérant un poil de la bête. En clair : le petit verre que certains prennent le matin pour échapper à une gueule de bois bien gagnée.

² Si longtemps que vivras, jeune deux fois point ne seras.

³ Dur. impitoyable.

'Et si cet avion tombe dans la flotte, tu te rends compte ? Nos tarifs on pourrait les tripler ! On serait des rois auxquels les présidents d'Assemblée ouvrent les portes...' Чужое горе вполовину горевать¹. Dzis means, Drop dead, Jack, I'm aw kaye.² Mais je ne veux plus parler de toutes ces questions horribles. Ce qui est bien c'est que ce mois prochain je vais à Moscou. Vous aussi ? Pour Civil Aviation & Civil Aerodromes ? Ah, je déteste leur régime, leurs mensonges et tout ce cauchemar qui dure plus d'un demi-siècle, mais revoir les Russes, la Russie, je redeviens comme une toute petite fille, je ne sais plus rien sauf que je suis pleine de joie. Voulez-vous me permettre de dire quelque chose que je ne dis pas tous les jours ? C'est bien une chose qui nous reste à nous les vieux et qu'on doit nous laisser : notre franc-parler. Voilà. Les Français c'est bien. Les Suisses, les Américains c'est bien. Les Belges... tout le monde. Je leur veux beaucoup de bien. Mais tout ça c'est des épiluchures comparé aux Russes ! »

¹ Chagrin d'autrui n'afflige qu'à demi.

² Ces mots d'anglais prononcés avec un fort accent russe : « T'as qu'à crever, mon gros, moi ça va. »

Mary-Jane Krolik : *Débuts*.

La Salle Tricki Lee, au *Machin* de Genève, est quasi vide par cet après-midi tiède. Des grains de poussière nagent dans les rayons qui tombent obliques des hautes fenêtres. Trois filles sont affalées devant des cafés autour d'une table basse. L'une d'elle, brune lippue aux yeux verts et vifs, après une moue bouffonne à ses compagnes, accepte de se raconter.

« Le français est ma langue passive, mais je vais quand même parler français, pour pratiquer. J'ai aussi l'espagnol comme passif. J'adore interpréter. En Amérique j'en ai fait, et à Mexico City. Ici ils m'appellent débutante, mais c'est égal, je ferai n'importe quoi pour devenir une chevronnée. Je ne veux jamais être autre chose dans la vie qu'interprète de conférences internationales. Mais vous voulez des opinions franches. Ce métier donne souvent des terribles angoisses. Des angoisses comme je n'ai jamais connues avant. Elles traversent mon ventre, ma poitrine, mes cuisses comme des aiguilles. Sans raison, vraiment. Je travaille bien, le *Machin* va bientôt me payer le vrai tarif normal ADIES grande équipe. Dans la cabine anglaise ça marche comme sur des boulettes.

« Vous voulez savoir au sujet de mes peurs ? » Les deux autres filles compriment un sourire gêné. « C'est comme ceci. Cela commence quand... un peu avant que je dois ouvrir le microphone. Je suis assise là, j'attends et j'ai mal dans mon dos, j'ai la sueur froide, la respiration rapide, les frissons jusqu'au bas de la colonne épinale, et mon ventre est dur comme un tambour. Et quand *finale-ment* l'orateur parle, celui que je vais convertir, c'est comme si une grosse main poilue de CRS se referme sur moi, et mon cœur s'arrête. Et tout de suite après — alors c'est drôle, ça — je deviens calme comme le Pape. Je n'ai plus peur, je suis relaxée.

« Oh, attendez, ce n'est pas tout ! J'ai peur aussi quand je dois visiter les chefs interprètes, et il vaut *mieux* les visiter... — Ou attendre dans cette salle qu'on ait besoin de vous ! » interrompt l'une des filles, et l'autre ajoute : « C'est plus simple pour les chefs interprètes de venir fouiner ici que de lancer des coups de fils çà et là. Nous occupons nos fauteuils comme ces dames de Hambourg, nous attendons qu'on nous appelle du doigt.

« Mais c'est bête, je sais, d'avoir peur, » reprend Mary-Jane Krolik. « Je reçois pas mal de conférences. Joe Blatch pense hautement de moi, il est permanent à l'OMAPA ici. Et même Olympe Trokaron m'a dit qu'il faut tenir bon et voir venir. Mais pour revenir aux chefs interprètes. Madame Naglash, par exemple. Au WASHAMFLO. Oh, c'est le nom neuf, c'est le World Assembly for the Study and Harnessing of the Marine Floor.¹ Madame Naglash est bien, elle ne fait jamais des saloperies. Et spécialement elle est juste. Mais... mince alors, elle sourit jamais ! Elle porte ces robes noires sévères avec dentelle au cou et aux poings, comme une maîtresse d'école dans Dickens armée d'un fouet. Elle me dit, 'Miss Krolik, I think you are promising. I think you are all the time getting better, Miss Krolik.'² Et tout le temps elle brûle ma figure avec ses deux yeux comme des torches à souffler... *lampes à souder* ? Je l'aime bien mais je déteste la voir, dans son bureau je suis raide comme une planche.

« Ce n'est pas tout ! Ce métier, comme vous savez, est plein d'alarmes. Par exemple, quand les jours se passent et je n'ai pas d'offres — *après* que j'ai serré les mains à tous les chefs interprètes en ville — j'ai des... des *pricklings* ? — Des picotements ». dit une des deux autres filles.

¹ Assemblée mondiale pour l'étude et l'exploitation des fonds marins.

² 'Mademoiselle Krolik, je trouve que vous promettez. Je trouve que vous ne cessez de vous améliorer, mademoiselle Krolik.'

« Des picotements dans mon ventre. Et puis une bonne nouvelle arrive et je me remets dans la séance tenante. Médicalement c'est même drôle : je dois aller quelque part et, la nuit, de nouveau je m'endors comme un bébé. Joe Blatch m'aide beaucoup.

« Je souffre aussi des... *pangs* ? j'ai le cœur dans la bouche quand j'entends autour de moi des vétérans dire : On a de moins en moins besoin d'interprètes, ou : L'interprète a saboté l'intervention. Je sais qu'il ne faut pas payer attention, mais je sens comme si je vais m'évanouir. J'ai pensé à acheter du sel à flairer... — Des sels », fait une des demoiselles — « ... mais on se moquerait de moi.

« C'est un métier terrible. Il fait souffrir de toutes sortes de manières. Tout le monde le dit. Mais je ne veux jamais rien faire d'autre. Interprète de conférences internationales, c'est le métier pour moi. »

Timothy Blunt-Partridge : *le Fiancé*.

Her Britannic Gracious Majesty's Embassy
A n k a r a

Mrs Herbert Blunt-Partridge
Goole Hall
Little Nookey, Hants.

Dear Mater,

Je t'écris à la hâte. Sois gentille et réponds-moi par une dépêche que moi seul pourrai comprendre. Il s'agit de Susan. Depuis hier je suis tout chamboulé. En venant ici avec des membres du Parlement, à l'escale de Rome, je l'ai vue, elle m'attendait à l'aéroport. Elle était aussi ravissante que d'habitude, aussi charmante — et pourtant j'ai senti quelque chose. Je ne m'étais pas trompé, elle m'a sans tarder donné un ultimatum ! Un an et demi, c'est assez, m'a-t-elle dit. Elle veut que nous nous marions — ou que nous rompions. Elle me donne jusqu'à la fin du mois... dans six jours. Je sentais qu'elle se forçait à parler, qu'elle se retenait de pleurer. Mais l'ultimatum elle l'a quand même posé. Depuis tout est bouleversé en moi. Que faire ? L'épouser, voilà bien sûr ce que j'ai *envie* de faire ! Mais est-ce sage et prudent, à longue échéance ? Toi et moi nous en avons parlé un peu, sans toutefois parvenir à des conclusions. Susan, tu le sais, sort d'un bon milieu. Le cardiologue qu'est son père vaut, je crois qu'on peut le dire, le dentiste qu'était Pater. Seulement considère bien ceci. Je suis l'un des interprètes attitrés du Foreign Office et détaché assez souvent auprès du premier ministre. Ten Downing Street est devenu, pour ainsi parler, ma résidence secondaire. J'ai l'honneur d'être jugé digne de connaître des secrets d'Etat. J'évolue

parmi les chefs d'Etat et de gouvernement, les secrétaires-généraux d'institutions internationales, les ambassadeurs, les ministres, les grands militaires, les parlementaires et les plénipotentiaires. Je mange à leur table — parfois eux seuls mangent et moi je me tiens derrière sans manger, mais laissons cela. Je bois avec eux — quelques gouttes seulement, sinon mon interprétation perd son tranchant ! mais enfin je bois avec eux. Certains me parlent parfois d'eux-mêmes. D'autres m'envoient des vœux de Nouvel An ou me glissent qu'ils ont une fille à marier. C'est pour te dire. Les filles à marier je n'y prête pas attention : j'aime Susan. Mais enfin à vingt-huit ans je ne puis me permettre de raisonner comme si j'en avais dix-huit. Est-il bon pour moi, est-il bon pour elle et moi, pour notre vie à venir, de fermer les yeux devant le fait que Susan n'est que traductrice au *Machin* ?

Au contraire il faut se forcer à voir cela bien en face. Si encore elle était interprète là-bas — mais *traductrice* ! Ce n'est pas le pool des dactylos mais ce n'en est pas loin. Pour nos rapports personnels cela ne gêne rien, tu sais combien je suis démocratique ! Mais je me demande non sans appréhension s'il ne risque pas de se creuser entre elle et moi un fossé. Tu comprends, tandis que je coudoie les grands de ce monde, elle n'a d'autre interlocuteur que son patron et la collègue assise en face, son univers c'est le dictionnaire, la machine à écrire et la fontaine automatique à eau fraîche. Ne risquons-nous pas, un jour, de constater que nous n'avons rien à nous dire ? Et pourtant elle est belle, distinguée, gentille ! Ah, c'est pour le futur lointain que je m'inquiète ! On ne divorce pas dans la famille Blunt-Partridge. Toi et Pater avez tenu bon. Je veux en faire autant. A ton avis, puis-je sans danger télégraphier ou téléphoner à Susan que je la demande en mariage ? Ou, à ton avis, devrais-je me faire violence et lui rendre sa liberté ? Dans le second cas, le

temps ayant fait son œuvre de guérison, je finirai bien par trouver une dame d'honneur de la Reine ou la nièce d'un chef d'Etat du Marché commun ou une jeune veuve d'ambassadeur — Susan ayant entretemps fait sa vie avec un traducteur. Cette seconde possibilité, évidemment, m'est douloureuse. Mais nous parlons ici de sagesse pratique, du mariage bien compris, comme notre milieu le comprend encore en Angleterre. J'ai besoin que tu me conseilles. Dans ta dépêche ne mets rien que le personnel de l'Ambassade puisse comprendre.

Your loving son,¹
Tim

¹ Ton fils qui t'aime.

Craig McCulloch : *la France sous les fleurs.*

« Tout serait mieux dans notre profession si nous n'avions affaire qu'à des orateurs français : tout serait beaucoup mieux. Non, je ne suis pas chauvin : je suis irlandais. Considérez donc. Les Français, quand c'est à eux de parler, le font avec ordre et limpidité : avec eux vous avez presque toujours un début, un milieu bien articulé, et une péroraison qui résume. Je parle, cela va sans dire, des interventions au cours desquelles l'orateur s'exprime comme il devrait : d'abondance, et non de celles où il ânonne précipitamment un texte indigeste. Ces orateurs français qui non seulement parlent mais *pensent et parlent*, on les interprète avec le plus vif plaisir. Plaisir que partagent tous les auditeurs. En ces moments-là tout le monde présent dans la salle vit un de ces instants, peu nombreux aujourd'hui, où chacun sans effort comprend tout. Les Français vous rappellent ce que pourrait être l'interprétation.

« De temps en temps — cette question revient périodiquement me harceler — je me demande pourquoi ils brillent en conférence. On ne peut tout de même croire qu'ils sont les seuls au monde à avoir l'esprit bien fait — bien que, leur surveillance sur eux-mêmes venant à se relâcher, eux-mêmes le laissent entendre. Et l'on ne peut non plus dire que les autres, comme Allemands, Anglo-Américains, Japonais, ont moins à dire, surtout en technique. Evidemment les Français ont l'avantage d'employer leur langue maternelle, alors que bon nombre d'autres délégations doivent marcher avec les semelles de plomb d'une langue qui n'est pas la leur, qui est parfois leur troisième langue. Très bien, me direz-vous, mais les anglophones l'ont, eux, le privilège de parler la langue de leurs pères : est-ce que ça les empêche de divaguer, de se re-

prendre, de digresser, de se contredire, de lancer allusions hermétiques ou apartés inaudibles, de rêver à bâtons rompus et de clore en queue de poisson ?

« Au contraire, quand c'est un congressiste français qui a la parole, là n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté : si, monsieur. Presque toujours. Pourquoi ? Je n'en sais trois fois rien. Faut-il en chercher la raison dans le système éducatif français ? Dans ces analyses logiques dont on dit que les lycées assomment les jeunes jusqu'à ce que ce genre d'exercice devienne pour eux une seconde nature ? Dans l'esprit de synthèse que lycée et université confèrent aux jeunes, les détournants du parcours ? Ou serait-ce qu'en France, comme dans la Grèce antique, on prête une importance toute spéciale au *verbe* ? Ecoutez, est-ce qu'il vaut mieux simplement rendre les armes et convenir avec les Anglais romantiques, les Suisses sans argent, les Américains déracinés et les Français en mal d'habit vert, que les Français sont le peuple le plus intelligent de la terre ? C'est là une solution extrémiste qui me gêne : j'ai un grand-père breton.

« Mais puisque nous voilà sacrifiant à une sincérité éperdue, laissez-moi aller jusqu'au bout, sinon j'aurai un pincement de frustration comme lorsqu'un air s'achève sur une septième sous-dominante. Il faut à présent, ma conscience m'y contraint, que je dise du bien des Soviétiques. Le russe n'est pas une de mes langues de travail, je vous le dis tout de suite : mais à force de l'écouter je commence à m'y reconnaître — et puis j'interprète quelquefois à partir de pivots qui, eux, prennent sur le russe. Aucun doute possible : nous faisons les Soviétiques avec plaisir. Ces gens, voyez-vous, savent et proclament que leur langue est dure : aussi appréhendent-ils l'effilocheuse, la défibreuse de messages que chaque interprète porte en lui. C'est bien cela qu'ils craignent, je crois, et non les falsifications volontaires. Quoiqu'il en soit, ils donnent aux

interprètes une matière aussi libre que possible d'opacités que l'interprète doit combler en inventant, ou sauter. Vos Russes alimentent le micro avec lenteur, en articulant. Lenteur qui fait parfois perdre de vue le début ! Ici, une mauvaise note ; et une autre aussi pour leur coutume de dire une chose en plusieurs versions successives. Que voulez-vous : d'épiques malentendus les ont traumatisés ! A part ces quelques réserves, je vous dis que nous interprétons les Soviétiques avec joie. Mais ne vous y trompez pas. Jamais cette joie n'égalera celle qui envahit les cabines quand le président vient d'accorder la parole à un index dialectiquement dressé, à des yeux tout endiamantés de logique : quand c'est à un membre de la délégation française de parler. Je vous l'ai dit : je suis de Dublin. Un chien peut bien regarder un évêque. »

Anatole Akouline : *Prière d'un « papabile ».*

« ... Comment osé-je t'aborder, mon Dieu, moi qui n'ai pas même le courage de te confesser ? Pardonne à ma faiblesse. Donne-moi l'héroïsme de ne plus cacher que je crois en toi. Et que ta volonté soit faite au BUMP. Car tu veux le bien de toute entreprise humaine qui est bonne ; tu veux donc que l'interprétation chez nous marche comme il faut. Seigneur, toi qui sais tout, tu sais que je suis meilleur interprète et meilleur administrateur que Howard Caliban, lequel n'a pour lui que l'ancienneté, ou que Fauve de Bourgogne, inlassable intrigant. Tu sais que c'est moi que les collègues préféreraient — y compris Khlystov qui a pourtant guerroyé avec Denikine. Tu perces le Secrétariat à jour : tu vois qu'obsédé par ses *dosages nationaux* il a peur de donner un nouvel haut poste à un citoyen soviétique. Mais toi qui sondes les reins et les cœurs, tu sais comment je remplirais ce poste, si on me le confiait. Pas comme Fauve, qui ne pense qu'à bavarder sur des cafés ; ni comme Caliban, qui ne serait qu'un outil entre les mains du Secrétariat. Or tu veux que nous ayons un service d'interprétation sérieux et que les collègues soient compris et défendus. Je le dis avec humilité parce que c'est vrai : cela veut dire moi. Dieu invisible et tout-puissant, devant toi je frappe mon front contre le carrelage de ma salle de bain et je t'implore de me faire chef interprète au BUMP. »

Raoul Maroufle : *la fin des faibles femmes.*

« Je quitte l'interprétation. Je retourne dans le magasin de mon père — matériel de camping. Ecoutez voir, vous comprendrez. De plus en plus je n'ai autour de moi rien que des femmes, voilà pourquoi ! Regardez-moi, s'il vous plaît : un beau gars bien découpé au franc regard, avec des poils sur les doigts. Vous avez vu mes épaules ? et toute ma présentation ? Ce n'est pas moi qu'on prendrait pour une femmelette ! Et pourtant, d'année en année, les volières où je traduis à partir de l'allemand et de l'espagnol résonnent toujours plus fort de caquetage féminin. Déjà c'est ennuyeux, question apparences. Mais il faut demander ensuite : *quel genre* de femmes ? Voyez-vous, je suis peut-être de la vieille école : mais moi, j'aime les petites femmes gentilles qui ne se mêlent pas de tout et se souviennent d'être femmes : voilà. Des femmes avec qui on peut se détendre agréablement quand il n'y a rien, ou après le travail. Eh bien, à part les débutantes, il y en a trop peu, des comme ça. Qu'est-ce qu'on récolte en général, en cabine ? Mon pauvre monsieur, des pétroleuses. Des viragos. Des avocates. Des vendeuses-bulldozers. Elles vous contredisent, vous interrompent, vous haranguent, elles vous assomment de leur culture, non merde à la fin, elles critiquent les mots qu'on emploie, elles veulent sans cesse vous diriger, même quand elles feignent d'être à autre chose elles vous épient. Et puis dites, au travail il faut les voir ! Sèches, combattives, pleines d'entrain, retombant sur les pattes, jamais fatiguées — c'est un monde ! Toute la cabine tremble quand c'est leur tour. Vous devriez les voir avec leurs yeux plissés auxquels rien n'échappe, leurs petits doigts qui feuillètent bruyamment les documents, leurs glapissements au micro ou leur bourdonnement métallique... et avec *leur assurance*, mon bon monsieur ! A

vous déviriliser ! Qu'est-ce que je faisais là-dedans, je vous le demande un peu. Je me suis dit : il y a quand même d'autres moyens de gagner son bifteck. Tant pis pour mes langues que j'ai bossées, tant pis pour ces cours audiovisuels à Madrid et à Hambourg où j'ai tant sué — grâce, il faut bien le dire, à l'aide de mon paternel. Le mois prochain je m'attelle à un vrai travail d'homme, et je rends au paternel un peu de ce que je lui dois. Déjà cette année je gagnerai autant que comme interprète. Et l'an d'après ce sera mieux encore : je connais les chiffres et ils ne mentent pas. Tout ça avec ces kayaks et tentes qui vous font sourire. Mais moi je dis : les femmes c'est bien, mais pas dans des situations d'homme. Ou alors, inversement, faut pas que les hommes pataugent dans des jobs de femme. Pour moi c'est clair comme le jour. Et puis je veux garder mes illusions. J'aime les femmes pimpantes et tranquilles et qui savent comment se tenir avec un homme. »

Nathan Garlique : *Beethoven bon second.*

Nathan Garlique souriait à la toile qu'il peignait d'imagination. De deux haut-parleurs tombait doucement l'*adagio ma non troppo* du quatuor « de la harpe » de Beethoven.

« Malgré mes soixante-quatorze ans, l'envie me taquine par moments de faire une rentrée. Ce ne serait qu'un jeu, croyez-moi. J'ai beaucoup d'amis dans le métier. Seulement voilà : ma femme s'y oppose. Elle-même est interprète, vous comprenez qu'elle veut limiter la concurrence ! Mais ce n'est pas cela qu'elle dit, elle dit qu'à mon âge je dois me reposer. »

Avec sa peau rose partout fendillée d'une résille de petites rides, son rond visage reluisait d'une bonne humeur un peu béate, d'une affabilité profonde mais désordonnée : et pourtant resserrant les traits de cette même face, une vigilance un rien méfiante de temps à autre apparaissait, annonciatrice d'embrassements qui pourraient frôler l'égarement d'esprit. Nathan ne quittait pas son canevas de l'œil. Campagne aux tons clairs, un Poussin impressionniste.

« Elles me manquent, les conférences ! Quelle source de vie ! Aujourd'hui je peins. Des idées me viennent en écoutant Beethoven. Brahms, Wagner : des intuitions incroyables, l'idée d'un ordre plus complexe, plus satisfaisant encore que celui que je mets au point sur la toile. Mais vous avouerez-vous que l'interprétation m'apportait davantage ? Être jeté au beau milieu d'une situation pleine de risques et les surmonter les uns après les autres... vivre être soi-même tout plein d'émotions — dangereuses, qui toutes sortes de gens et partager leurs emballements... peuvent vous entraîner comme un retrait de lame, et contre lesquelles on est tenu de lutter pied à pied. Comme, par exemple, le rire quand les collègues vous amusent en plein travail. Comme l'exaspération quand des délégués

tournent interminablement autour d'une solution pourtant à portée de main. Comme la colère lorsque les Portugais parlent de l'Angola et du Mozambique en tant que provinces de leur pays.

« Et il y a les fois où l'on souffre défaite ! Je pense à cette allocution de clôture que j'interprétais un jour — elle était du président dominicain d'un comité au *Crawk*. C'était à l'époque du Bénéfacteur de la Patrie, de Trujillo, un des hommes les plus abjects qui aient jamais foulé notre Terre. Si on avait un emploi officiel dans ce pays, comme l'avait ce président de séance, c'était qu'on était bien vu de celui dont l'outil d'interrogation était un fauteuil tout en fils de fer électrifiés dans lequel on assoyait le prisonnier nu. Ce Dominicain, donc, avait dirigé les débats en somnambule, il s'est réveillé pour la fin. Il avait un talent et c'était le moment de lui donner carrière. Il a parlé de justice, d'un avenir meilleur, des hommes qui sont frères.

« Déjà en temps ordinaire j'ai du mal avec ce genre-là d'intervention. Ma gorge se serre. Le jour dont je vous parle ce fut pire. J'avais affaire à un imposteur. Malgré cela — ou à cause de cela, la réalité dans son pays n'en devenant par contraste que plus épouvantable — en un rien de temps les larmes me venaient de partout, je serrais les mâchoires, je retenais mon souffle, je perdais des phrases. Et puis les larmes sont apparues ! Penelope Wau se mordait les doigts pour ne pas rire. Soudain j'ai dû lui passer le micro et m'enfuir !

Dans un éclat d'archets le quatuor avait pris fin.

« Idiot, n'est-ce pas ? Mais un souffle de vie traversait tout ça. Aujourd'hui je vis sous cloche. Le temps s'est arrêté, rien n'arrive. L'art, c'est déjà l'éternité, en quelque sorte. Mais moi, c'est dans le tohu-bohu humain, dans les volontés en conflit et la tempête des mots, que je me découvrerais moi-même. »

Ottorino Golaurea : *Majesté d'un office.*

« Ce que j'aime dans le métier ? Beaucoup de choses. Et une en particulier. Au *Crawk*, où je travaille — c'est curieux le nombre de gens qui ne savent toujours pas que cela veut dire la World Organisation for the Standardisation of Law and Jurisprudence¹, surnommé *Crawk* à cause de son fondateur et bon génie Giancarlo Crocco ! Au *Crawk*, donc, nous tenons une assemblée générale tous les deux ans. Nous louons une salle aussi grande que possible. Durant les séances plénières les délégués procèdent à des scrutins. Un interprète doit se tenir à côté du président. Il lui faut annoncer dans les quatre langues de travail les noms des pays, dont les représentants alors se lèvent et marchent jusqu'à la tribune pour déposer leur bulletin dans l'urne. Il lui faut dire : 'United Kingdom... Royaume-Uni... Соединенное Королевство ... Reino Unido... Ivory Coast... Côte d'Ivoire... Берег Слоновой Кости ... Costa de Marfil... Spain... Espagne... Испания ... España...' Ça peut durer une heure ou davantage. Voilà ce que j'aime le plus dans le métier. Des collègues se moquent de moi et me remercient exagérément de bien vouloir me charger de ce qu'ils appellent cette corvée. Que voulez-vous que ça me fasse ? Pas un d'entre eux n'a un accent parfait en toutes nos quatre langues de travail, alors que moi... N'allez surtout pas écouter Tamara Pliouchka : à l'entendre, personne ne parle ou ne prononce le russe correctement, pas même les Soviétiques !

« Cet appel nominal que je leur fais est utile à notre profession. Tous ces délégués ont besoin de connaître la noblesse des langues. Comme il n'y a plus de consécutive, autant saisir cette occasion de leur faire sentir la majesté de notre office. »

¹ Organisation mondiale pour la normalisation du droit et de la jurisprudence.

Olivier Roustonnard : *Un délégué se rebiffe.*

Les mains entrecroisées sous sa crinière, immobile sous les draps, Olivier Roustonnard fixait le noir de ses prunelles écarquillées. C'est l'agitation intermittente de ses pieds qui réveilla son épouse.

« Mais mon gros chien, » lui dit celle-ci, « qu'as-tu donc ? Penses-tu encore (elle bâilla) à ta conférence sur la biochimie électronique ? »

Roustonnard d'un geste brusque alluma la lampe de chevet. « C'est pour quand, la machine à traduire ? Ces linguistes sont imbuables ! Ils ne comprennent jamais rien et se prennent pour des milords. J'en ai un ces jours-ci qui me chuchotte, assis à mes côtés. Il sent l'eau de toilette. Je lui dis : 'Ne traduisez pas tout, faites seulement les passages quand je vous fais signe — parce que l'anglais, j'arrive plus ou moins à le suivre.' Eh bien, chaque fois que je lui ai demandé, il fallait d'abord qu'il se remette dans le bain, il était plus qu'inutile. »

« Ce n'est pas drôle », fit Madame Roustonnard, se coulant contre son mari.

« Pas drôle ? » s'écria le membre français du sous-comité des acides nucléiques, et ses pieds au bout du lit fouettèrent sur place. « D'autant plus que j'avais une intervention à faire mais qui dépendait un peu de ce que disaient les autres. J'offre une Gitane à mon traducteur et je lui dis : 'Faisons ceci plutôt. Ne dites rien, écoutez pendant qu'ils parlent, et puis quand je vous le demande, vous me faites un résumé.' Il répond que ce n'est pas son travail. Du coup je montre les dents. 'Quand vous me chuchotez en même temps qu'eux parlent', je lui dis, 'excusez-moi mais ça ne donne rien. La paire adénine-thymine, ce n'est pas la paire guanine-cytosine. Essayons comme je vous dis.' Aïe ! tu n'as pas idée du galimatias

qu'il m'a envoyé par rafales. Il a dû sentir que ça n'allait pas. Petit à petit, comme un chat voleur qui s'approche du jambon, il est revenu à son chuchotage simultané. Lequel, à vrai dire, n'est pas si mauvais — seulement moi, j'aime essayer de suivre l'anglais : on ne sait jamais. Ce fichu traducteur m'a tout flanqué par terre ! »

« Oh ! Comment ça, Olive ? »

« Pour l'intervention de la France, tintin. Et pourtant nous, on a quelque chose sur la basicité des azotes des cycles que n'ont pas l'air d'avoir déniché les Ricains ! »

« Mon chéri, il n'est que trois heures. On se rendort. Je peux te faire te rendormir, si tu veux. »

« Est-ce qu'on leur demande de comprendre, à ces jongleurs ? » Roustonnard des deux mains se gratta la tête. « On ne leur demande que de substituer des mots à d'autres mots. Comprendre, c'est nous que ça regarde. Eh bien, non ! Pas moyen de se faire servir. Il est grand temps que la machine à traduire jette à la rue ces sauteurs surpayés. »

« Chéri », fit sa femme, en le prenant à bras le corps.

« Mon calepin... le voilà. Allez, je vais quand même leur faire une communication sur la tautomérie amine-imine et la tautomérie lactam-lactim. Nous n'avons droit qu'à cinq minutes. Ça ne fait rien. Mon gaillard avec sa jolie pochette, il n'aura qu'à haranguer mon groupe en anglais pendant que je leur lis — cinq minutes, c'est court, mais il faudra faire aller ! — pendant que je leur lis mon exposé en français ! »

Chapitre XXIII

NOTES POUR UNE AUTHENTICITÉ

Serguéï Isouverski

Mais je vous ai dit *tout*, cher monsieur, vous avez plus que vous avez besoin pour votre article.

Jean-Pierre Martin

Croyez bien que je vous en remercie de tout cœur. Mais tout ce que vous m'avez raconté est un peu officiel, vous ne croyez pas ? un peu aseptique ? Vous vous employez, il me semble, à briquer l'image que l'on se fait des interprètes. Ce que je vous demande maintenant, cher monsieur Isouverski, c'est, tel Virgile, de me guider dans l'Enfer de votre brillante profession. — Garçon ! Oui, toujours Teacher's Cream. Et encore du Perrier. — Tenez, par exemple, j'ai plus d'une fois entendu dire que la pratique durant beaucoup d'années de l'interprétation attaque la raison et qu'aujourd'hui, dans diverses maisons de repos...

Serguéï Isouverski

Non ! Catégoriquement non ! Mais où avez-vous ramassé cela ? C'est le folklore qui pousse autour de nous comme les orties. Et c'est faux, cent pour cent faux. Nous n'avons pas des collègues fous, je vous donne parole. Ce

que nous avons, c'est des *nervous breakdowns*¹. Schamohr, par exemple — dont nous en avons déjà discuté. Il est en parfait état en ce moment. Simplement il ne supporte pas d'être seul en cabine. Si vous sortez, il a les tremblements, il perd sa voix, il doit fermer le micro... Ennuyeux mais il ne faut pas exagérer.

Jean-Pierre Martin

Van Toeter... Cozy van Toeter, n'est-il pas des vôtres ?

Serguéï Isouverski

Cozy van Toeter? Mais *qui* vous a parlé de lui ? En tout cas, voici un autre bon exemple. Cozy n'a jamais été fou, malgré son bégaiement, ses soudaines fureurs et son rire inquiétant. Il a eu *nervous breakdowns*, voilà tout. Garçon du plus charmant, je vous assure. Il a quatre langues actives, à mon avis c'est ça son problème. Un interprète doit savoir se limiter. Moi, par exemple, je parle uniquement russe — à partir de l'anglais et de l'allemand. C'est mieux. A propos, monsieur Martin, vous avez bien compris, j'espère, que le français, ce n'est pas une langue avec qui je travaille ? Dites-moi que vous avez compris.

Jean-Pierre Martin

Mais vous le parlez admirablement, cher monsieur ! Voyons... ce que vous me dites sur van Toeter n'est pas bien méchant ! En somme vous préférez ne rien me confier ? J'aimerais vous poser une question, si vous le permettez. Un être dont on ne voit que le côté bien réglé, avantageux, *acceptable*, est-ce qu'il vous touche ? Ne pensez-vous pas plutôt, avec Dostoïevsky, Tourguéniev et Gogol, qu'un homme ne nous intéresse que lorsqu'on peut le voir dévêtu.

¹ dépressions nerveuses.

avec ses verrues et autres petites disgrâces, mais aussi — *mais aussi* — avec ses noblesses, avec son irremplaçable et inépuisable individualité ? Il en va de même, Serguéï Isouverski, pour les professions.

Serguéï Isouverski

Donzèbre, peut-être. Vous voulez un fou ? Jean Donzèbre. C'est un reclus qui sort seulement quand les organismes l'appellent, autrement derrière persiennes fermées il fait des céramiques, *on dit*. On dit aussi que tu te promènes avec peine dans son logement, tant il y a des objets d'art. Dans la cabine il ne dit pas un mot aux collègues, et quand son tour au micro est fini il s'évapore comme une fumée. Est-ce que vous direz qu'il est normal ?

Jean-Pierre Martin

Allons à ce qui intéresse notre époque. Entend-on parler, dans votre corporation, de certaines singularités ?... d'écart sexuels ? Oh, ne craignez rien ! Si je vous disais ce qui se passe dans le journalisme, dans les quotidiens surtout ! Mais... chez vous comment est-ce ?

Serguéï Isouverski

Calme plat. Rien, vous savez. Petites aventures. Tout petits adultères. Nous n'avons rien de piquant.

Jean-Pierre Martin

Aucun scandale ? Jamais ? Vous n'êtes pas des anormaux, quand même ?

Serguéï Isouverski

Mon dieu, attendez... je me rappelle maintenant. Olhouèze. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Olhouèze!

Il était chef interprète au — mais vous n'allez pas imprimer ça ! — au *Crawk*. Toujours vous avez là-bas des jeunes demoiselles interprètes qui donneraient n'importe quoi pour débiter : qui veulent parler pas dans microphone éteint pour s'exercer mais dans microphone allumé pour des délégués qui ont besoin. Et ces demoiselles, je crois que vous avez remarqué, Jean-Pierre Martin, sont souvent des beautés. C'est parce que derrière la figure d'ange vous avez le cerveau vivace.

Jean-Pierre Martin

Cet Olhouèze, qu'a-t-il donc fait ? Ce que je pense ?

Serguéï Isouverski

Abusé son pouvoir. Oui.

Jean-Pierre Martin

Beaucoup se sont soumises ?

Serguéï Isouverski

Randy Olhouèze a été jeté dans la rue. Mais il y avait aussi là-dessous, je crois me rappeler, une histoire de chèques.

Jean-Pierre Martin

Sans provision ?

Serguéï Isouverski

Sans provision... chèques. Olhouèze a eu d'autres histoires avec les femmes, qui l'ont fait blackbouler. Remarquable simultiste, il ne faut pas oublier de dire. Comme Oscar Wilde disait de Frank Harris, il va dans les maisons les plus réputées... une seule fois !

Jean-Pierre Martin (*écrivain*)

Mais il m'intéresse, votre Olhouèze ! A-t-il d'autres exploits à son actif ?

Serguéï Isouverski

Je pense bien ! Ah, mais je pense bien ! Des sous-enchères. Des lapins qu'il dépose parce qu'au dernier moment il a trouvé meilleure conférence, et lorsque...

Jean-Pierre Martin

Oui, très bien. Mais sur le sexe qu'avez-vous d'autre ?

Serguéï Isouverski

Rien ! En réalité, vous savez, nous sommes des refoulés, des paisibles, on ne peut pas nous comparer à des acteurs. — Oh, Irina ! Prenez place, veuillez. Irina, voici monsieur Martin. Monsieur Martin, mademoiselle Nogaskora. Irina, monsieur Martin travaille pour la revue fameuse que tu vois toujours chez ton coiffeur et il veut faire un papier sur nous. Toutes les bonnes choses il a déjà. Maintenant il veut les mauvaises ! Ensemble nous lavons les petits os, comme se dit en russe.

Irina Nogaskora

Sirioja, Sirioja, je suis dans tous mes états !

Jean-Pierre Martin

Veuillez donc prendre quelque chose. Un whisky ? Pour mademoiselle, un double !

Irina Nogaskora

Ecoutez, Sirioja, Вы не можете себя представить!¹... On me souffle, on m'arrache une conférence, je l'apprends à l'instant. C'est parfaitement scandaleux ! Je venais pour signer le contrat offert et accepté depuis longtemps, ce n'était plus qu'une question de signature. On me l'enlève en me parlant vaguement d'une conférence de remplacement pour plus tard. It's this bitch Heidi Engelflügel². En voilà une qui sait tirer les ficelles ! C'était une conférence à Baouagoubou, et Heidi is a very special³ amiga⁴ du chef de la délégation mawabongaise au *Machin*. Vous saisissez ! Alors moi, a decent girl⁵, on me vire. Ce soir même j'écris à Pamela Brioché, pour qu'au moins elle sache. Quelle dégoûtation !

Jean-Pierre Martin

Mademoiselle. vous êtes interprète pour le russe et pour...

Irina Nogaskora

Le français.

Jean-Pierre Martin

Mais... en Afrique ?...

Irina Nogaskora

Et je travaille aussi à partir de l'anglais.

Jean-Pierre Martin

En quelle langue pensez-vous ?

- ¹ Vous n'en croirez pas vos oreilles !
- ² C'est cette salope H. E.
- ³ est une toute spéciale
- ⁴ amie
- ⁵ une fille sérieuse

Serguéï Isouverski

Ça veut dire que tu lui plais, Irina ! Jean-Pierre n'est pas habitué à la beauté de nos collègues dames.

Irina Nogaskora

Continuez à me parler, tous les deux, ne regardez pas. Voilà cet *awful bore*¹ d'Anibal Pendejo-Garbanzo. Il va vers une table de collègues hispanisants. Attendez ! *By God*², ça y est ! il vient de les saluer avec son « Ho, dair ! »³ qu'il dit comme un noir américain. Mon dieu, pourvu qu'il ne s'arrête pas ici. ¡ Qué pesado es !⁴ Sirioja, ты наверно ему казал...⁵ Puisque monsieur Martin fait un reportage et qu'il veut également de la petite histoire, tu lui as sans doute parlé de Fernand Säugetier qui s'est fait les-siver de l'OMAPA de Lima parce que son amant est mort poignardé ?

Serguéï Isouverski

Poignardé par lui ? Non, ce n'est pas possible !

Irina Nogaskora

Poignardé par le rival, mon cher. Mais tu sais bien comme ces institutions spécialisées détestent even the breath of scandal⁶.

Jean-Pierre Martin (*écrivain*)

Je vois... je vois... Dites-moi, s'il vous plaît, parmi les interprètes, qu'entend-on dire concernant la drogue ?

- ¹ vrai casse-pied
- ² Sacré nom
- ³ Salut les potes !
- ⁴ Qu'est-ce qu'il est fatigant !
- ⁵ Je suppose que tu lui as dit...
- ⁶ Le moindre soupçon de scandale.

Serguéï Isouverski

Rien !

Jean-Pierre Martin

Mais encore ? — Garçon ! La même chose de nouveau.

Serguéï Isouverski

Non, cher ami, la drogue personne ne prend. Nous avons déjà assez des problèmes.

Jean-Pierre Martin

Vous seriez donc l'unique corporation dont pas un membre n'y touche. Quand je pense aux tensions auxquelles votre métier vous expose, je vous demande si cela vous semble probable.

Irina Nogaskora

Sirioja, ну смотрите ему ¹.

Jean-Pierre Martin

Comment ? Qu'est-ce que vous dites ?

Irina Nogaskora

Il faut que Serguéï vous raconte, c'est tout à son honneur. Une fois, un de ces Mafia leaders expulsés d'Amérique lui a demandé s'il aimerait transporter un paquet minuscule à New-York, en échange de mille dollars.

Serguéï Isouverski

Irinotchka, c'est une histoire déprivée d'intérêt. Pourquoi le fatiguer avec du bois mort ?

¹ Allons, dites-lui donc.

Jean-Pierre Martin

Allons, allons... racontez-moi ça ! Ne vous inquiétez pas, je n'écrirai rien que vous ne vouliez.

Serguéï Isouverski

Merci. Ce jour-là j'ai eu peur. Ce gangster et moi nous nous connaissions depuis quelques jours — 'comment ça va', 'il faut moins chaud aujourd'hui', 'vous êtes venu pour l'industrie du plastique ?' Petit café agréable à cent mètres de ma conférence. Cette histoire est complètement vide, vous savez. Je ne savais même pas au début qui c'était. Le patron m'a vu seul une fois et, sans bouger les lèvres, m'a dit : Happy Calabrese.

Jean-Pierre Martin

Tout le monde connaît.

Serguéï Isouverski

Je ne peux pas exagérer combien je déteste ces poisons et les sales types infâmes qui font trafic. En même temps ce n'est pas la peine de se faire révolvériser stupidement. J'ai répondu que je suis très flatté, mais que par malheur je montre toujours tout sur mon visage, ce qui poserait des problèmes à la douane si j'avais de ces ordures sur moi — sauf que je n'ai pas dit exactement comme cela !

Jean-Pierre Martin

Non, non, vous n'y pensez pas, cher ami ! Vous êtes mes invités, vous et mademoiselle Nogastroga. D'ailleurs nous n'avons pas besoin de nous séparer à l'instant même, si vous avez encore tous deux quelques minutes?... — Garçon. Teacher's Cream. — Poursuivons le côté *humain* des interprètes de conférence. Dites-moi : qu'est-ce que

vous avez comme meurtres, je ne sais pas moi, comme voies de fait en public ou drames passionnels ? Donnez-moi une idée.

Irina Nogaskora

Il veut à tout prix nous rendre pittoresques, celui-là !
*I'm sorry*¹, monsieur Martin !

Serguéï Isouverski

Jean-Pierre, tu ne me crois pas, je vois. Et pourtant nous *sommes* inoffensifs, bien rangés. Les fous-fous qu'on voit, ce n'est qu'un petit air. Nous sommes en vérité des opérateurs Morse, nous n'avons pas les émotions anti-sociales.

Irina Nogaskora

Reliable² and de tout repos.

Serguéï Isouverski

Evidemment, si tu insistes, je peux te parler de Souka Blatt, qui recrute pour toutes sortes de conférences et fait perfidement guerre à l'ADIES, ou Firmin Monochinel qui donne des traductions aux interprètes sans travail et après pas de paiement, ou aussi je pourrais mentionner... Tiens, Figú ! Assieds-toi seulement, comme disent les chers Suisses. Voici Jean-Pierre Martin, qui écrit un article sur nous. Irina et moi répondons à ses questions. Jean-Pierre, voici Madame Transfiguration Fumelle.

Jean-Pierre Martin

Mes hommages, madame. Vous prendrez bien un petit whisky avec nous ? — Garçon.

¹ Je regrette.

² Sérieux, sûrs.

Serguéï Isouverski

Allons, Figú, voyons si tu peux dire, pour Jean-Pierre Martin ici, quelque chose utile sur les interprètes.

Jean-Pierre Martin

Veillez excuser cette réflexion, qui n'est pas mon genre habituel, mais comment se fait-il que vous et mademoiselle Nogaskorbna soyez toutes deux, si je puis me permettre, particulièrement ravissantes ? Est-ce un hasard ou y a-t-il là un trait professionnel dont je puis faire état dans mon papier ?

Serguéï Isouverski

Je t'ai déjà dit et expliqué, tu n'as pas cru.

Transfiguración

Dans votre article, monsieur, dites que nous apprécions le grand honneur qui est nôtre de relier les hommes entre eux, que c'est un petit quelque chose que nous sommes heureux d'apporter à l'humanité, et que nous n'avons qu'un désir et qu'un but en travaillant : voir la conférence réaliser son objet.

Jean-Pierre Martin

Croyez bien que je n'y faillirai pas. Mais... je vois que l'heure tourne ! Grâce à vous, j'ai maintenant tout un trésor de faits, d'anecdotes... Comment vous remercier, Serguéï ? et vous aussi, mesdames ?

A la nouvelle que leur fille venait de décrocher son premier contrat, les bons parents se prirent mutuellement les mains. Lui, solennel, d'une respiration audible pompait l'air qui rétablirait en lui la calme. Elle, derrière un sourire sans force, attendait qu'une larme en finisse d'enfler et se détache.

Le père fit enfin : « Si vite après ton diplôme ! »

« Penser qu'il y aura des gens qui ne pourront suivre les débats que par toi... » soupira la mère.

Le père dit : « Et sur quoi porte ce colloque ? »

La jeune fille sortit de son sac un papier qu'elle lut non sans cocasserie et avec un accent prouvant à lui seul que les Français ont tort de s'imaginer inaptes aux langues : « *The Kinetics of the Reaction Inactivation of Tyrosrose During its Catalyzing of the Aerobic Oxidation of Catechol.* »¹

« Ciel ! » gémit la mère.

« Mais non, c'est tout comme en français. Du culot, du nerf et le tour est joué. Doreen m'assure que ce sera du gâteau. »

Le père considéra sa fille un long moment en hochant la tête. « C'est égal, l'interprétariat, c'est quand même plus intéressant — et mieux payé — que le secrétariat ! »

¹ « La cinétique de l'inactivation par réaction de la tyrosérose durant sa catalysation de l'oxydation aérobie du catéchol. »

*Achevé d'imprimer
le 27 février 1971
sur les presses
de l'Imprimerie Ganguin et Laubscher S. A.,
à Montreux*

Imprimé en Suisse